

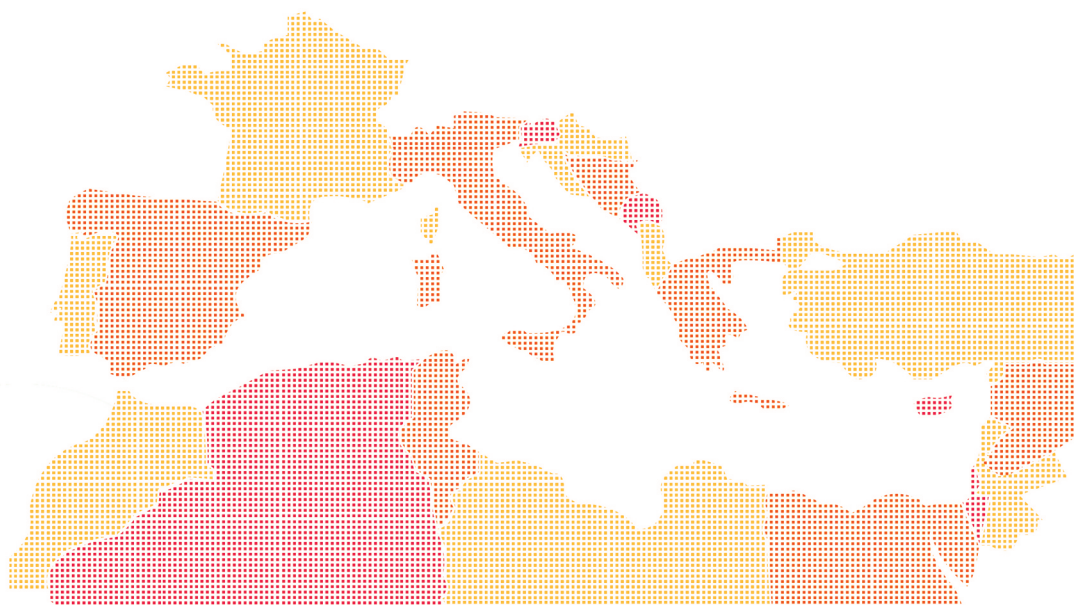
Numéro 6 / Année 2018

Synergies Monde Méditerranéen

Revue du GERFLINT

**L'individu entre l'existence et l'histoire
La Méditerranée au « passé présent »
L'Histoire antagoniste**

Coordonné par Nelly Carpentier



Synergies **Monde Méditerranéen**

Numéro 6 / Année 2018

L'individu entre l'existence et l'histoire
La Méditerranée au « passé présent »
L'Histoire antagoniste

Coordonné par Nelly Carpentier



REVUE DU GERFLINT
2018

POLITIQUE EDITORIALE

Synergies Monde Méditerranéen est une revue francophone de recherche en sciences humaines. Strictement scientifique, libre de toute attache idéologique, religieuse ou politique, elle a pour finalité de rapprocher les chercheurs, quel que soit leur lieu de résidence dans le monde, en vue de traiter objectivement, courtoisement et équitablement toute question liée à l'espace historique, géographique ou humain de la Méditerranée.

Sa vocation est de mettre en œuvre, dans l'espace méditerranéen, le *Programme Mondial de Diffusion Scientifique Francophone en Réseau* du GERFLINT, Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale. C'est pourquoi elle publie des articles dans cette langue, mais sans exclusive linguistique et accueille, de façon majoritaire, les travaux issus de la pensée scientifique des chercheurs francophones du monde méditerranéen dont le français n'est pas la langue première. Comme toutes les revues du GERFLINT, elle poursuit les objectifs suivants: défense de la recherche scientifique francophone dans l'ensemble des sciences humaines, promotion du dialogue entre les disciplines, les langues et les cultures, ouverture sur l'ensemble de la communauté scientifique, adoption d'une large couverture disciplinaire, aide aux jeunes chercheurs, formation à l'écriture scientifique francophone, veille sur la qualité scientifique des travaux.

Libre Accès et Copyright : © **Synergies Monde Méditerranéen** est une revue française éditée par le GERFLINT qui se situe dans le cadre du libre accès à l'information scientifique et technique. Sa commercialisation est interdite. Sa politique éditoriale et ses articles peuvent être directement consultés et étudiés dans leur intégralité en ligne. Le mode de citation doit être conforme au Code français de la Propriété Intellectuelle. La Rédaction de *Synergies Monde Méditerranéen*, partenaire de coopération scientifique du GERFLINT, travaille selon les dispositions de la Charte éthique, éditoriale et de confidentialité du Groupe et de ses normes les plus strictes. Les propos tenus dans ses articles sont conformes au débat scientifique et n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Toute fraude scientifique (plagiat, auto-plagiat) sera communiquée à l'entourage universitaire et professionnel du signataire de la proposition d'article. Toute procédure irrégulière entraîne refus systématique du texte et annulation de la collaboration.

Périodicité de l'édition : annuelle (2010-2012 ; 2014-2015), variable
ISSN 2110-6126 / ISSN de l'édition en ligne 2261-1061

Directeur de publication

Jacques Cortès, Professeur émérite, Université de Rouen, France

Président d'Honneur

Jean-Pierre Cuq : Université Nice Sophia Antipolis, France

Rédacteur en chef

Jacques Demorgon, Philosophe et sociologue

Rédactrice en chef adjointe

Nelly Carpentier, Université de Paris Descartes, France

Comité scientifique

Ibrahim Al Balawi (Prof. Linguiste), Saddek Aouadi (Prof. Linguiste), Maurice Aymard (Prof. Historien), Bernard Cerquiglini (Prof. Linguiste), Claude Condé (Prof. Linguiste), Jean Dufournet (Prof. Émérite, Littérature médiévale), Pierre Janin (Inspecteur Général à la DGLFLF), Michael Kelly (Prof. Linguiste), Daniel Lebaud (Prof. Linguiste), Salah Mejrj (Prof. Linguiste), Edgar Morin (Directeur de Recherches honoraire du CNRS, sociologue), Xavier North (Délégué Général à la Langue Française et aux Langues de France), Alain Rey (Linguiste lexicographe), Antonio Torrenzano (Prof. Économie industrielle), Marie-Berthe Vitzoz (Prof. Linguiste).

Comité de lecture

Chantal Forestal (MDC HDR et qualifiée, Didacticienne des langues), Albert Cortès (Inspecteur, Historien), Daniel Modard (MDC, Linguiste), Madeleine Rolle-Boumlic (Docteur ès Lettres), Mansour Sayah (Professeur Linguiste), Vidya Vencatesan (Prof. Médiéviste), Laurence Vignes (MDC, Linguiste).

Titulaire et éditeur : GERFLINT

Siège en France

GERFLINT

17, rue de la Ronde mare

Le Buisson Chevalier

27240 Sylvains-lès-Moulins - France

www.gerflint.fr

gerflint.edition@gmail.com

Contact de la rédaction :

synergies.mondemediterraneen@gmail.com

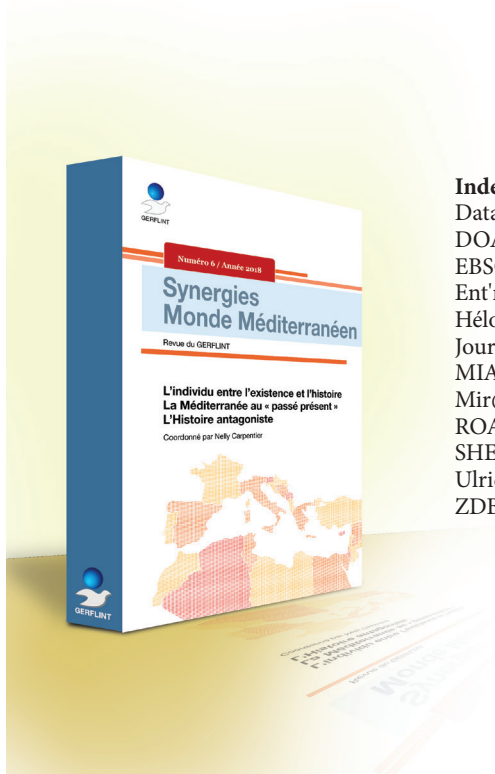
Patronages et partenariats

Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris, Sciences Po Lyon (Partenariat institutionnel pour Mir@bel), EBSCO Publishing (USA), ProQuest (UK ; ProQuest Central, Primo Central Index, Summon).

Numéro financé par le GERFLINT.

PROGRAMME MONDIAL DE DIFFUSION SCIENTIFIQUE FRANCOPHONE EN RÉSEAU

Synergies Monde Méditerranéen n° 6 / 2018
<http://gerflint.fr/synergies-monde-mediterraneen>



Indexations et référencement

Data.bnf.fr
DOAJ
EBSCOhost (Communication Source)
Ent'revues
Héloïse
Journalseek
MIAR
Mir@bel
ROAD (ISSN)
SHERPA-RoMEO
Ulrich's
ZDB

Synergies Monde Méditerranéen, comme toutes les *Revues Synergies du GERFLINT*, est indexée par la Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris (Pôle de soutien à la recherche) et répertoriée par l'ABES (*Agence Bibliographique de l'Enseignement Supérieur, Catalogue SUDOC*).

Disciplines couvertes par la revue

- Ensemble des Sciences Humaines et Sociales
- Culture et communication internationales
- Sciences du langage, littératures francophones et didactique des langues-cultures
- Éthique et théorie de la complexité

L'individu entre l'existence et l'histoire La Méditerranée au « passé présent » L'Histoire antagoniste

Coordonné par Nelly Carpentier

Sommaire

Jacques Cortès	7
Préface	
Antagonisme, Histoire et Politique... 3 thèmes importants dans l'espace méditerranéen ensoleillé... Mais à ne toucher qu'avec des pincettes...	
Nelly Carpentier, Jacques Demorgon	19
Présentation générale	
Un recueil de culture vive : romans, sciences, histoire entière	
L'individu entre l'existence et l'histoire	
Marilia Amorim, José Alberto Cotta	33
<i>Moi, un Autre</i> – notes sur la question de l'exil	
Arnaud Coignet	53
<i>Le rivage des Syrtes</i> de Julien Gracq, roman d'un choc des civilisations ?	
Jean-François Petit	67
L'itinéraire euro-méditerranéen de Lucien Guissard	
La Méditerranée au « passé présent »	
Mounya Belhocine	81
Pour une nouvelle poétique de l'Histoire. <i>Printemps</i> de Rachid Boudjedra	
Souhila Ourtirane-Ramdane	93
Histoire et culture dans <i>Bleu Blanc Vert</i> de Maïssa Bey	
Lamia Mecheri	107
Une Méditerranée toujours d'hier et d'aujourd'hui. Amin Maalouf, Salim Bachi	

L'Histoire antagoniste

Hervé Ott	119
Rencontres avec René Girard	
Jacques Cortès	127
L'éternelle problématique de l'antagonisme. Réflexions à partir de l'œuvre de Jacques Demorgon	
Jacques Demorgon	139
Histoire des sciences, histoire science, histoire entière. <i>Figures de l'humain et Carré culturel</i>	

Annexes

Profils des contributeurs	165
Projet pour le n° 7	169
Consignes aux auteurs	171
Le GERFLINT et ses publications	175



Préface

Antagonisme, Histoire et Politique...
3 thèmes importants dans l'espace méditerranéen ensoleillé...
Mais à ne toucher qu'avec des pincettes

Jacques Cortès

Fondateur et Président du GERFLINT, France

Mission délicate d'avoir l'honneur de préfacer les 3 grands chapitres de ce numéro dans lequel j'ai également commis un article sur la problématique de l'antagonisme envisagée à partir de l'œuvre de Jacques Demorgon (cf. Sommaire). C'est encore cette caractéristique fondamentale et constante de l'homme, que je reprendrai globalement ici en choisissant mon principal exemple historique et politique - une fois n'est pas coutume - dans la littérature.

Projet bien risqué, dans la mesure où avec *Andromaque* (pièce que j'aime passionnément depuis ma classe de première, il y a plus de 60 ans), nous sommes non seulement sur un cas particulier romanesque pratiquement anhistorique, et, de plus, sur une intrigue transposée dans le grand siècle de Louis XIV pour servir majoritairement de divertissement théâtral à l'aristocratie courtisane de l'époque.

On peut donc en déduire, *ad libitum*, des observations psycho ou socioculturelles à propos des mœurs et mentalités de ce temps. On peut même, à partir des événements et des caractères qui s'y affrontent, en inférer des idées d'inspiration eschatologique sur l'humain, comme on le fait pour l'ensemble de la littérature française depuis l'indestructible *Lagarde et Michard* qui a servi, à partir de 1948 et jusqu'en 2003 (donc sur une période de 55 ans), à la préparation des lycéens français au baccalauréat littéraire¹.

Si je m'attarde ainsi sur les aspects allégoriques mais aussi arithmétiques et économiques de cette pièce, ce n'est pas pour m'innocenter de mélanger des faits historiques avérés (ceux que je solliciterai comparativement *infra*) à des constructions purement artistico-dramaturgiques ne relevant nullement (ou si peu) de l'Histoire. Racine, du reste, est le premier à reconnaître en toute simplicité qu'il est auteur dramatique et non historien, et, dans la seconde préface d'*Andromaque*, il rappelle avec humour : *qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les poètes pour quelques changements qu'ils ont pu faire dans la fable ; mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont pu faire de ces changements et la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet*².

Aveu un peu cynique certainement, mais les historiens de métier, eux aussi, sont régulièrement amenés à travailler sur des faits dont l'historicité fragile, ou même carrément fabriquée, ne les empêche pas de se lancer dans d'audacieuses extrapolations transcendantes. Ces dernières aboutissent - notamment avec le soutien d'interprètes vénérés par des foules immenses de croyants - à la construction ou à la reconnaissance des instructions d'un Etre Divin éternellement invisible (ce qui suscite beaucoup de questions), à identité variable (talmudique, évangélique, coranique etc.) ayant effacé tous ses prédécesseurs gréco-latins ou autres, à grands coups de guerres, de massacres, de persécutions et de haine fomentés avec la foi qui soulève les montagnes, par des Terriens engagés sous différentes bannières sacrées, résolument voire fanatiquement impliqués dans des combats miséricordieux pour construire « *la puissance de l'espoir*³ » à la fois sur terre dans l'immédiat, mais surtout dans l'au-delà d'une vie *post mortem* qui, selon les mérites de chacun, sera partagée entre le purgatoire ou l'Erèbe⁴, puis, après épreuves, entre le paradis ou l'enfer.

Mais revenons à Andromaque car, hélas, comme disait Francis Ponge, en matière d'eschatologie « *nous sommes encore loin de compte*⁵ ».

« Il était une fois, Andromaque... » : L'antagonisme au cœur d'un Conte théâtral

Une bonne dizaine de siècles avant J.C, donc quelque temps après la guerre de Troie (celle qui a bien eu lieu...oublions Giraudoux) nous nous trouvons en Epire (au nord de la Grèce, où règne Pyrrhus Néoptolème, grand guerrier à l'image de son père Achille, et doublement de sang royal puisqu'il est aussi le fils de Deidamia, fille du Roi de Lycomède) ; et nous sommes aussi en lien diplomatique avec le royaume d'Argos, au Sud, dans le Péloponnèse, dont Agamemnon est le souverain craint et respecté. La carte et le territoire des événements présentés par Racine sont localisés sur une partie importante du vaste monde méditerranéen antique, et je nourris l'espoir de ne pas trop m'égarer (du point de vue géographique du moins) hors du sujet que j'ai volontairement choisi.

Oreste, fils d'Agamemnon, donc lui-même de sang royal, est en Ambassade auprès de Pyrrhus. Avant même d'exposer le motif très sérieux du déplacement d'Oreste, soulignons que l'antagonisme menace partout dans cette sanglante tragédie dont on a coutume de résumer ainsi les relations complexes entre les personnages : Oreste aime Hermione qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui aime son fils Astyanax et veut rester fidèle au souvenir de son mari Hector, tué par Achille, le père de Pyrrhus.

Telle est l'inextricable situation humaine de départ qui, d'emblée, se complique formidablement pour des raisons tragico-dramaturgiques nullement négligeables. Agamemnon, le Roi des Rois, encore tout auréolé de la victoire des Grecs devant Troie, a chargé son fils de négocier avec Pyrrhus une « affaire » apparemment très normale du point de vue politique, mais particulièrement cruelle au plan humain : tuer un petit garçon, Astyanax, dont le seul crime est d'être le fils d'Hector. Pourquoi ? Tout simplement par sage prévision de bonne gouvernance. Cet enfant, devenu adulte, pourrait très bien vouloir venger la mort de son père et provoquer une nouvelle guerre. Dix ans de massacres pour - entre autres raisons plus globales - venger un mari cocu⁶, cela suffit d'évidence à Agamemnon, et l'on peut comprendre, sinon approuver totalement, le souci qui est le sien et la solution atroce qu'il propose pour tenter d'empêcher une potentielle guerre future.

Oreste - nous l'avons signalé *supra* - a pourtant bien d'autres priorités en tête puisqu'il aime à mourir la fille d'Hélène et de Ménélas, Hermione, que cette passion laisse parfaitement indifférente car elle aime Pyrrhus. Oreste effectue son impossible mission diplomatique auprès d'un homme qu'il ne peut que détester de toutes ses forces puisqu'il est son rival. Il s'adresse toutefois à lui avec l'élégance et la finesse que mettent dans sa bouche les magnifiques alexandrins de Racine⁷ énumérant tous les supposés dangers qu'Astyanax fait courir à la paix :

Et qui sait ce qu'un jour ce Fils peut entreprendre ?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son père embraser nos Vaisseaux,
Et la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense ?
Vous-même de vos soins craignez la récompense,
Et que dans votre sein ce serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie,
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,
 Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contre eux.

Pyrrhus écoute avec une politesse toute royale et n'est pas en reste en matière d'éloquence et de grandeur. Avec tout autant de savoir-dire, de savoir-faire et de majesté que son interlocuteur, il exprime, dans un noble et net refus, les sentiments de miséricorde qu'il éprouve à l'égard de l'enfant menacé :

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère
 Mais, que ma cruauté survive à ma colère,

Que malgré la pitié dont je me sens saisir
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir,
Non Seigneur, que les Grecs cherchent quelque autre proie
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie
De mes inimitiés le cours est achevé
L'Epire sauvera ce que Troie a sauvé.

Nous voilà émus aux larmes et même confondus d'émerveillement devant tant d'humanité. Mais nous savons aussi que cet enfant ingénu, éminemment digne de protection et d'amour, ne pèse pas lourd devant l'Histoire à venir. Agamemnon, en effet, se fonde naturellement sur l'idée - seulement l'idée, bien entendu - à laquelle le XIXème siècle a donné l'allure d'une maxime implacable : **Gouverner, c'est prévoir**⁸ - belle formule universelle que les dirigeants historiques de tous les temps ont toujours tenté de mettre en application - avec des bonheurs variables - même si elle s'accompagne régulièrement d'obligations qui peuvent être proprement ignobles comme nous allons le voir.

Dans Andromaque, en effet, exécuter un petit enfant innocent est certainement abominable (mais faisons un bond dans le futur, d'environ 3 millénaires, puisque l'écriture, cette merveilleuse invention humaine, nous le permet) et allons, pour cela, chercher un exemple guerrier quasi actuel à propos duquel les opinions ont le plus grand mal, encore aujourd'hui, à s'accorder. Nous pouvons ainsi tomber d'accord sur l'idée que faire disparaître un enfant est infiniment moins infâme, arithmétiquement, que, par exemple, la décision prise par le Président américain Harry S. Truman, en 1945, de larguer une bombe atomique sur Hiroshima (160 000 morts en moins de 5 minutes) puis d'avoir la prudente sagesse d'assurer solidement le coup en allant frapper Nagasaki quelques jours plus tard, de la même façon et avec un résultat analogue. Agamemnon veut éviter une guerre supplémentaire, le Président Truman souhaite, lui aussi, en arrêter une autre. Qualitativement, analogie de situation, mais différence quantitative considérable.

Comme on le voit, on peut jongler avec les millénaires et avec les massacres pour établir toutes les comparaisons qu'on veut. A propos de l'idée, la mort décidée est peut-être légitime dans les deux cas, mais il reste qu'elle est très vertueusement barbare puisque procédant d'une décision justifiant pleinement, pieusement et mystiquement le fait que, pour arrêter une guerre, il faut et il suffit simplement de trouver la solution technique la plus efficace. Qu'on ne vienne surtout pas faire de manières avec des considérations stratégiques, éthiques, esthétique, humanitaires, religieuses ou... on ne sait quoi. N'importe quel stratège sortirait blanchi et même grandi d'un éventuel procès moral. Personne ne peut faire la leçon à personne. La guerre, c'est la guerre et il faut savoir ce que l'on veut. Un vrai grand homme d'Etat

n'a pas d'autre choix que la victoire. Pour vaincre, il faut tuer, massacrer, anéantir - bien entendu avec l'approbation de Dieu qui a la grande bonté - observons-le - de toujours rester silencieux, signe probable qu'il est consentant, imperméable à la pitié ou - plus lucidement - qu'il voit mieux et plus loin que les misérables *homo sapiens demens* que nous sommes⁹. Du reste, si l'ennemi japonais, en 1945, avait eu la bombe le premier, il aurait d'évidence fait la même chose pour les mêmes raisons globales. Donc laissons les remords à ceux qui ont du temps à perdre, allons cueillir rapidement les fruits de la victoire et...prions ensuite pour la Paix, dès lors que la résistance ou la capacité de riposte de l'ennemi aura été, par nos soins, complètement anéantie et désintégrée, jetant les populations abasourdies survivantes sur les routes pour échapper au massacre, contraintes d'abandonner des villes entières, comme Troie, Dresde, Mossoul, Raqqa, Brest, Berlin, Homs... (pardon, je mélange tout) réduites à des tas de parpaings. *Sic transit gloria mundi...*

Mais revenons à Pyrrhus. Discours indiscutablement noble pour protéger la vie de l'enfant. Le fils d'Achille vaudrait-il mieux qu'Oreste ou Agamemnon ? Pures fadaises ! En fait, s'il se refuse à soutenir la potentielle vengeance des Grecs, ce n'est nullement par compassion pour le fils d'Hector dont l'avenir l'intéresse à peu près autant qu'une guigne. A vrai dire, il pèse ses propres motifs et choisit celui qui convient le mieux à son projet « nuptial » dans l'immédiat, à savoir épouser Andromaque qu'il désire assez pour risquer la bagatelle d'une éventuelle « guéguerre » en refusant la demande d'Agamemnon. Les mots qu'il adresse à la jeune veuve qu'il convoite, après sa touchante réponse à Oreste, relèvent du chantage pur et simple :

Songez-y bien : il faut désormais que mon coeur,
S'il n'aime avec transport, hâisse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère :
Le fils me répondra des mépris de la mère ;
La Grèce le demande ; et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats

Nous baignons dans l'antagonisme, cette obsession passionnelle fatale à propos de laquelle Sully Prudhomme a écrit les alexandrins décisifs suivants :

Seul le plus fort motif peut enfin prévaloir ;
Fatalement conçu pendant qu'on délibère
Fatalement vainqueur, c'est lui seul qui opère
Cette fatale option qu'on appelle vouloir

Ce qu'il faut comprendre, en effet, c'est que l'antagonisme n'est pas seulement opposition à autrui. L'adversaire principal est intime. Plutôt que le bon sens, la

bonne foi, la pitié, la générosité, la bonté, la charité, l'humanité, la noblesse, c'est souvent l'orgueil, la fatuité, l'égoïsme, la prétention, l'arrogance, la suffisance, la vanité qui prévalent, bref, tout ce qui grouille au fond de l'âme, et dont chacun, dans la tragédie de Racine, joue jusqu'à la catastrophe finale débouchant sur la folie, le meurtre et le suicide. L'être humain est double (pour ne pas dire triple ou quadruple) et les combats qu'il mène sont certainement dirigés contre autrui mais aussi - et peut-être avant tout - contre lui-même. Et Jacques Demorgon développe d'abondance cette idée dans *L'Homme Antagoniste*.

Si littéraire soit l'exemple d'*Andromaque*, il introduit narrativement, donc agréablement (la Cour de Louis XIV, du reste, en a été tout simplement charmée) une problématique nauséabonde de l'Histoire, quel que soit l'angle (passé, présent ou futur) et/ou le motif sous lequel on l'envisage. On pourrait pousser facilement la recherche des mobiles de tous les « caractères » rassemblés dans la pièce de Racine, et montrer qu'en fin de compte l'antagonisme est une clé majeure pour comprendre le mystère des relations humaines. Tuer un enfant pour empêcher les carnages d'une nouvelle guerre peut (avec une dose suffisante de cynisme) se justifier politiquement car c'est choisir effectivement le moindre mal. Cette décision est-elle pour autant morale ? Evidemment non. Pyrrhus défend un point de vue opposé mais pour des raisons provisoires conjoncturelles qui n'ont rien ou que très peu à voir avec la compassion. Si la femme désirée ne lui cède pas, elle peut donc s'attendre au pire, et, à cet égard, il n'a pas mâché les mots que lui a dictés sa libido exigeante. Ou bien Andromaque l'épouse (traduisons en termes clairs : accepte de partager son lit, donc de coucher avec lui), ou bien son fils meurt. Pas d'autre alternative.

L'Antagonisme au cœur de l'Histoire

Mais diversifions un peu notre propos en rappelant que l'Histoire, pas du tout littéraire cette fois, est fertile en situations localisant l'antagonisme dans l'intimité même de tout sujet. Un exemple particulièrement édifiant à cet égard est celui du « Bon Roi Henri ». Lorsque ce grand personnage qui n'était encore que Roi de Navarre, a vu passer à portée de ses désirs et de ses griffes le trône de France que lui tendait, juste avant de mourir, le Roi Henri III poignardé par Jacques Clément, il s'est trouvé dans une situation où il devait choisir entre le trône et Dieu. Il n'hésita pas et sacrifia sans hésitation Dieu pour la raison solide que *Paris vaut bien une messe*. Encore et toujours le cynisme !

Il faut toutefois se souvenir, pour bien comprendre la gravité morale de ce choix, que ces événements se passent au XVIème siècle, en 1589. Les Valois sont sur le

point de disparaître, et la France est complètement déchirée, depuis plusieurs lustres, par les guerres de religion opposant l'élite catholique à l'élite réformée du Royaume. Moins de 17 ans auparavant - en 1572 - la Saint Barthelemy a éclaté, non seulement à Paris mais dans tout le pays où l'on estime à 30 000, environ, le nombre de victimes des massacres sauvagement organisés par les catholiques avec l'assentiment tacite, voire les encouragements tout à la fois chaleureux et hypocrites des plus hauts personnages de l'Etat. La peur est là, mais aussi toute la symbolique religieuse avec le sentiment du sacré auquel se mêlera, surtout au niveau des descendants des Huguenots exterminés, l'exécration des actes immondes jusqu'à la nausée dont chacun gardera en tête, et pour très longtemps, le souvenir des horreurs commises au nom de la foi catholique.

Que fait pourtant le Roi de France pressenti ? Il efface tout. La religion se retire en coulisse, sans fanfare ni trompette, car le nouveau Roi fait preuve de franchise et d'habileté dans le climat mortifère régnant dans tout le royaume, pour donner noblesse et dignité à son acceptation. Dans le dilemme supposé l'accabler, Henri IV n'est finalement antagoniste que de lui-même (mais si peu...) et il sort rapidement vainqueur d'un combat spirituel et moral avec ses propres doutes (s'il en avait vraiment...) qui ne lui laissent, en tout cas, aucun remords assez important pour refuser le trône ensanglanté qu'on lui propose et sur lequel il va tranquillement s'asseoir.

Tout cela pour dire qu'à la base de l'antagonisme, le ressort le plus courant, le plus solide aussi, régulièrement enrichi d'une bonne dose de calcul balançant entre papelardise et gloriole, n'est pas obligatoirement la morale et la miséricorde, mais ce que l'on pose comme la solution « la moins pire » (comme on dit) pour retrouver raison et humanité, si ces mots-là ont encore un peu de sens... Quelques exemples (parmi des centaines d'autres possibles dont les livres de Jacques Demorgon abondent) de situations où l'antagonisme dominant produit des solutions contestables ou délirantes.

- Arrêt barbare - on vient de le voir - de la guerre avec le Japon en 1945 - des centaines de milliers d'êtres humains de tous âges sacrifiés sur les autels de la paix mondiale. Il y avait, certes, des soldats à Hiroshima et Nagasaki, mais la plus grande partie de la population était civile ;
- Délire complet - à la même époque - pour que des pays aussi cultivés dans tous les domaines - scientifique, technologique, philosophique, artistique... - que l'Allemagne et la Russie, se mettent à multiplier des camps d'extermination, à pratiquer génocide, torture, terreur, exécutions sommaires individuelles (procès de Moscou) ou massives (massacres de Katyn), etc.

- Hallucination pure du terrorisme actuel en d'interminables attentats islamistes commis par des jeunes gens dits *radicalisés* qui (quoique accueillis, éduqués, reconnus et protégés dans leur propre pays puisqu'ils sont Français), se donnent ou reçoivent pour mission d'assassiner ceux qu'ils appellent les « mécréants » (leurs compatriotes) en s'immolant souvent eux-mêmes sur les autels imaginaires qu'ils dédient à la grandeur de Dieu (*Allahu Akbar!*).
- Barbarie militaire enfin - car il faut bien s'arrêter quelque part - des guerres qui, actuellement, déchirent le Moyen Orient ; peur panique , sous les bombardements, de populations civiles servant de couverture aux djihadistes, et conséquences tragiques qui en résultent pour des foules terrorisées ne sachant plus où fuir pour se sauver et sauver les leurs, soit du fanatisme djihadiste, soit du massacre par les tapis de bombes des coalitions diverses qui se partagent la mission de détruire tous les nids de résistance islamistes.

Tel est le monde dans lequel nous vivons, où, nous le voyons bien, la pièce de Racine nous a servi de simple témoignage allégorique.

Deux doigts de réflexion philosophique avec Jacques Demorgon (JD) et Edgar Morin

Si l'on tente de théoriser tout cela, il faut partir du grand beau livre de Jacques Demorgon abondamment cité dans ce numéro : « *l'Homme antagoniste* » - qui pose les bases universelles de l'évolution de l'humain « *au risque-* précisément - *des antagonismes* ». Mais on ne saurait trop recommander de lire complémentaiement l'article ici publié par JD : *Histoire des sciences, histoire science, histoire entière, Figures de l'humain et Carré culturel* » car il est indéniable que ce document, extrêmement fouillé et pertinent, est la continuation à la fois rhétorique, philosophique, épistémologique et herméneutique de l'ensemble des travaux engagés sous la direction de Jacques Demorgon et Nelly Carpentier, depuis le lancement de la revue *Synergies Monde Méditerranéen* en 2011, il y a donc juste 7 ans. Je ne m'accorderai pas le plaisir de redire ici tout ce qui a été clairement exposé dans les 5 numéros précédents de la revue à laquelle nos deux Rédacteurs en chef continuent de donner une orientation scientifique qui a le grand mérite d'être évolutive, poursuivie, complémentaire et donc de plus en plus précise au fil des années. Chaque livraison contribue, en effet, à clarifier un ensemble de travaux contemporains désormais incontournables pour comprendre le monde scientifique dans lequel nous vivons. L'Histoire n'est plus réduite à une discipline mineure, celle dont on pouvait dire avec amertume qu'elle est « *ce que font les historiens* » ou

bien encore - plus sarcastique - que *c'est en faisant de l'histoire qu'on devient historien*¹⁰». Lire les analyses de Jacques Demorgon, inspirées par Cosandey, Needham, Jullien, Van Lier... et beaucoup d'autres, c'est découvrir un vaste essai sur la destinée humaine « *non plus référé à une transcendance divine mais au cours de l'humanité comme expression des progrès et de la modernité* ».

Pour bien comprendre l'importance de ce numéro 6 de SMM, il ne faut pas le couper des 5 qui l'ont précédé et qui portent notamment sur les Identités, Mythes, Langues, Violences et Cultures du monde méditerranéen, et, tout dernièrement (N° 5) sur la mise en récit des territoires méditerranéens. Il y a, dans la conception et le développement épistémologique de cette revue, une volonté de suivi, donc d'Unité dans la Diversité qui lui confère un pouvoir informatif et explicatif précieux parce que neuf, pour comprendre l'évolution d'un monde en complète mutation depuis quelques décennies. Pour des raisons de progrès humaniste, de tolérance, d'ouverture à l'autre, d'égalitarisme mais aussi de diversité identitaire, on constate aujourd'hui une remise en question et même une véritable déconstruction de toute culture originelle, donc « classique ». Désormais, l'antagonisme historique cingle toutes voiles dehors en haute mer, car, comme le dit aussi Morin, il nous faut des coupables et l'on peut facilement dresser la liste des principaux d'entre eux. C'est sur l'idée forte que nous sommes encore et toujours dans la préhistoire de l'humanisme que Jacques Demorgon, comme Morin, exprime, parmi bien d'autres, trois jugements majeurs pour comprendre le monde tel qu'il va :

1° nos limites (nos consciences sous-développées) engendrent haine et mépris d'autrui (d'où énorme consommation de coupables et situation conflictuelle quasi-constante). Bref, l'antagonisme ;

2° nos croyances naïves (les dieux ont soif) et notre fatuité intellectuelle nous font ignorer l'amour et la fraternité. L'antagonisme encore ;

3° notre incapacité (suite aux carences de l'école contemporaine) à prendre, par rapport à nous-même et à autrui, la distance salutaire que pourrait nous donner une vision poétique interculturelle du cosmos (trop personnel) à l'intérieur duquel nous avons fortement tendance à nous barricader, d'où les dangers du « choc des civilisations ». L'antagonisme toujours.

Jacques Demorgon est proche, à bien des égards, d'Edgar Morin qui, dans les 6 tomes de *La Méthode*, a également développé une grande fresque évolutive de la science mais aussi de la Pensée philosophico-poétique contemporaines. Il est significatif que les Tomes 5 et 6 parlent de *l'humanité de l'humanité* et de *l'Ethique*. Il apparaît ainsi, très clairement, que le dépassement ultime de toutes les avancées scientifiques, c'est la place suprême réservée à l'humain. Cette idée, on la retrouve

fortement présente dans les ouvrages de Jacques Demorgon, aussi bien dans la 5^e édition revue et augmentée de *Complexité des cultures et de l'interculturel, contre les pensées uniques* (2015) que dans *L'Homme antagoniste* (2016) qui nourrissent littéralement de leur sève les développements publiés dans l'article capital *infra*.

Le rapprochement avec Edgar Morin s'accompagne également des influences habituelles qu'exercent sur la pensée de Jacques les écrits très contemporains de Cosanday, Jullien, Needham et Van Lier, entre autres... qui occupent, dans son Panthéon une place considérable. Il est clair, en effet, que l'orientation nouvelle prise par les études contemporaines sur l'Histoire considérée non plus comme récit mais en tant que Science réelle, est au carrefour de travaux actuels multiples concernant la crise des civilisations en cours. Il n'est pas question, pour JD de « *bannir les antagonismes identitaires. Initiaux ou construits, ils peuvent toujours avoir deux destins : conduire aux comportements les plus brutaux ou se composer en constructions admirables. Les chemins existent. Nous ne devons pas combattre les antagonismes : ils sont le secret du réel. Nous devons arrêter de descendre leurs pentes destructrices et remonter leurs degrés constructeurs* »¹¹».

Mon large détour par *Andromaque* n'a d'autre motif que de montrer, par une vaste métaphore vive (comme dirait Ricoeur) la possibilité d'affronter le problème considérable que présente la lutte contre les antagonismes, et le danger, non pas de descendre, mais littéralement de dégringoler le long de leurs pentes destructrices, en France, tout particulièrement, où la trop fameuse *French Theory* nous a formés beaucoup plus à déconstruire qu'à consolider ce qui pourtant mérite aussi attention et respect. J'ai senti, comme beaucoup d'autres contributeurs de ce n°, la nécessité de redonner à la littérature la place qui est la sienne et qu'aucune théorie ne peut envoyer dinguer au prétexte de l'argument à la mode disant qu'il faut bazarder le conservatisme dans les oubliettes de l'Histoire.

De Pyrrhus et Agamemnon, à Henri IV et Harry Truman, ce qu'il faut avoir en tête, c'est la nécessité de sortir des grilles d'analyse binaires pour comprendre les relations antagonistes qui nourrissent pratiquement tous les rapports humains. Nous l'avons vu, aucun des personnages de la pièce de Racine n'est facile à saisir. Chacun est une abstraction et ne peut se comprendre que pris en considération dans l'ensemble des relations qu'il entretient avec un environnement d'une grande complexité.

Chaque être possède une identité mais elle est triplement située autant dans sa nature propre que dans les milieux qu'il fréquente, et au contact des humains qu'il affronte. Cette identité ternaire, topique, praxique et dynamique est en évolution permanente dans le cadre de ce que Jacques Demorgon, en plein accord, notamment,

avec le psychiatre japonais Bin Kimura, appelle l'intérité (*In-betweenness*, entre deux ou *aidagara* en japonais) qui est le concept évidemment indissociable de toute analyse. J'ai choisi Racine, mais j'aurais tout aussi bien pu solliciter le génie de Rabelais, Montaigne, Stendhal, Balzac, Verlaine, Rimbaud, Valéry, Proust, Camus... Mais, finalement, il me semble que La Fontaine peut, en toute justice, être le porte-parole de toutes ces belles idées contemporaines.

Une morale nue apporte de l'ennui
Le Conte fait passer le précepte avec lui

Mais comment ne pas citer aussi ce passage du tout dernier livre d'Edgar Morin ?

La planète subira de plus en plus deux types de crises de civilisation ; la crise des civilisations traditionnelles sous les effets de l'occidentalisation, la crise de la civilisation occidentale ou le bien-être matériel n'a pas forcément produit le bien-vivre, où le calcul, le profit, la standardisation de la vie sont devenus hégémoniques. Ces deux crises suscitent de plus en plus d'insatisfactions, de rancoeurs, de frustrations, de révoltes ; ces deux crises se lient dans la crise de l'humanité qui n'arrive pas à devenir humanité » (Morin, *Connaissance, Ignorance, Mystère*, 2017).

Bibliographie

- Cortès, J. (dir.) 2014. *Les Enjeux de la laïcité à l'ère de la diversité culturelle planétaire*. Collection *Essais francophones*, Vol. 2, Sylvains-les-Moulins : Gerflint. [En ligne] : <http://gerflint.fr/essais/volume-2> [Consulté le 10 novembre 2017].
- Cortès, J. 2014. « L'Occident est-il en train de manquer le coche de l'avenir ? Réflexions à partir de la théorie de Cosandey ». *Synergies Monde Méditerranéen*, revue du Gerflint, n° 4, p.7-13. [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/MondeMed4/Preface.pdf> [Consulté le 10 décembre 2017].
- Cosandey, D. 2007, [1997]. *Le secret de l'Occident*. Flammarion.
- Demorgon, J. 2005. *Critique de l'Interculturel. L'horizon de la sociologie*. Economica.
- Demorgon, J. 2010. *Déjouer l'inhumain* (Préface de Jacques Cortès). Economica.
- Demorgon, J. 2015 (5^e édition). *Complexité des cultures et de l'interculturel - contre les pensées uniques*. Economica, Athropos.
- Demorgon, J. 2016. *L'Homme Antagoniste*. Economica, Anthropos.
- Jullien, F. 2012. *L'écart et l'entre*. Galilée.
- Jullien, F. 2015. *De l'Être au Vivre*.
- Kimura Bin. 2000. *L'Entre*. Million Jerome eds.
- Lagarde et Michard, 1948. *Les grands auteurs français*. Bordas.
- Morin, E. 2012. *La Voie*. Pluriel.
- Morin, E. 2001. *La Méthode*. 2 volumes. Seuil.
- Morin, E., Ramadan, T. 2014. *Au péril des idées*. Presses du Châtelet.
- Morin, E., Ramadan, T. 2017. *L'Urgence et l'Essentiel*. Don Quichotte.

- Morin, E. 2016. *Sur l'Esthétique*. Robert Laffont.
- Morin E. 2017. *Connaissance, Ignorance, Mystère*. Fayard.
- Needham, J. 2004. *General Conclusion and reflection*. Cambridge University Press.
- Ponge, F. 1942. *Le parti pris des choses*. Gallimard.
- Prudhomme, S. 1869. *Les solitudes*.
- [En ligne] : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2003925/f1.image>
[Consulté le 10 décembre 2017].
- Ricoeur, P. 1997, [1990]. *Soi-même comme un autre*. PUF.
- Vallet, O. 2012. *Dieu et les religions en 101 questions-réponses*. Albin Michel.
- Van Lier, H. 2010. *Anthropogénie*. Liège : Les Impressions Nouvelles.

Notes

1. J'ajoute que, depuis 2003, des retirages réguliers de la dernière édition de cette « historique » compilation de mille ans d'Histoire de France, ont toujours lieu et que les ventes, selon Bordas, son heureux éditeur, restent abondantes.
2. Lagarde et Michard, Racine, op.cit. p.287
3. Odon Vallet, *Dieu et les Religions en 101 questions-réponses*, Albin Michel, 2012, p. 8. La phrase citée a été empruntée à Paul Eluard dans « *Le temps déborde* »
4. L'Erèbe est une région des Enfers par laquelle les âmes passent dans leur chemin vers le repos éternel. On y trouve les 3 palais des dieux chthoniens : celui de la Nuit (Nyx), celui du Sommeil (les Oneiroi, enfants de Nyx et Erèbe ou Hypnos, dont Morphée) et celui des Songes (Hypnos). Les Moires (Parques en version romaine) y résident également.
5. Francis Ponge, *Le parti pris des choses*
6. Il s'agit de Ménélas, frère d'Agamemnon, dont Pâris, frère d'Hector, a séduit et débauché l'épouse (la belle Hélène) jusqu'à l'emmener subrepticement avec lui à Troie. On comprend la légitime colère du mari ainsi ridiculisé et même la honte de tous les Grecs, mais déclarer une guerre totale pour un tel motif relève certainement du prétexte. Politiquement, il y avait certainement des raisons plus sérieuses. Sans doute ! Regardons toutefois du côté de l'Europe : en 1914, le double assassinat de Sarajevo fut un motif nécessaire et même suffisant pour déclencher un conflit entraînant des millions de morts. Là aussi il y avait d'autres raisons, mais le motif de déclenchement fut celui-là. Avons-nous encore des doutes ? Remontons d'environ 4 décennies dans le passé, et c'est la fameuse *Dépêche d'Em*s rédigée en termes humiliants par le génial Bismarck qui poussa l'absurde et benêt Gouvernement Français à une guerre que notre voisin d'outre-Rhin espérait ardemment. L'antagonisme, on le voit bien, est un monstre balourd se nourrissant de causes triviales à pleurer de colère, de douleur... ou de rire.
7. Il va de soi que le pitch ici produit tient uniquement compte de la vision que Racine a choisi de nous donner. La légende est riche en versions très différentes de la vie du fils d'Achille. C'est sur l'histoire telle que contée par Racine que nous fondons nos commentaires sur les 3 thèmes envisagés dans cette préface.
8. Emile Girardin
9. Cf. Edgar Morin : « ce sont des notions antagonistes qui définissent l'être humain. Et j'arrive même à cette idée, c'est qu'il y a un ensemble qu'on peut dire le pôle prosaïque de la vie humaine, c'est-à-dire les obligations qu'on doit faire sans intérêt, et le pôle poétique, c'est-à-dire ce que nous faisons avec passion, avec amour, avec communion, avec fête ».
10. Antoine Prost, *douze Leçons sur l'Histoire*, Seuil, Paris, coll. Points Histoire, 1985.
11. In : *L'homme antagoniste*, op.cit. p.402.



ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

Présentation générale Un recueil de culture vive : romans, sciences, histoire entière

**Nelly Carpentier
Jacques Demorgon**

Pour « la réhabilitation de la culture des humanités... son décloisonnement et son maillage avec la culture scientifique... Faire se confronter, dialoguer, construire ensemble, de manière transdisciplinaire, les différentes expressions de la connaissance, est fondamental pour favoriser la culture de l'ouverture au détriment de celle grandissante de la fermeture. »
Edgar Morin : *Le temps est venu de changer de civilisation* (2017 : 71-72)

Synergies Monde Méditerranéen « 6 » rassemble des textes qui font, chacun en lui-même et tous entre eux, un écart caractérisant profondément l'acteur humain. Cet écart est toujours entre chaque individuation imaginant s'inventer - au cœur de libres partages - et une humanisation générale dont nos sociétés ont déjà conçu les formes. Individus et sociétés, certes.

La culture ne cessant de travailler dans ce grand écart, celui-ci est aussi présent entre toutes les disciplines d'information et de communication. Les textes réunis ici se partagent entre l'univers des romans, celui des sciences humaines et se réfèrent aussi aux sciences dures. Le carrefour fondamental reliant le tout : c'est l'histoire des individus, des groupes, des sociétés.

Ici, plus spécifiquement l'histoire de la Méditerranée largement symbolique de celle de l'humanité. En plus, ce n'est pas seulement l'histoire comme discipline de la connaissance, c'est aussi l'histoire vécue gratifiante ou éprouvante, parfois à l'extrême de l'inhumain.

Le riche contenu de ce numéro pourrait paraître complexe et dispersé. Certes, il s'inscrit dans une continuité. Jacques Cortès la rappelle dans la magnifique préface ensembliste qu'il a accepté de nous donner sous l'intitulé « Antagonisme, Histoire et Politique ». Le tragique qui est au rendez-vous de l'histoire et qui défie la pensée lui fait d'abord choisir l'approche par la « métaphore vive » de la littérature.

La tragédie d'Andromaque, d'Euripide à Racine, tisse les logiques antagonistes étatiques et celles privées des personnages politiques. En mettant à l'épreuve la vérité de la condition humaine, l'art nous prémunit d'implications hâtives dans

l'histoire réelle. Jacques Cortès nous permet d'aborder alors celle-ci avec toute la prudence nécessaire. Pour une réflexion affective, cognitive, éthique exigeante au cœur des si dangereuses dérives idéologiques.

L'histoire vécue, observée, pensée, écrite n'a pas cessé d'évoluer. Elle se retrouve locale et globale, planétaire et millénaire. Au-delà de sa narration voulue rigoureuse, elle devient davantage science de ses contenus et de ses acteurs quand elle prend en compte leurs fonctionnements.

Elle devient un véritable « art de la pensée » (Boucheron, 2016). Elle intègre la culture non seulement dans ses acquis mais dans son mouvement d'émergence permanente et multiple. Même si les poétiques théâtrales, romanesques, cinématographiques, peuvent encore, heureusement, lui en remonter. Quant aux nouvelles sciences humaines (on en trouvera plusieurs au fil des articles), l'histoire désormais s'y réfère de façon étendue et profonde pour comprendre les fonctionnalités humaines interactives qui s'y trouvent à l'œuvre. Bref, c'est enfin « l'histoire entière » !

Des échos nombreux surgissent à l'improviste entre les articles. Quand Arnaud Coignet relit pour nous *Le rivage des Syrtes*, Lamia Mecheri évoque, avec Bertrand Westphal, *Le rivage des mythes. Une géocritique méditerranéenne*. Deux tiers de siècle de distance, un clin d'œil entre deux livres. D'écho en écho, c'est le choix d'une culture vive et entière : romans, sciences et histoire.

Notre première rubrique « **L'individu entre l'existence et l'histoire** » est heureuse d'accueillir un quasi-dialogue entre deux Brésiliens évoquant l'exil pour le pire et pour le meilleur. **Marilia Amorim** et **José Alberto Cotta** dans « *Moi, un Autre* - notes sur la question de l'exil » nous offrent un texte complexe mais très riche. Cela se comprend dans la mesure où leur article relève d'une volonté partagée d'exploration profonde des réalités de l'exil. Exploration double et interactive, poursuivie en écho d'expériences et de réflexions de plusieurs auteurs fondamentaux.

José Alberto Cotta se réfère à l'exil concentrationnaire vécu à Auschwitz par Imre Kertész adolescent. Dans un tel exil, on est jeté hors de toute existence précédente et sous la menace d'être promis au néant. En même temps, on est exilé du présent dans lequel l'inhumanité quotidienne infligée et subie ne laisse quasiment plus de part à « l'humain ». Comment est-ce possible ? Cotta s'interroge sur une dimension ontologique de l'exil. La venue au monde se fait à partir d'un « sans-fond de l'être » mais aussi d'une évolution créatrice de la matière et des vivants. L'acteur « inhumain » ne s'est pas dégagé de ce sans-fond. Il ne sait ni

se reconnaître lui-même ni reconnaître les autres comme humains. Le tragique monstrueux, vécu par Kertész, retrouve pourtant le chemin de l'évolution créatrice grâce à l'écriture. Au-delà de la néantisation antérieure qui habite toujours Kertész au moment même où il reçoit le Nobel, il sait que seule l'écriture ne cesse de l'ouvrir à la vie telle quelle en relation à l'ambivalence humaine.

Ce chemin, Marília Amorim l'explore dans toutes ses dimensions. La première, linguistique, quand elle signale que l'enfant qui apprend la langue maternelle doit cependant s'exiler de son corps. Il y a de la souffrance comme celle qu'elle a éprouvée quand, de langue brésilienne, elle enseigne en français à l'université. Le partage d'une même langue n'empêche pas l'enseignant et l'étudiant d'aujourd'hui d'être tous deux en exil encore autrement. L'enseignant se sent isolé voire rejeté quand il use d'un discours théorique universitaire auprès de jeunes qui ne le maîtrisent pas encore vraiment. Reste que, dans un grand nombre d'autres circonstances, l'exil sous diverses formes est lieu et moment d'une stimulation favorable à la création, à l'invention, dans la mesure où l'autre est incontournable pour notre devenir identitaire du moins s'il doit rester créatif.

A propos de la créativité des auteurs en exil du cercle linguistique de Prague, M. Amorim évoque avec Galin Tihanov la formule de « théorie voyageuse ». On découvrira nombre de passionnants témoignages montrant l'exil en position de stimulateur de la créativité chez Bakhtine, Derrida, Greendlatt.

Arnaud Coignet revient avec enthousiasme sur *Le rivage des Syrtes*. Le second roman de Julien Gracq, refusé chez Gallimard (comme Proust !) est publié, en 1951, chez José Corti. Il obtient le prix Goncourt que Gracq dédaigne. Le roman est voué aux revisites successives à long terme. Arnaud Coignet signale celle, trente-six ans après, en 1987, du géopoliticien Yves Lacoste et directeur d'*Hérodote*.

Maintenant, Arnaud Coignet reprend la plume pour son plaisir et le nôtre. La périodisation des revisites, ci-dessus évoquée, souligne que *Le rivage des Syrtes* est désormais « tel qu'en lui-même l'éternité le change ».

Par ailleurs, Coignet étire encore le temps et nous rappelle qu'en 1918, Oswald Spengler publiait déjà le *Déclin de l'Occident*. Au mitan du 20^e siècle, c'est après la monstruosité des deux Guerres mondiales que surgit *Le rivage des Syrtes*.

Coignet accompagne d'abord l'interprétation géopolitique de Lacoste. Un problème crucial demeure que le roman explore aussi. Pourquoi les évolutions des sociétés et celles de leurs acteurs relèvent-elles souvent d'un diapason dont le sens nous échappe ? Peut-être une commune loi de la nature ? Naissance, *floruit*, maturité, vieillesse des personnes, des groupes, des sociétés peuvent coïncider ! Les unes comme les autres, ensemble, s'engendrent, se structurent, se solidifient, finissent aussi par se défaire. Cela transforme même les paysages marins, ou terrestres : urbains, campagnards, désertiques.

Arnaud Coignet évoque l'Europe des années trente dont la situation tendue fut intensément vécue par Gracq. Dans le roman, les noms de pays, de lieux, de villes et les paysages choisis relèvent d'évocations historiques semblablement dramatiques puis tragiques : Carthage, Naples, Venise, l'empire byzantin, l'empire moghol, la France d'avant 1940. Descriptions et allusions pourraient aussi bien faire penser à « la guerre froide », à la fin de l'Urss et même, actuellement, au « spectre de l'islamisme radical ».

Arnaud Coignet décèle encore, à la fin du roman, dans les propos de Daniello, une interférence entre l'interprétation scientifique du déclin inévitable, « l'entropie » et « le discours religieux ». Des acteurs lucides d'une civilisation vieillissante appellent eux-mêmes « la nuit, la catastrophe » mais peut-être pour la future « clarté du salut ». « Le roman dans son intemporalité » rejoint « l'universel » du destin humain dans sa condition naturelle.

Non sans interrogation ! Plus tard, dans « Un balcon en forêt », Gracq (1958) questionne l'inconscience du commun des mortels au seuil, en 1939, d'une des pires catastrophes sociétales. C'est ainsi que cet auteur et ses romans nous restent si présents. Il est vrai, c'est aussi grâce à la précision, la délicatesse, la préciosité du texte et de son style qui nous disent tout cela. Arnaud Coignet, avec raison, nous appelle de nouveau à cette vérité et à cette beauté, éternelles.

En relation aux thèmes « naturels » de *Synergies Monde Méditerranéen*, **Jean-François Petit** nous présente les implications euro-méditerranéennes étendues et approfondies de Lucien Guissard, ex-critique littéraire de *La Croix* (il succède à Luc Estang) puis rédacteur en chef du journal dans la décennie 70. En 1985, l'Académie française récompense Guissard pour l'ensemble de son œuvre. Il devient en même temps membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. C'est dans la décennie 90 qu'il publie *Les promesses de la mer*. Il y montre à quel point la référence à la Méditerranée se poursuit à travers les multiples et différents flux de l'histoire.

J.-F. Petit rend d'abord compte de ce que Guissard nomme sa « migration » personnelle. Non pas celle, contrainte, d'un exode effectif au début de la Seconde Guerre mondiale. Bien plutôt celle qu'il réalise au cœur de l'*habitus* religieux alors communément partagé. Elle le conduit à une indispensable ouverture aux devenirs des mondes : social, sociétal, esthétique et littéraire. Dans ces conditions, cette « migration », pour spécifique qu'elle soit, relève d'une « anthropologie fondamentale » selon laquelle toute tradition vivante inclut la novation.

En ce sens, la Méditerranée, pour Guissard, n'est ni simple objet de l'histoire, ni simple objet politique. Certes, « la réconciliation des mémoires entre colonisateurs et colonisés n'a pas donné les fruits espérés ». Guissard, « dans le sillage de

Camus » qu'il relisait fréquemment, reste soucieux du délaissement de toutes les potentialités d'universalisation des cultures en présence. La Méditerranée persiste, insiste, subsiste comme « l'expression d'une humanité en morceaux », monstrueuse et miraculeuse. Notre cœur et notre intelligence tentent d'être à la hauteur du rassemblement des morceaux de cette histoire plurimillénaire. Ce rassemblement pensé continue de nous manquer. Il handicape profondément nos lenteurs et nos tragédies si prégnantes aujourd'hui.

J.-F. Petit évoque, avec Marguerite Yourcenar : « le labyrinthe du monde où il est si difficile de voir clair et de trouver une issue ». Il nous invite aux côtés de Lucien Guissard à cette « géophilosophie généreuse, gorgée de lumières et de paysages méditerranéens ».

Cette philosophie « n'est pas sans fondement » si l'on en juge par les « sources et matériaux à travailler, mythes et langues notamment ». Jean-François Petit conclut sur l'intention profonde de Guissard, le message de son livre : constituer « les bases » nécessaires de « l'intelligence polyglotte et traductrice ».

Notre seconde rubrique « **La Méditerranée au « passé présent** » peut donner l'impression de n'accueillir que des articles consacrés à des romans. Certes, ce n'est pas faux mais entrons dans leur lecture pour découvrir le profond renouvellement de la question romanesque affrontée à l'histoire. La coupure schématique, artificielle, entre histoire des personnes et grande histoire est fondamentalement remise en cause.

L'expression « nouvelle poétique de l'Histoire » que **Mounya Belhocine** choisit n'est pas une commodité de style. Elle est décisive pour comprendre l'originalité de l'écriture romanesque de Rachid Boudjedra, et pas seulement dans *Printemps*. Le terme de poétique doit être ici pris dans son double sens classique, esthétique et actif : recevoir et faire.

De son côté, l'histoire se veut science. Elle est seulement en train de le devenir. Il ne faut pas qu'elle continue, par souci de généralisation compréhensive, d'abandonner la prise en compte réfléchie, rétrospective et prospective du destin des humains. Celui-ci passe par des individus en chair et en os, des groupes fluctuants ou fanatisés, des sociétés partagées quant à leurs formes multiples d'autorité et de liberté. Dès lors, l'histoire doit s'inspirer d'une poétique romanesque, seule capable d'y restaurer le sens de la complexité relationnelle et de l'ambivalence destinale humaine.

En ce sens, poétique signifie recreation de cette réalité complexe, incertaine, mystérieuse sans laquelle les humains, au lieu de recevoir une aide de l'histoire,

sont submergés par elle. Davantage encore, poétique entraîne même l'offre d'une implication participative de chacun à l'histoire. Laissons le lecteur découvrir les profondes et fines stratégies d'écriture de Rachid Boudjedra. Mounya Belhocine en rend parfaitement compte. Précisons juste que les deux héroïnes en interaction sont en complicité avec la poétique de l'histoire et la « Poétique de la relation » du romancier du « Tout-Monde », Edouard Glissant (2007, 1990). Même projet également politique de Boudjedra et de Glissant. Comment la politique pourrait-elle être humaine sans « poétique de la relation » et sans « poétique de l'histoire » ? Destinale pour tout humain, la « nouvelle alliance » de l'histoire et du roman est en bonne voie !

Souhila Ourtirane-Ramdane étudie « Histoire et culture dans *Bleu Blanc Vert* de Maïssa Bey ». Nous y retrouvons l'histoire de l'Algérie. Cela, à travers l'histoire d'Ali et de Lilas. De l'enfance à l'âge adulte, ils passent de la période de l'indépendance à celle de la construction du pays jusqu'à la montée de l'islamisme. Les héros du roman vivent leur propre histoire culturelle entre espaces et temps multiples. Le « passé » est toujours là, le « présent » est en cours, le « futur » inquiète. De même, dans l'espace, les ailleurs d'hier et de demain sont là, ensemble, aussi. C'est en ce sens, qu'avec Scarpa, Maïssa Bey situe ses deux héros en « personnages liminaires ». Cela correspond à la situation médiatrice des rites d'institution dans la présentation classique de Van Gennep.

Dès lors, *Bleu Blanc Vert* se révèle être aussi le roman d'une écriture de l'ambivalence des situations et des vies, écriture qu'invente Maïssa Bey pour nous faire entrer dans l'indispensable correspondance sympathique entre le lecteur et les personnages. L'histoire, sous ses deux formes - vécue, éprouvée, puis transcrite, devenue discipline - ne peut pas faire cela. Elle est gorgée d'événements vifs, précipités voire brutaux ; et ensuite dans l'écriture de données, de faits rapportés : fixes, situés, datés, péremptores ! Ali et Lilas sont envahis par ces événements qui les traversent et finissent même par être séparés les uns des autres par des fossés voire des abîmes.

Les deux héros sont obligés d'évoluer en poursuivant leur difficile tissage identitaire, multiple et contradictoire. L'interaction « individus, groupes, sociétés » se joue et se rejoue de façon incessante dans une suite de dynamiques vives et même violentes. Cela s'exprime à travers des incertitudes harcelantes. Le roman déploie et approfondit le sentiment des personnages d'être sur un seuil, entre deux mondes, deux périodes, deux sexes, deux cultures géohistoriques toujours emmêlées.

Toutefois, la situation n'est pas équilibrée. Elle est tout asymétrique, en raison d'une pression ambiante, manifeste et répétée, qui vous pousse à devenir autre que vous êtes, à partir de normes collectives exclusives mises en avant. Elles veulent

se substituer à des normes antérieures différentes voire incompatibles. Le destin offre des attentes mais il les déjoue, les déçoit, les brise. Il en propose d'autres. Il y a cependant un lieu unique où toute cette ambivalence incertaine, tremblante, interrogative, imaginative est redonnée, reconnue et reste encore librement en jeu. C'est le roman lui-même. Ce libre jeu, il l'inaugure, l'instaure à travers son intrigue, son contexte, son texte et son style. Bref, toute cette unique culture spécifique, le roman l'offre à son lecteur, qu'il puisse poursuivre son dialogue, fut-il imaginaire, avec l'histoire et tous ses acteurs. C'est ainsi qu'il est en même temps « œuvre d'art » et profondément éthique, sauvegardant les ambivalences pour leur donner une nouvelle chance d'invention meilleure. Accéder à la possibilité d'ouvertures imaginaires nouvelles demeure parfois, pour l'acteur lecteur, le seul moyen de reconforter en lui l'inventeur de son existence, si souvent découragé.

Lamia Mecheri nous propose « *Une Méditerranée toujours d'hier et d'aujourd'hui*. Amin Maalouf, *Salim Bachi* ». Les romans peuvent aussi, mieux que l'histoire, nous restituer les vécus humains heureux ou tragiques des événements et relier temps et espaces. La reliance créative de l'auteur est une offre au lecteur lui permettant de constituer lui-même une conscience analogue. Dans quel but ? Celui de le faire participer à cette remémoration créatrice. Grâce à elle, l'histoire cesse d'être perdue dans un passé dépassé ; elle est retrouvée pour un présent et un avenir moins inhumains.

Dans le titre choisi par Lamia Mecheri, l'adverbe « toujours » est décisif. Amin Maalouf dans *Léon l'Africain*, Salim Bachi dans *Amours et Aventures de Sindbad le Marin*, nous plongent dans l'illusion et la désillusion d'un mythe méditerranéen de l'entre-deux. Celui de la géographie qui privilégie la Méditerranée comme ouverture multiple entre son Sud et son Nord, son Orient et son Occident. L'entre-deux des formes historiques de société quand les empires se perdent et se retrouvent toujours avec l'énergie des tribus. Ou encore l'entre-deux gréco-romain puis celui des trois monothéismes. Lamia Mecheri par son « toujours » indique fortement le projet des deux grands romanciers. Faire que le lecteur puisse s'identifier au parcours méditerranéen d'hier de *Léon l'Africain* ; comme à celui d'aujourd'hui, de *Sindbad le Marin*.

Le lecteur est immergé dans les miracles et les tragédies. La Méditerranée bouge tout le temps et, en même temps, elle patiente. Attend-elle qu'à la longue nous en venions, romanciers et lecteurs, à reprendre enfin tout ce « passé présent » ? Peut-être pour une telle rétrospective créatrice qu'elle pourrait conduire à une prospective humaine qui ne serait plus un mirage !

Notre troisième rubrique « **L'Histoire antagoniste** » se donne un titre qui pourrait paraître communément inquiétant. Mais les articles qu'elle comporte regardent les choses autrement. Les romanciers, précédemment étudiés, entendaient sauvegarder les interactions « passé, présent ». Amin Maalouf les retrouve dans chacune des villes du pourtour méditerranéen.

Etudiant la composition complexe des unes et des autres, Olivier Mongin (2007) crée le néologisme de « ville palimpseste ». Sous la ville manifeste, combien de villes cachées d'hier et d'autrefois ? Passant de la diachronie à la synchronie, Dejolivet (2013), urbaniste, recense les « logiques urbaines duales », régulièrement mises en évidence par nombre de ses collègues. *Roncayolo dit « reproduction, anticipation » ; Devillers, « permanence, substitution » ; Masbounji, « sédimentation, modernité » ; Younès, « résistance de l'habiter, acte de projeter et de construire ».* *Les orientations de ces logiques doivent être comprises comme opposées et composables. Telle est la ville historique.*

Telle est aussi l'histoire tout entière miraculeuse et monstrueuse. Malheureusement, nous ne voyons les antagonismes que comme l'origine des massacres. Nous ne voyons pas ceux qui sont à l'origine des miracles. La violence de l'histoire nous aveugle. Elle nous cache la complexité féconde des antagonismes présents dans les fonctions et les structures qui vont de la nature elle-même aux humains.

Hervé Ott évoque René Girard, penseur de la violence et du sacré, en ce deuxième anniversaire de sa mort survenue, aux Etats-Unis, à quelques jours des tragédies terroristes parisiennes de novembre 2015. Hervé Ott est formateur en transformation constructive des conflits par l'approche systémique. Pour lui, René Girard est un auteur décisif. Il l'a même rencontré trois fois entre 1979 et 1998.

Sa première rencontre avec Girard portait sur deux thèmes. D'abord, sur la question des « alternatives non violentes ». Et là, tout en manifestant son intérêt, Girard doutait de la possibilité d'arriver ainsi à des résultats durables. Même dans les cas célèbres de Gandhi et de Martin Luther King, il estimait relatif le « réalisme de l'action non violente ».

Second thème, celui de la distinction précieuse entre « conflits d'objets » et conflits d'identités. Les degrés de la violence ne sont pas les mêmes. Elle peut rester modérée si les objets ne sont pas si rares ou si d'autres objets peuvent s'y substituer. Toutefois, la question n'est pas si simple car ce qui est abondant est moins désiré. Et l'objet substitué doit avoir fait la preuve qu'il est tout

autant voire plus désirable. Le désir mimétique passe facilement des objets aux personnes. Hervé Ott comprend bien avec Girard que l'incompréhension réciproque des blessures identitaires mutuellement infligées rend ces conflits autrement décisifs et dangereux. Il pense toutefois qu'il est possible de freiner sur la pente qui conduit de simples adversaires à devenir de violents ennemis. Il y faut un travail difficile de « décontamination mimétique » émotionnelle découvrant et comprenant la blessure identitaire ressentie.

Peu après, Hervé Ott communique à René Girard une étude dans laquelle il analysait l'épisode célèbre de la femme adultère. Il montrait la profonde, judicieuse et délicate « décontamination émotive » que Jésus mettait en œuvre. Jésus y parvenait en s'adressant subtilement à ceux qui se réclamaient d'une lapidation rituelle appliquée à la femme adultère. Girard répondit de façon élogieuse.

Une seconde rencontre eut lieu. Au cours de celle-ci, Hervé Ott prend la liberté d'interroger Girard sur certains de ses propos acerbes concernant d'autres chercheurs. Girard se montra surpris sans que le débat puisse s'approfondir.

La troisième rencontre, en 1998, fut encore plus problématique. Hervé Ott rappelle les évolutions survenues dans les conceptions de René Girard. On les découvre brièvement exposées. D'abord, son ralliement à l'ambivalence du sacrifice : de l'institution du bouc-émissaire jusqu'à l'auto sacrifice volontaire. Ensuite, plus problématique encore, il semble y avoir eu adhésion finale de Girard au dogme catholique voire à l'infailibilité papale, bien que ses convictions semblent restées suspendues à quelques « si ».

Jacques Cortès intitule son article « L'éternelle problématique de l'antagonisme. A partir de l'œuvre de J. Demorgon ». Ce que Jacques Cortès apprécie dans cette œuvre, singulièrement dans « *L'homme antagoniste* », c'est le souci de comprendre l'ambiguïté profonde de l'être humain et l'ambivalence de ses conduites et de toute son histoire. Mais surtout, il s'intéresse à une perspective de réflexion et d'action qui devrait s'avérer profondément novatrice, y compris à travers la notion peu connue, mal comprise de « néoténie », terme scientifique datant des années 80... du 19^e siècle.

La vérité de tout antagonisme est double et démultipliée. J. Cortès le souligne : « l'antagonisme est constamment à l'œuvre dans la totalité de l'organisation du monde et même de l'univers où des myriades d'instances sont en opposition permanente, donc en risque constant de « choc ».

Au plan de l'histoire actuelle, il retrouve cela dans les travaux célèbres d'Huntington, maître universitaire de Fukuyama. Dans l'histoire, les humains s'opposent à travers leurs « actions, passions » et les stratégies qui en découlent vont jusqu'aux massacres de masse les plus monstrueux où militaires et civils sont confondus.

En même temps, du côté de la culture, l'humain se montre créatif - ô combien ! - quand il comprend et s'approprie les tours et détours de la nature. Mais, dans ce cas, l'antagonisme se fait positif, imaginatif, inventif en conjuguant les opposés. C'est vrai dans les arts, jeux, sports, techniques, droits, lettres, mathématiques, sciences, medias... L'antagonisme régulé, articulé est la source d'adaptations inventives exceptionnelles. Mais alors quel est l'avenir de cette « éternelle problématique de l'antagonisme » qui joue sur les deux tableaux ?

A ce sujet, Jacques Cortès explore l'oscillation entre le pessimisme et l'optimisme. Encore un antagonisme ! Le pessimisme a le mérite de nous prémunir contre l'idéalisation naïve. L'optimisme a le mérite de nous donner le courage d'agir. Pour J. Cortès tout vaut mieux que les fausses solutions présentées par les illusionnistes de l'action et de la pensée. Au sein de leur avenir mensonger, on est comme dans ces magasins vides, hier en Urss, aujourd'hui au Venezuela. Il a raison. Et même quand, pour certains humains, les magasins ne sont pleins que pour les yeux.

De toute façon, l'ambivalence humaine demeure. Les humains n'en ont jamais fini entre la culture et l'inculture, l'humain et l'inhumain. Depuis 3/4 de siècle, l'interculturel s'est mis en vitrine mais il n'échappe pas aux critiques de J. Cortès. Il est heureux de les trouver aussi chez Demorgon qui a publié une *Critique de l'interculturel*.

Il faut au moins restituer à l'interculturel ses antidotes, ses antagonismes occultés. Il est « inter » : les hommes sont ensemble à divers degrés. Il est « multi » : les hommes diffèrent et ont besoin de se séparer. Il est « trans » car, proches ou lointains, les humains échangent et s'entre-transforment.

Ainsi, l'avenir n'est plus vide. Il est déjà gros du travail de tous les humains, riche d'« identité-altérité-intérité ». On est dans des chantiers, des ateliers, des usines, des laboratoires. Certes, l'antagonisme ne va jamais perdre sa pente destructrice : elle a aussi son rôle qui doit trouver sa place et non prendre toute la place.

Un véritable travail « antagoniste ensembliste » devient possible. Il n'est ni sans mains ni sans outils. Alors n'apprivoisons pas que les chats !

Jacques Demorgon choisit pour son article un titre explicite mais dont le sens peut échapper : « *Histoire des sciences, histoire science, histoire entière* ». L'histoire n'est-elle pas une science depuis longtemps ? Il faut découvrir que c'est vrai pour les méthodes d'établissement des faits mais ça ne l'est qu'à-demi pour le traitement des contenus. Comment cela ? L'histoire à laquelle nous sommes

habitués est une narration d'événements qui concerne des identités individuelles, groupales, sociétales, continentales. Certes, l'histoire locale ponctuelle va souvent au-delà de la narration. Elle cherche à comprendre et à expliquer les évolutions, leurs causes et leurs horizons. Pour y parvenir, elle se réfère aux sciences humaines : psychologie, sociologie, économie, etc.

Dès lors, elle met en évidence certaines fonctions à l'œuvre dans l'histoire. L'une des plus fréquentes est la fonction d'unification des groupes humains. Les quatre grandes activités - religion, politique, économie, information - pensent, chacune, mettre en œuvre (mieux que les autres) l'unification des ensembles humains. En fait, elles n'y parviennent qu'en partie, tantôt opposées, tantôt associées.

C'est justement ce que montre David Cosandey à propos d'une histoire des sciences planétaire et plurimillénaire. Une histoire antagoniste en deux sens.

Les moments antagonistes et complémentaires producteurs de découvertes scientifiques et d'inventions techniques surgissent par l'effet d'un miracle d'équilibre entre des rivalités étatiques qui se prolongent entre les mêmes sociétés. Dans la mesure où toutes relèvent de forces économiques et politiques pas trop inégales. Aucun État ne peut écraser les autres ni être écrasé par un autre.

Dans chacun d'eux, il y a des penseurs, chercheurs, inventeurs disposant du temps et des moyens indispensables. Les progrès de l'information technoscientifique sont au rendez-vous. Le miracle dure parfois entre un et trois siècles voire plus.

Mais, tôt ou tard, les antagonismes redeviennent négatifs. Un État l'emporte militairement sur tous. Les ressorts de la rivalité n'existent plus. L'autoritarisme est partout de rigueur.

Cette histoire des sciences apporte une contribution décisive à la fondation de l'histoire en « devenir science », c'est-à-dire une histoire capable de relier récit identitaire, évènementiel et fonctionnalités humaines générales (Demorgon & Klein, 2018). On comprend alors le sous-titre de l'article : « Figures de l'humain et Carré culturel ». Ces figures, inventées et mises en œuvre au cours de toute l'histoire, sont l'expression de grandes fonctions humaines (dés) adaptatives. Ainsi, les grandes activités - religion, politique, économie, information (2e figure) -, peuvent et même doivent se comprendre comme des matrices rivales qui ne cessent d'« unir-diviser-réunir » les humains.

Le « Carré culturel », Jacques Cortès l'initie d'emblée à travers la poétique théâtrale de la tragédie racinienne. Il le poursuit à travers histoire, science, transpolitique, interactives. Le « Carré culturel » s'imposera aux lecteurs des articles de ce numéro. Les uns relèvent des sciences humaines. Les autres, des grands romans. Mais partout une référence constante à l'histoire individuelle et collective. Pas une histoire livresque, une histoire vécue mais en devenir « science, conscience ». Un

art du vivre impliqué, destinal, un « art de la pensée » (Boucheron, 2016). C'est alors : la culture !

Elle ne s'engendre qu'à partir d'hommes toujours en « devenirs semblables, différents ». Différenciation seule et c'est la ségrégation qui exclut. Assimilation seule, c'est le totalitarisme d'une fausse totalité. Ainsi, toujours, l'inhumain reste omniprésent !

Dans le carré culturel, les quatre pôles - poétique, sciences humaines, sciences dures, histoire (à la fois action et connaissance liées) - sont constamment interactifs. A travers poétique, science, histoire vives et entières, une culture vive et entière : de nouvelles « humanités » !

Bibliographie

- Boucheron, P. 2016. *Ce que peut l'histoire*. Paris : Fayard.
- Dejolviet, D. 2013. *Logiques duales d'une ville stratifiée*. Montréal : Inrs.
- Demorgon, J. Klein, É. 2018. *La science est-elle née en Occident ? Le monde appartient à ceux qui se lèvent occidentaux. Une étude de l'œuvre de David Cosandey*. Alger : Éditions El Borhane.
- Glissant, E. 2007, 1990. *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard.
- Gracq, J. 1958. *Un balcon en forêt*. Paris : José Corti.
- Mongin, O. 2007. *La condition urbaine, la ville à l'heure de la mondialisation*. Paris : Seuil.
- Morin, E. 2017. *Le temps est venu de changer de civilisation*. Paris : Éditions de l'Aube.

Synergies Monde Méditerranéen **n° 6 / 2018**



L'individu entre
l'existence et l'histoire





ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

Moi, un Autre – notes sur la question de l'exil

Marilia Amorim

Université de Paris VIII, France

mamorim@univ-paris8.fr

José Alberto Cotta

Université de São Paulo – FAPESP, Brésil

josecotta@usp.br

Résumé

La notion d'exil est ici interrogée en tant que condition inhérente à l'homme. Au-delà de toute pathologie éventuelle, l'homme est en situation d'expulsé de lui-même car, inachevé depuis toujours, il est débiteur de l'*autre* pour pouvoir se constituer. Cette hypothèse est développée à partir de deux approches complémentaires. Premièrement, une approche clinique et littéraire, basée sur l'écriture d'Imre Kertész, fait appel aux concepts psychanalytiques de Freud et de Winnicott. Deuxièmement, des concepts de Bakhtine et de Wittgenstein sont convoqués pour traiter la question du point de vue du langage.

Mots-clés : exil, exotopie, altérité, identité

Me, another. Notes on the issue of exile

Abstract

The notion of exile we investigate here is understood as inherent to the human condition. Beyond any eventual pathology, the individual is in a condition of expelled of himself, as, ever since unfinished, he is in debt of the *other* in order to be constituted. Such hypothesis is developed from two complementary approaches. In first place, a clinical and literary approach, based on the work of Imre Kertész, recurs to psychoanalytic concepts of Freud and Winnicott. In second, concepts of Bakhtin and Wittgenstein are evoked to deal with the question from the language point of view.

Keywords : exile, outsidersness, alterity, identity

Cet article est écrit en deux parties, chacune correspondant à un auteur. Ainsi, nous essaierons de restituer en partie le dialogue qui a eu lieu en 2014 à l'Université de São Paulo, au Brésil, lors d'un colloque¹ du Département de Psychologie Clinique.

La première partie, présentée par Cotta, amène une approche à la fois clinique et littéraire de la question ; la seconde, présentée par Amorim, répond à la première du point de vue d'une problématique du langage.

J.A. Cotta

Je commencerai avec une lettre, datée du 3 mars 2014, que j'ai écrite à Imre Kertész, auteur hongrois, Prix Nobel de Littérature pour l'année 2002.

Cher Monsieur Kertész,

Le but de cette lettre est d'exprimer ma profonde gratitude envers l'être que vous êtes et pour les livres que vous avez écrits : la grandeur de votre personne comme celle de votre oeuvre ont exercé sur moi une extraordinaire influence. Plus encore : cette influence m'a changé, a changé ma vie.

Je vous suis également profondément reconnaissant car votre oeuvre m'a permis d'approfondir ma compréhension de la condition humaine de l'exil. En particulier, de ma propre condition d'exilé.

En de nombreuses occasions, en lisant vos livres, j'ai pu me voir dans vos yeux, comme si vos yeux reflétaient les miens. Une telle résonance me rappelle Mia Couto (2013 : 55) lorsqu'il demande : "Quel regard est à moi dans tes yeux?" et pour laquelle je propose une variante : "Quels sont mes yeux dans tes yeux ?".

À mes yeux, le Grand Artiste est celui qui dévoile la condition humaine. Votre travail s'insère, parfaitement, dans le cadre de cette conception : par la lecture de votre littérature j'ai appris beaucoup plus sur la condition humaine qu'en étudiant des auteurs en psychanalyse. Ici, je me souviens de Freud qui disait que les artistes ont une sensibilité si particulière pour sentir et comprendre les personnes qu'ils sont nettement en avance sur les médecins et qu'ils nous aident à élargir notre conscience de la nature humaine...

Votre travail me rappelle les paroles d'un autre psychanalyste, Winnicott : il dit que la meilleure manière de faire face à notre souffrance, c'est d'être créatif, c'est de faire un geste à partir de notre douleur, de notre vide. Je me permets de dire que ce geste, sans aucun doute, vous l'avez fait ! J'ajouterais que vous n'avez jamais perdu votre belle humanité, ni votre innocence d'enfant. Vous n'avez pas perdu non plus votre noblesse, car vous avez pu découvrir de la beauté même en regardant le visage de votre tortionnaire nazi... Ici, je rappelle Dostoïevski qui dit : "La beauté sauvera le monde"...

Votre littérature m'a aussi aidé à conceptualiser ce que j'appelle l'exil humain, une expression que j'ai créée en portugais (desterro humano) pour me référer non pas à l'exil provoqué par des situations politiques, ou par des migrations dues à des guerres ou à des situations économique-sociales catastrophiques, mais à une série de sentiments et de comportements de l'individu, nés des sensations de ne pas appartenir à la race humaine et de ne pas avoir de relation: avec soi-même, avec son corps, sa famille, sa communauté, son pays ni avec le monde en général. Dans ce sens, avec vous j'ai appris deux leçons fondamentales : 1) l'exil humain se situe au-delà de la pathologie; 2) il est une condition ontologique de l'être humain.

J'aimerais conclure en exprimant toute la gratitude que j'éprouve envers vous et votre littérature, car c'est vous et votre travail qui me sauvez sans cesse de mon propre exil.

En espérant que cette lettre vous trouvera en bonne santé, je vous prie de recevoir, Cher Monsieur Kertész, l'assurance de ma sincère admiration et de ma profonde gratitude.

José Alberto Cotta

PS - Vous ne me connaissez pas. Mais peut-être avez-vous entendu parler de moi par votre chère femme et par Márton et, qui sait, peut-être aussi par Földényi, personnes avec qui j'ai eu l'honneur de correspondre. Je développe une recherche au niveau post-doctoral à l'Université de São Paulo, au Brésil, qui a pour thème " l'exil humain (desterro humano) : un dialogue entre la Psychanalyse et la Littérature ". En ce qui concerne l'aspect Littérature, votre travail est au centre de mes investigations académiques. Et cette recherche est due, sans aucun doute, à votre influence. C'est, également, un hommage que je vous rends !!! Une fois de plus, merci infiniment !

Kertész et la vulnérabilité humaine

Heurêka est le titre qu'Imre Kertész a donné à son discours de réception du Prix Nobel de Littérature, en 2002, publié dans son livre au titre suggestif *La langue exilée*² (Kertész, 2004a). Il commence ainsi son discours :

Je me dois de commencer par un aveu, étrange peut-être, mais sincère. Au moment où j'ai pris l'avion pour venir recevoir, ici à Stockholm, le Prix Nobel de Littérature de cette année, j'ai senti dans mon dos le regard étrange, fixe, d'un observateur impartial; et même en ce moment solennel où je me trouve être le centre des attentions, je me sens plus proche de cet observateur froid que de l'écrivain dont le travail, subitement, est lu dans le monde entier. Je ne peux qu'espérer que les paroles que j'aurai l'honneur de prononcer en cette

occasion spéciale m'aideront à résoudre cette dualité et à unifier les deux êtres qui vivent en moi. (2004a : 9).

Les dernières paroles de son discours sont :

En somme, je suis mort une fois pour pouvoir vivre - et c'est peut-être cela ma vraie histoire. S'il en est ainsi, je dédie mon travail, né de la mort d'un enfant, aux millions de personnes qui sont mortes et à tous ceux qui se souviennent encore d'elles. Mais puisque nous parlons ici de littérature, de ce genre de littérature qui, selon l'Académie, est également témoignage, il se peut qu'elle soit utile dans l'avenir et - c'est d'ailleurs mon désir - elle pourra effectivement être utile pour l'avenir. Car j'ai le sentiment que, en réfléchissant à l'impact traumatisant d'Auschwitz, je finis par aboutir aux questions fondamentales de la vitalité et de la créativité de l'homme d'aujourd'hui ; et, en pensant à Auschwitz de cette manière, je pense, paradoxalement peut-être, non pas au passé, mais à l'avenir (2004a : 19-20).

Kertész consacre son métier à dévoiler la condition humaine de vulnérabilité, de fragilité et de dépendance. Il est aussi, par excellence, l'auteur de la condition humaine de l'isolement. Cet écrivain hongrois fait de son oeuvre une réflexion sur l'existence, la mort, l'identité et l'écriture. Il dit (Kertész, 1999) :

La mythologie moderne commence par une constatation éminemment négative : Dieu a créé le monde, l'homme a créé Auschwitz. (1999 : 118)

Cela ressemble étonnamment à la réponse que le roi Midas a forcé Silène à lui donner : "Ce que tu dois préférer à tout [...] c'est de n'être pas né, de ne pas être, d'être néant. Mais, après cela, ce que tu peux désirer de mieux, c'est de mourir bientôt" (1999 : 120).

Bien que j'aie grandi dans le néant et que j'aie appris dès l'enfance à m'adapter au néant par ma raison pure - ou plutôt par ma raison pratique -, à me mouvoir dans le néant et à m'y orienter comme si le néant signifiait pour moi la vie dans laquelle il me fallait trouver des repères, et cela n'a pas été plus difficile qu'apprendre à parler pour un enfant : si ma foi enfantine dans les valeurs originales - je dirais originelles - n'était pas restée intacte, je n'aurais jamais rien pu créer (1999 : 122-123).

Il porte en lui des expériences d'États, de sociétés et de relations objectales non reconnaissantes, où domine la chosification de l'autre et ce qu'Hannah Arendt (1990) a appelé "la banalisation du mal" : il a survécu aux atrocités d'Auschwitz-Birkenau, Buchenwald et Zeitz, où il a été déporté à l'âge de quinze ans ; après la guerre, l'expérience d'être traité comme une chose se répète, cette fois sous la

dictature communiste de Hongrie; dans la sphère des relations objectales, il a vécu sous l'emprise d'un père autoritaire et d'une famille cynique. Dans *Liquidation* (Kertész, 2004b), autre titre également très suggestif, il nous dit :

Nous vivons à l'ère de la catastrophe, chaque homme est un porteur de la catastrophe, c'est pourquoi il faut un art de vivre particulier si on veut survivre, dit-il. L'homme de la catastrophe n'a pas de destin, pas de qualités, pas de caractère. Son environnement social effroyable - l'État, la dictature, appelle cela comme tu veux - l'attire avec la force d'un tourbillon vertigineux jusqu'à ce qu'il cesse de résister et que le chaos jaillisse en lui comme un geyser brûlant - et que le chaos devienne son élément naturel. Pour lui, il n'y a plus de retour possible vers un centre du Moi, vers une certitude inébranlable et indéniable du Moi : il est, au sens le plus propre du terme, perdu. L'être sans Moi, c'est la catastrophe, le Mal véritable et bizarrement, dit Bé, sans être mauvais lui-même il est capable de tous les méfaits. Les paroles de la Bible sont à nouveau d'actualité : résiste à la tentation, garde-toi de te connaître, sinon tu seras damné, dit-il. (2004b : 59).

Dans *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* (Kertész, 1995), il commence le livre par un retentissant "Non !". Il explique, dans cet ouvrage, les raisons pour lesquelles il a refusé d'être père, malgré le prix à payer, l'immense douleur de se séparer de A., son épouse bien-aimée. Dans ce texte, il déclare qu'à son avis Auschwitz, la dictature communiste hongroise et sa famille de juifs orthodoxes s'équivalent lorsqu'il s'agit de traiter l'autre comme s'il n'était rien, comme s'il n'était personne. On peut ainsi comprendre la contradiction du titre - *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* - car *Kaddish*, de l'araméen sacré, est une prière juive traditionnelle en hommage aux morts...

D'autre part, dans *Un autre* (Kertész, 1999)³, une sorte d'autobiographie dans laquelle il rapporte ses nombreux voyages, non pas en tant que simple touriste, mais plutôt, dans un certain sens, en tant que chercheur qui étudie la condition humaine, il se dit être un éternel exilé, où qu'il habite, où qu'il se trouve. Il nous dit qu'il n'a pas de nid; qu'il a une patrie sans l'avoir :

C'est différent d'être déraciné dans son pays et à l'étranger où on peut trouver une patrie dans le déracinement. (1999 : 80)

Je vis comme un fugitif⁴. De ce seul point de vue, je vis comme il se doit : je suis un fugitif. (1999 : 69).

Kertész sait qu'il a une langue maternelle, mais sa langue est étrangère :

La langue - oui, c'est tout ce qui m'y lie. Comme c'est bizarre. Cette langue étrangère est ma langue maternelle. Celle dans laquelle je comprends mes assassins. (1999 : 34).

Il se demande “ qui suis-je ?”, mais sait qu’il est impossible de répondre à cette question :

Parfois surgit en moi cette question (sans réponse) : qui suis-je, que suis-je, et quelle est mon histoire particulière ? (1999 : 29)

“Je” : une fiction dont nous pouvons tout au plus être les coauteurs. “Je est un autre”. (Rimbaud). (1999 : 15).

Je suis un juif d’une autre espèce. De quelle espèce ? D’aucune. Il y a longtemps que je ne cherche plus ni ma patrie ni mon identité. Je suis différent d’eux, différent des autres, différent de moi. (1999 : 133-134).

Parfois, je m’oblige à sortir de la cachette paisible de mon anonymat quand j’entends prononcer ou que je vois écrit le nom de I. K. - mais je ne m’y identifierai jamais. (1999 : 16)

Vous n’attendez quand même pas de moi que je conceptualise mon appartenance nationale, religieuse et raciale ? Vous ne voulez quand même pas que j’aie une identité ?

Je vais donc vous l’avouer : je n’ai qu’une seule identité, l’écriture. (Une identité qui s’écrit elle-même).

Et par ailleurs qui suis-je ? Mais qui pourrait le savoir ? (1999 : 67).

Après avoir relaté la stupéfaction, l’impuissance, l’angoisse et la douleur qu’il a ressenties en entendant le diagnostic médical mortifère communiqué à Albina, son épouse bien-aimée, et après nous avoir informés de son décès, il termine ainsi *Un autre* :

Mon histoire s’est détachée de moi : soudain, je perds l’équilibre comme si j’étais perdu, et qu’entre le passé et le futur je glissais hors du temps. Plus tard, je me redresserai de cet effondrement et j’obéirai à cet appel insistant, à cette voix qui, au-delà du brouillard qui m’entoure à présent, m’invite à vivre à nouveau. Mais en ce moment, ne sachant rien, ne comprenant rien, je me tiens à la limite de la vie et de la mort, le corps penché en avant, vers la mort, ma tête se retourne encore vers la vie, mon pied se lève pour un pas indécis. Où se posera-t-il ? Peu importe, car celui qui fera le pas, ce ne sera plus moi, ce sera un autre... (1999 : 150).

Kertész et la question de l’altérité

Rien n’indique que l’un ait lu l’autre. Mais par un de ces curieux mystères de la vie, Kertész et Winnicott partagent de nombreux points de vue. L’un d’eux est l’idée que l’individu a besoin d’un autre pour constituer son vrai self.

Dans *Jeu et réalité*, Winnicott (1975) nous parle de la fonction spéculaire de la mère suffisamment bonne, qui aurait pour but de renvoyer le bébé à lui-même : en se regardant dans les yeux de la mère, le bébé s'y verrait reflété. Cela revient à dire que la mère est un *autre* qui aime le sujet bébé, l'accepte, le reconnaît, le respecte et, pourquoi pas, le légitime en tant que personne singulière.

À ce sujet, j'aimerais faire trois commentaires : le premier est que Winnicott parle d'une situation idéale; le second est que, même si l'individu a eu la chance, disons, d'avoir eu une mère suffisamment bonne qui le renvoie à lui-même, cette expérience ne le rend pas invulnérable en présence d'un *autre* qui le voit comme un rien, comme un reste ; il suffit de constater la condition humaine de dépendance, de vulnérabilité et de fragilité, ainsi que le besoin de l'autre dont l'être humain fait preuve pour se constituer toujours et toujours, même si sa mère a été suffisamment bonne selon la conception de Winnicott.

Le troisième aspect que j'aimerais aborder concerne la figure d'altérité désignée Gorgone: dans son livre *Dialogisme et altérité dans les sciences humaines*, Marilia Amorim (1996), sur les pas de Vernant (1985), nous dit que la Grèce antique disposait de trois figures mythiques pour rendre intelligible l'événement de l'altérité: Dionisos, Artémis et Gorgone. C'est sur cette dernière que je voudrais m'attarder :

Selon Jean-Pierre Vernant, ces formes se marquent dans trois puissances de l'au-delà, les trois dieux à masque - Gorgô, Dionysos et Artémis. Ces trois figures concernent l'expérience que les Grecs ont pu faire de l'Autre, dans les formes qu'ils lui ont prêtées.

Le masque monstrueux de Gorgô traduit l'altérité extrême. C'est l'horreur terrifiante de ce qui est absolument autre, l'indicible, l'impensable, le pur chaos : l'affrontement avec la mort, imposé par le regard de Gorgô. Celui qui croise son regard, tout être qui vit, se meut et voit la lumière du soleil, se transforme en pierre glacée, figée, aveugle et enténébrée. Du point de vue de l'homme, la mort qu'incarne Gorgô serait, par l'opposition même au monde des vivants, l'Autre absolu.

Regarder Gorgô dans les yeux, c'est se trouver dans la dimension de la terreur : « croiser le regard avec l'œil qui, ne cessant de vous fixer, est la négation du regard, accueillir une lumière dont l'éclat aveuglant est celui de la nuit. » (1996 : 47)⁵.

Elle explique également la manière dont le philosophe Lyotard conçoit l'altérité radicale d'Auschwitz :

Auschwitz : nom qui marque la limite de la connaissance historique, nom propre d'une para-expérience ou d'une destruction de l'expérience. Territoire

d'absence totale de légitimation où l'énonciation même de l'expérience est impossible. Dans les camps d'extermination, il n'y aurait pas eu de sujet à la première personne du pluriel ; aucune phrase n'aurait été construite dans la modalité du « Nous faisons ceci » ou du « Ils nous faisaient cela ». Chacun aurait été réduit à la solitude et au silence et il n'y aurait pas eu de témoin collectif. (Amorim, 1996 : 51).

Or, Kertész a vécu l'expérience radicale de s'être retrouvé, de nombreuses fois, face à face avec l'altérité hideuse de Gorgone, tant dans les camps de concentration que durant et après la dictature communiste dans son pays, et même dans sa propre famille et parmi les amis de la famille. En attribuant Auschwitz non pas à l'antisémitisme, mais bien au totalitarisme, en d'autres termes à l'altérité de Gorgone, il sait que cette figure mythique de l'altérité ne s'est pas limitée à la période nazie, mais qu'en fait elle continue à exister et peut se manifester en tout lieu, à tout moment, comme, par exemple, selon Kertész (1999 : 107): *Dans le pays voisin, on s'étripe et on viole, l'Afrique est un Auschwitz* .

Nous pouvons vérifier la présence de ce que j'appellerais l'altérité Auschwitz/Gorgone dans nombre d'exemples contemporains: depuis l'attaque du 11 septembre aux tours de New York jusqu'à l'indifférence de l'humanité envers les légions d'affamés en Afrique.

En ce qui concerne la clinique, de nombreux patients se sentent traités par d'autres comme n'étant rien, comme n'étant personne. Ils parlent d'expériences semblables à celles abordées par Kertész, dans la mesure où ils rapportent avoir été traversés par des expériences atroces. Car ils disent avoir été traités par l'autre comme étant *non humains*. C'est pour cette raison que je partage la position de Kertész lorsqu'il affirme qu'Auschwitz existe toujours ; j'observe en effet que l'événement atroce se produit non seulement dans les relations entre les personnes mais surtout qu'il est explicité dans la situation clinique.

Pour conclure, je veux croire qu'au-delà de la littérature de Kertész, de la souffrance manifestée par nos patients, et des questions soulevées ici, se trouve une interrogation ontologique. Et puisque, justement, elle est ontologique et compte tenu de la condition de vulnérabilité, de fragilité et de dépendance inhérentes à l'être humain, l'individu la formule un nombre incalculable de fois, de sa naissance jusqu'à sa mort. Et selon celui qui y répond, celui qui la pose peut être emmené à Auschwitz ou être victime d'un homme-bombe qui tue au nom d'Allah. Les manières de formuler cette question sont diverses. En paraphrasant la fameuse expression de Flaubert (2007) dans *Madame Bovary*, "*le mot juste*", il me semble que la "phrase juste" pour cette interrogation ontologique est celle qui, à partir de Mia Couto (2013), j'énonce ainsi : *Quels sont mes yeux, dans tes yeux ?*

M. Amorim

Ce n'est pas la première fois que je suis invitée à parler de l'exil. La première remonte justement à une proposition de Jacques Demorgon, rédacteur en chef de cette revue. Ayant moi-même une expérience de l'exil, je lui avais fait part, de façon informelle, de quelques-unes des impressions que j'éprouvais à cette place. Bien que s'agissant d'un exil choisi puisque que j'ai quitté le Brésil pour venir en France faire mon doctorat et que, par la suite, j'ai pris la décision d'y rester, l'expérience de l'exil m'est en partie familière et actuelle. Pourtant, je vis en France depuis vingt-cinq ans et j'ai la nationalité française. Je livrerai ici quelques bribes de cette expérience à titre de préambule à mes commentaires sur la question.

La première impression forte m'est arrivée lors du premier cours que j'ai fait à l'université. J'étais encore en train de préparer ma thèse quand des collègues m'ont invitée à prendre en charge une discipline pour la maîtrise de Communication à l'Université de Paris VIII. J'étais professeur à l'université dans mon pays d'origine, mais le premier jour de cours en France, je me sentais très inquiète. Je me disais que peut-être je ne serais pas capable d'enseigner dans une langue étrangère, à des étudiants étrangers, dans une université étrangère... Les premières cinq minutes ont été éprouvantes. Mais, peu à peu, je n'y pensais plus et je me sentais à l'aise. Une fois les étudiants partis, je réfléchissais au cours que j'avais fait et c'était avec une grande surprise que je ne voyais pas de différence significative par rapport à mes cours au Brésil.

Première conclusion : le « parler » théorique est universel. Aborder des questions conceptuelles, les expliquer et les discuter est « une façon de parler », un *jeu de langage* dans le sens de Wittgenstein, ou encore, selon Bakhtine, un *genre discursif* spécifique dont la syntaxe, les énoncés-types, la sphère de production et de circulation, l'enjeu et le rapport des places énonciatives ne changent pas en fonction de la langue. Pour pouvoir se mettre en place, ce genre discursif demande, dans n'importe quelle langue, un fond culturel commun qui est celui de la culture occidentale concernant la pensée, la familiarité avec le débat théorique et, bien entendu, l'intertextualité du domaine traité. Etant donné que les étudiants à qui je m'adressais correspondaient à ce cas de figure, les éventuels petits problèmes quant à la traduction exacte de certains termes n'entraînaient aucun obstacle à notre travail commun. Quant à mon accent inévitablement exotique, il était pris avec sympathie et sourires par les étudiants. Faire cours en France et en français était à peu près la même chose que faire cours au Brésil et en portugais. Je me sentais comme si j'étais dans mon université d'origine.

Par contre, à vingt-cinq ans passés de cette époque, je constate que la maîtrise de la langue en laquelle le cours se fait, en l'occurrence le français, ne garantit

pas aux étudiants d'aujourd'hui la compréhension des questions traitées et de leurs enjeux. Leur totale absence de familiarité avec le genre discursif que devrait mobiliser le processus de pensée à l'université empêche le travail avec les théories et les outils conceptuels de base requis dans leur domaine d'études. Le genre discursif de l'enseignement universitaire ainsi que le fond culturel sur lequel il s'appuie deviennent aujourd'hui un véritable lieu d'exil pour l'enseignant d'un côté, mais également pour l'étudiant. Entre eux, un abîme se creuse et l'étrangeté réciproque est presque aussi grande que celle d'un pays étranger sur lequel on serait tombé par des circonstances malheureuses.

Ainsi, la deuxième conclusion est que la distinction entre *langue* et *genre discursif*, distinction que la linguistique contemporaine ne cesse de confirmer, est capitale pour penser la question de l'exil et du dépaysement. Avant d'entamer toute réflexion sur le sujet, il faudra, à chaque fois, se demander à propos de quel « pays » parle-t-on.

Passons maintenant au dépaysement de la langue et de son exil. Toujours dans cette première expérience d'enseignante en France, à l'époque où l'on pouvait encore trouver toutes les bonnes conditions décrites ci-dessus, si la durée du cours était trop longue, par exemple, quand les cours avaient lieu pendant toute une journée, matin et après-midi de suite, je ressentais une forme particulière de fatigue. Tout en ayant une maîtrise suffisante de la langue française, vers la fin de la journée, le fait de parler des heures d'affilée dans une langue quand même étrangère, m'épuisait. Je plaisantais avec mes étudiants en leur disant que je commençais à *avoir mal aux phonèmes*.

Cette expression, quoiqu'inusitée, est parfaitement exacte. Car les phonèmes se construisent dans le corps. L'apprentissage de la langue maternelle, avec les sonorités et la musique propres à cette langue opère une sorte d'orthopédie de l'appareil phonatoire (cordes vocales, larynx, pharynx, cavité buccale et nez) de façon à ce que cette langue, et pas une autre, s'y inscrive une fois pour toutes. Le parlant natif parlera alors sans jamais se rendre compte du travail corporel qui permet de produire les sonorités et, surtout, leurs différences minimales (les phonèmes) qui sont à la base de la production des morphèmes. Plus l'apprentissage d'une deuxième ou troisième langue sera tardif, plus le modelage orthopédique peinera à s'inscrire sur le corps du sujet parlant.

Quand j'avais *mal aux phonèmes*, et je peux l'avoir encore aujourd'hui, c'étaient tous les muscles de ma bouche qui se faisaient sentir. Cette quasi douleur s'accompagnait d'une progressive « dissolution » des différences phonématiques qui, appartenant à une inscription tardive sur mon corps, quittaient le terrain pour

donner place à celles qui ne font pas mal, c'est-à-dire celles de ma langue maternelle. L'image qui me venait à l'esprit était que la langue française m'était comme une glace qui ne pouvait garder sa forme qu'obéissant à une certaine limite de temps. Après quoi, les phonèmes se mettaient à *fondre*. Sachant que les différences phonématiques de la langue sont à la base de la construction des morphèmes, les unités minimales dotées de signification, et de l'axe paradigmatique à l'intérieur duquel se joue le choix des mots à utiliser, c'est tout simplement la possibilité même du dire qui se perd quand les phonèmes *fondent*. Dans une sorte de réflexe impensé, des mots de ma langue maternelle commençaient alors à se glisser dans mes phrases françaises.

L'inconfort linguistique de l'exil peut donc avoir cette dimension particulière, souvent oubliée dans les récits des exilés. Il est courant de parler de fatigue à force de parler et d'entendre longtemps une langue étrangère, mais, la plupart du temps, on la réfère à une fatigue « mentale » et non pas corporelle. J'y reviendrai plus loin.

Je réponds maintenant à la deuxième invitation qui est celle de J.A. Cotta pour commenter son travail sur la question de l'exil. Le premier point que je souhaite commenter concerne la relation que j'identifie entre l'impossibilité de répondre à la question de l'identité - *Qui suis-je ?* - et la proposition de Mia Couto, écrivain lusophone de Mozambique :

Quel regard est à moi dans tes yeux ?

Ainsi que la variante proposée par Cotta :

Quels sont mes yeux dans tes yeux ?

Elles évoquent un concept de Mikhaïl Bakhtine, philosophe du langage et théoricien de la culture et de la littérature. La traduction française de ce concept nous a donné le terme *exotopie*. Au début, Bakhtine a formulé ce concept pour traiter de la création dans le domaine de l'art. Prenant pour exemple la peinture d'un portrait, l'*exotopie* se réfère à la place de l'artiste qui est nécessairement extérieure à celle du sujet peint, ce qui signifie qu'ils ne voient pas la même chose. Même dans l'autoportrait, l'artiste fait appel à un miroir qui n'est rien d'autre qu'un dispositif exotopique. L'image de totalité que le miroir renvoie est l'effet de ce dispositif qui joue le rôle d'un *autre* qui me regarderait en face. La faille du dispositif apparaît cependant quand j'essaye de me regarder de dos : sur la glace, mon visage apparaît toujours de face. Je démultiplie les miroirs pour pouvoir accéder à la vision de quelques parties de ma tête et de mes cheveux tels qu'ils seraient vus par l'*autre* dans mon dos. Cette quête ressemble beaucoup à celle du chien qui cherche à attraper sa queue.

Le sujet peint ne peut pas accéder à la totalité de lui-même ; sa vision de soi-même est toujours partielle. Dans l'espace d'abord, car je ne me vois jamais entier : si je regarde mon corps sans le dispositif du miroir, je ne vois pas mon visage et je ne vois pas mon cou. Dans le temps, ensuite, je ne me complète pas non plus car je vis dans le moment présent et celui-ci est, par définition, inachevé. C'est un devenir qui ne se clôture pas. Seul l'*autre* peut me voir de façon achevée et m'attribuer une totalité dotée de sens. Bien entendu, cet achèvement n'est qu'un parmi d'autres possibles car d'autres artistes me peindront autrement. Le même artiste d'ailleurs pourra donner plusieurs portraits du même sujet. Or, c'est justement Mia Couto qui dit :

L'homme ne peut avoir de portrait fixe. Seulement lorsqu'il meurt.
(Couto, 1999)

Ainsi, face au caractère intrinsèquement mouvant et inachevé du sujet, le travail de l'artiste qui poursuit son portrait implique un double mouvement. Tout d'abord, il essaie de voir ce que voit le sujet. Il essaie de se poser à la même place que lui ce qui demande un grand effort et qui résulte toujours en quelque chose d'approximatif. Deuxièmement, ou plutôt en même temps, l'artiste inscrit ce qu'il a pu à saisir du regard du sujet dans son propre regard, c'est-à-dire celui que seule sa place permet. C'est pourquoi, un héros ne peut être héros que dans et par la création et le récit d'un *autre*.

Pour Bakhtine, je ne peux pas être le héros de ma propre vie car je ne peux pas m'achever, me totaliser. Les événements les plus importants de mon existence, ma naissance et ma mort, ne m'appartiennent pas. C'est pour un *autre* qu'ils prennent une valeur événementielle. Je déploierais le raisonnement de Bakhtine de la façon suivante : pour que quelque chose soit représentée comme un événement il faut pouvoir disposer d'un avant et/ou d'un après. Ma naissance ne peut être signifiée comme un événement que pour ceux qui étaient là avant moi. Ils pourront dire : « avant la naissance de Marilia... ». De même, d'autres pourront dire de ma mort : « après sa mort... ». Elle ne pourra être parlée et signifiée que par ceux qui resteront après moi.

L'originalité et la complexité du concept d'*exotopie* méritent d'être soulignées. Commençons par rappeler le concept philosophique d'*altérité*. Il désigne l'attribut de ce ou de celui qui, par rapport à moi, se définit par le fait de ne pas être moi et qui, par conséquence, m'échappe. *Autre* est celui qui n'est pas à ma place, qui ne vit pas ce que je vis. D'une façon générale, on dit de lui ou à lui : « Tu n'es pas à ma place, donc, tu ne peux rien savoir de moi, tu n'as rien à dire à propos de moi. » Or ce que dit Bakhtine est le contraire : c'est parce l'autre est *autre* qu'il peut savoir

de moi ce que je ne sais pas. C'est parce qu'il me voit de sa place et non pas de la mienne qu'il a quelque chose à me donner. Et ce qu'il a à me donner est toujours de l'ordre du *sens*. L'*autre*, en essayant de me donner un sens, essaie de voir ce que je vois, comprendre ce que je ressens, mais toujours en les inscrivant dans ce que lui seul est capable de voir depuis la place d'où il me regarde. En même temps, le sujet humain est en perpétuel inachèvement et aucun mot sur lui ne pourra être le dernier. De ce double mouvement ou de la tension entre ces deux regards résulte la création d'un tout doté de sens.

Dans une autre opportunité (Amorim, 2006), j'ai essayé de lire avec ce concept le célèbre tableau de Picasso, *La femme qui pleure*. En faisant le portrait de la photographe Dora Maar, sa femme à cette époque et avec qui il militait contre les horreurs de la guerre civile espagnole, le peintre entreprend un véritable mouvement exotopique. La photographe voit terrifiée les images de la guerre sur le journal et Picasso la peint avec les yeux de celui qui peint *Guernica*. En regardant le regard de Dora Maar et en peignant ses yeux, il le fait depuis sa propre place et les valeurs esthétiques qui lui correspondent. Picasso, dans *La femme qui pleure*, nous parle de l'horreur de la guerre, mais aussi, dans une sorte d'anticipation, de la singularité tragique de Dora Maar.

Cela ne veut pas dire que le sujet peint y est enfermé une fois pour toutes. Au contraire, son éternel devenir déstabilise la totalité créée par l'artiste et le convoque à peindre un nouveau portrait ou, au moins, à y ajouter des nouvelles touches, des nouveaux traits, des nouvelles couleurs...

Le concept d'*exotopie* concerne également le travail créateur dans la recherche en sciences humaines. Selon Bakhtine, quand je travaille sur un corpus, un discours, une œuvre ou une culture, c'est de ma place exotopique que je pourrai voir quelque chose que ce sujet, cet auteur ou cette culture ne voient pas d'eux-mêmes. C'est ainsi que mon texte et mon écriture de chercheur renouvellent et actualisent la vie des discours et des cultures, en opérant une ouverture de leurs possibilités de sens. Des propositions bakhtiniennes autour de ce concept, on peut déduire que l'identité, qu'elle soit individuelle ou collective, ne résulte jamais d'un enfermement sur soi-même mais, au contraire, des frottements altéritaires qui traversent leur vie.

Concernant le travail du chercheur dans son rapport à l'*autre*, le double mouvement du regard de l'artiste réapparaît dans son travail d'analyse. Il prend appui sur ses propres recherches littéraires quand il se penche sur les œuvres (de Rabelais, de Dostoïevski, de Goethe...) :

Dans un premier temps, la tâche consiste à comprendre l'œuvre comme la comprenait l'auteur lui-même, à l'intérieur des limites de la compréhension qui

lui était propre. S'en acquitter est difficile et nécessite généralement le recours à un matériau considérable.

Dans un deuxième temps, la tâche consiste à tirer partie de l'exotopie temporelle et culturelle - inclure l'œuvre dans son contexte à soi (étranger à l'auteur) (Bakhtine, 1982 : 365).

Il dit encore :

Dans le domaine de la culture, l'exotopie est le moteur le plus puissant de la compréhension. Une culture étrangère ne se révèle dans sa complétude et dans sa profondeur qu'au regard d'une autre culture (et elle ne se livrera pas dans toute sa plénitude car d'autres cultures viendront qui verront et comprendront davantage encore). (...) La rencontre dialogique de deux cultures n'entraîne pas leur fusion, leur confusion - chacune d'elles garde sa propre unité et sa totalité ouverte, mais elles s'enrichissent mutuellement. (Bakhtine, 1982 : 348)

En suivant le fil du raisonnement bakhtinien, nous pouvons dire la même chose dans le rapport à notre propre culture. Pour pouvoir lui ouvrir une nouvelle possibilité de sens, il nous faut trouver une position exotopique par rapport à elle, la rendre étrangère. On peut alors concevoir l'exil comme une position créatrice ce qui conduit à mon deuxième commentaire.

Cotta fait référence à Winnicott (2002) dans son ouvrage *Jeu et réalité* lorsque celui-ci dit que la meilleure façon de faire avec nos souffrances est de devenir un créateur. Faire un geste ou une œuvre de notre douleur, de notre vide. C'est Kertész lui-même qui en donne l'exemple avec l'œuvre qu'il a créée. Il dit que sa seule identité est l'écriture et il écrit en une langue qu'il dit être maternelle et étrangère. En fait, dans le champ littéraire, il y a plusieurs exemples de cette condition, comme Joyce ou Beckett, dans laquelle il leur a fallu changer de langue pour trouver leurs voix d'auteurs. Ce qui apparaît également dans le domaine de la recherche ou dans le travail de la pensée théorique. Derrida qui a justement travaillé sur la question de la langue et de l'écriture, dit à un certain moment :

(...) je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne, ma langue « propre » m'est une langue inassimilable. Ma langue, la seule que je m'entende parler et m'entende à parler, c'est la langue de l'autre. (Derrida, 1996 : 47).

Derrida est né en Algérie, colonie française d'alors, et il était d'origine juive. Pendant son enfance et son adolescence, la France était sous les lois du régime de Vichy et de l'occupation nazie. Tout cela a fait que sa famille a été poursuivie à plusieurs reprises et lui-même a été expulsé d'un collège, du simple fait d'être juif. Il était donc situé à un point d'intersection linguistique où se menaient de violents combats de pouvoir et de domination.

J'aimerais donner encore deux exemples du rapport entre exil et production intellectuelle. Le premier se trouve dans le livre de Galin Tihanov (2013), théoricien bulgare, spécialiste en histoire intellectuelle et qui enseigne actuellement en Angleterre et aux Etats-Unis. Dans le livre qui a pour titre *Récits d'exil*, il fait un bilan de la théorie et de la critique littéraires qui ont été produites par les immigrés russes, hongrois et autres, exilés à Paris, Berlin, Prague, etc. dans les années 20 et 30. En voici quelques extraits :

L'exil, au lieu de jouer le rôle d'un facteur d'empêchement, était au cœur des déploiements de la théorie littéraire de la période entre les deux guerres ; il était part et partie du cosmopolitisme culturel qui transcendait l'enfermement local et la monoglossie. (Tihanov, 2013 : 22)⁶

La formation et le fleurissement du Cercle linguistique de Prague sont rendus possibles par les échanges intellectuels qui ont profité de la transposition des frontières nationales, souvent due à la contrainte de l'exil. Le CLP œuvrait en situation d'une véritable poliglossie qui a rendu anachroniques les soucis nationalistes étroits. Jakobson, Troubetzkoy et Bogatyrev écrivaient, chacun des trois, en aux moins trois langues en même temps (le russe, l'allemand et le tchèque). Leurs carrières nous invitent à réfléchir sur l'énorme importance de l'exil et de l'immigration pour la naissance de la théorie littéraire moderne. L'exil et l'immigration étaient la personnification extrême de l'hétérotopie, activée par des changements historiques drastiques qui ont engendré les traumas des déplacements, mais aussi, comme partie intégrante de cela, l'insécurité productive de devoir s'affronter et se servir de plus d'une langue et d'une culture. Le travail de ces auteurs personnifiait ce qui a été désigné ultérieurement comme « théorie voyageuse » : « le propos de la théorie (...) est de voyager, de toujours se déplacer vers l'au-delà de ses confins, d'émigrer, de rester sous un certain mode d'exil ». (Tihanov, 2013 : 24-25)⁷

Un autre auteur cité par Tihanov, Stephen Greenblatt, dit que « pour pouvoir faire de l'histoire culturelle, il est nécessaire de s'y connaître en matière de colonisation, émigration, errance, contamination... parce que ce sont ces *forces disruptives*⁸ qui confèrent une forme à l'histoire et à la diffusion des langages et non pas une notion enracinée de légitimité culturelle ». (Tihanov, 2013 : 25)

Encore quelques extraits de Tihanov :

L'exil capte le moment de bifurcation entre expansion et diminution. (2013 : 74)

L'exil est basé sur cette ambivalence entre contextualisation et non contextualisation. (2013 : 77)

L'exil est un facteur favorable pour débloquer la créativité. (2013 : 82).

Et quelques-unes de ses expressions :

(...) des attitudes cosmopolites adoptées en conséquence de la perte du caractère naturel. Dénaturalisation de son propre héritage culturel. (2013 : 83).

(...) la perte d'un sens général du confort linguistique. (2013 :88)

La perte du confort linguistique fait aussi l'objet de mon deuxième exemple dans le domaine de l'écriture théorique. Il s'agit du récit de Michel Foucault lors d'un entretien qu'il a accordé à propos de l'écriture. La lecture des textes de Foucault, indépendamment de l'approbation ou de la désapprobation de ses idées, ne peut pas nous laisser insensibles à la qualité littéraire de son écriture. C'est pourquoi il nous surprend quand il raconte que, pendant longtemps, il ne s'intéressait pas à l'écriture et ne lui accordait aucune valeur particulière. Jusqu'à ce qu'il se trouve en situation d'« exil » et que, grâce à cela, il découvre l'écriture à travers une sorte de redécouverte de sa propre langue :

Pour arriver à découvrir le plaisir possible de l'écriture, il a fallu que je sois à l'étranger. J'étais alors en Suède et dans l'obligation de parler soit le suédois que je connaissais fort mal, soit l'anglais que je pratique avec assez de peine. Ma mauvaise connaissance de ces langues m'a empêché pendant des semaines, des mois et même des années de dire réellement ce que je voulais. Je voyais les paroles que je voulais dire se travestir, se simplifier, devenir comme des petites marionnettes dérisoires devant moi au moment où je les prononçais.

Dans cette impossibilité où je me suis trouvé d'utiliser mon propre langage, je me suis aperçu d'abord que celui-ci avait une épaisseur, une consistance, qu'il n'était pas simplement comme l'air qu'on respire, une transparence absolument insensible, ensuite qu'il avait ses lois propres, qu'il avait ses corridors, ses chemins de facilité, ses lignes, ses pentes, ses côtes, ses aspérités, bref qu'il avait une physionomie et qu'il formait un paysage où l'on pouvait se promener et découvrir au détour des mots, autour des phrases, brusquement, des points de vue qui n'apparaissaient pas auparavant. Dans cette Suède où je devais parler un langage qui m'était étranger, j'ai compris que mon langage, avec sa physionomie soudain particulière, je pouvais l'habiter comme étant le lieu le plus secret mais le plus sûr de ma résidence dans ce lieu sans lieu que constitue le pays étranger dans lequel on se trouve. Finalement, la seule patrie réelle le seul sol sur lequel on puisse marcher, la seule maison où l'on puisse s'arrêter et s'abriter, c'est bien le langage, celui qu'on a appris depuis l'enfance. La possibilité de parler m'étant refusée, j'ai découvert le plaisir d'écrire. Entre plaisir d'écrire et possibilité de parler, il existe un certain rapport d'incompatibilité. Là où il n'est plus possible de parler, on découvre le charme secret, difficile, un peu dangereux d'écrire. (Foucault, 2011 : 30-31).

Le mot *exil* vient du latin formé par *ex* (hors de) et *salire* (sauter, bondir). Selon Alain Rey (2010), il a signifié en ancien français « malheur, tourment » et, à partir du XVII^{ème} siècle, il a pris la signification moderne de « expulsion de sa patrie avec défense d'y rentrer », l'adjectif « exilé » signifiant « retiré au loin », « caché, perdu ». On retrouve chez Pascal (1662) le sens figuré de « obligation de séjourner hors d'un lieu, loin d'une personne qu'on regrette » et, chez Corneille (1660), le verbe « exiler » prend le sens de « éloigner de quelqu'un, chasser ». Si l'on prend maintenant l'idée proposée par Cotta selon laquelle l'exil serait une condition inhérente à l'humain, on peut dire que le préfixe *ex* désigne cette place un peu en dehors à laquelle nous nous trouvons depuis toujours : ne pouvoir jamais être entièrement dedans. Et que c'est justement à cet endroit que le sujet doit se construire puisque c'est là où l'a fait *bondir* le langage. La langue maternelle, entendue généralement comme lieu de confort linguistique, est cependant celle qui fait entrer l'enfant dans l'ordre symbolique des humains et ce travail ne se fait pas sans violence. Violence de la langue elle-même qui opère sur le corps de l'enfant ce que Wittgenstein (1991 : 29) appelle *dressage* (*Abrichtung*) :

Ici, l'enseignement du langage n'est pas une explication mais un dressage.

Prado (2009 : 63) commente le concept de la façon suivante :

Le terme Abrichtung connote la dissymétrie et le différend⁹, la violence initiale qui a lieu lors de ce factum anthropologique fondamental qu'est la rencontre entre le dresseur A (le sujet parlant, la langue, la société) et le dressé B (le corps infans, qui n'articule pas).

Rappelons que le mot français *enfant* dans son étymologie latine (*infans*) désigne celui qui ne parle pas, formé par *in* (négation) et *fari* (falar). La violence opérée par le langage sur le corps de l'enfant qui ne parle pas encore mais qui est un *corps à cris* (Prado, 2009 : 63), relève chez Wittgenstein d'une problématique philosophique. Elle relève également d'une problématique psychanalytique telle que formulée par Jean-Pierre Lebrun (2009). L'appréhension du langage supposant une mise en place de la dialectique entre présence et absence, il nous faudrait interroger *en quoi le corps est le lieu de la perte à laquelle nous contraint le langage*.

L'apprentissage de la langue maternelle peut ainsi être conçu comme un exil définitif du corps *infans*, par perte, par dressage, ou encore par l'orthopédie phonématique dont je parlais au début de cet article. Ce qui nous autorise alors à dire que, une fois quittés la condition d'*infans* et devenus *parlants*, nous serons tous toujours exilés. Et que cela n'est pas sans rapport avec le fait qu'on puisse avoir mal aux phonèmes...

Bibliographie

- Amorim, M. 1996. *Dialogisme et altérité dans les sciences humaines*. Paris : Ed. L'Harmattan.
- Amorim, M. 2006. « Cronotopo e exotopia » in Brait, B. (org.). *Bakhtin - outros conceitos-chave*. São Paulo : Contexto, p. 95-114.
- Arendt, H. 1994. *Eichman in Jerusalem: aspects on the banality of evil*. New York : Penguin Books.
- Bakhtine, M. 1982. *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard.
- Couto, M. 1999. Entretien à Elisabeth Monteiro Rodrigues Disponible sur le site *Africultures* : www.africultures.com. [Consulté le 28 avril 2016].
- Couto, M. 2013. *Poisons de Dieu, remèdes du Diable*. (Elisabeth Monteiro Rodrigues, trad.) Paris : Métailié.
- Derrida, J. 1996. *Le monolinguisme de l'autre*. Paris : Galilée.
- Flaubert, G. 2007. *Madame Bovary*. (Enrico Corvisieri, trad.). Porto Alegre : L&PM.
- Foucault, M. 2011. *Le beau danger*. Paris : EHESS.
- Honeth, A. 2003. *Luta por reconhecimento: a gramática moral dos conflitos sociais* (Luiz Repa, trad.). São Paulo : Editora 34.
- Kertész, I. 1995. *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*. (Natalia et Charles Zaremba, trad.). Paris : Actes Sud.
- Kertész, I. 1999. *Un autre: chronique d'une métamorphose*. (Natalia et Charles Zaremba, trad.). Paris : Actes Sud.
- Kertész, I. 2007. *Eu, um outro*. (Sandra Nagy, trad.). São Paulo : Planeta.
- Kertész, I. 2004a. *A língua exilada* (Paulo Schiller, trad.). São Paulo : Companhia Das Letras.
- Kertész, I. 2004b. *Liquidation*. (Natalia Zaremba-Huzsvai, Charles Zaremba, trad.). Paris : Actes Sud.
- Lebrun, J.-P. 2009. « Contraint au matricide (ou) Le corps comme lieu de la perte ». Compte rendu des journées sur la psychanalyse de l'enfant. Paris : Association Lacanienne internationale.
- Levi, T. S. 2008. "A dádiva de Imre Kertész". *Journal O Globo*, Brasil, 23/08/2008.
- Lytard, J-F. 1983. *Le différent*. Paris : Ed.de Minuit.
- Prado, P. W. 2009/2. « La norme et l'idiome (Notes sur Wittgenstein, le dressage et l'infans) » in : *Revue Le Télémaque*, n°36, p. 57-68.
- Rey, A. (dir.) 2010. *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris: Le Robert.
- Tihanov, G. 2013. *Narrativas do exílio : Cosmopolitismo além da imaginação liberal*. São Carlos : Pedro & João.
- Vernant, J-P. 1985. *La Mort dans les yeux - Figures de l'Autre dans la Grèce-Ancienne*. Paris : Hachette.
- Winnicott, D. W. 1975. *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Paris : Ed. Gallimard, Collection Folio Essais, 2002.
- Wittgenstein, W. 1991. *Investigations philosophiques*. Paris : Gallimard.

Notes

1. Interface entre Psychanalyse et littérature : une visite à Imre Kertész, le 24 avril 2014.
2. N'ayant pas trouvé de publication de ce livre en français, les extraits cités ont été traduits par nous à partir de l'édition brésilienne.
3. À propos de ce livre, il existe une excellente critique élaborée par Tatiana Salem Leví. Cf. Leví, 2008.

4. La traduction française mériterait d'être problématisée. Dans l'édition en portugais, traduite de l'original hongrois, le mot utilisé est "exilé" ce qui nous semble plus pertinent par rapport au texte de Kertész dans lequel il n'est pas question de fuite mais d'exil. La citation dans l'édition en portugais est la suivante : *Vivo como um exilado. Nesse único aspecto vivo corretamente: sou um exilado*. Cf. Kertész, 1997/2007, p. 75.
5. La citation est extraite de Vernant, 1985, p.82.
6. Toutes les citations ont été traduites par moi car le livre n'est pas traduit en français.
7. La partie en guillemets est une citation que fait Tihanov de E. Saïd. Traduit par moi.
8. Souligné par moi.
9. Au sens lyotardien du terme car P. W. Prado travaille sur les rapports entre la pensée de Lyotard et celle de Wittgenstein.



ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

Le Rivage des Syrtes de Julien Gracq, roman d'un choc des civilisations ?

Arnaud Coignet

France

arnaud.coignet@gmail.com

Résumé

Aldo, jeune patricien d'Orsenna est affecté sur la côte des Syrtes. Dans la chambre des cartes, le palais de Vanessa Aldobrandi ou sur l'îlot de Vezzano, à deux jours de navigation du *Farghestan*, s'éveille et grandit en lui le goût de l'aventure, prélude à la transgression. Avec son style élégant, son atmosphère onirique, *Le Rivage des Syrtes*, paru en 1951, recèle un pouvoir d'envoûtement rarement égalé. Pour *Oswald Spengler*, chaque culture est appelée à vivre les temps de la vie humaine : la jeunesse, la maturité, la vieillesse et la mort. Cette idée inspire à *Julien Gracq* cette description d'un État qui va mourir. Les rivalités entre les grandes familles aristocratiques, la montée vers la guerre, les doutes d'une société qui se débat pour survivre dans un climat d'apocalypse : tout cela évoque les grandes invasions ou la fin de la III^e République. Roman du choc des civilisations, il conserve toute son actualité et nous invite à penser la place de l'homme et de son action face à l'histoire.

Mots-clés : Orsenna, Farghestan, Julien Gracq, Oswald Spengler, choc des civilisations

The Opposing Shore by Julien Gracq : Novel of the Clash of civilizations ?

Abstract

Affected, on the coast of Syrtes is Aldo, a young nobleman from Orsenna. In the chart room, in Vanessa Aldobrandi's palace, where on the small isle of Vezzano, two sailing days on Farghestan, growing within, the taste of adventure awakens, this a prelude to transgression. Appearing in 1951, *The Opposing Shore*, with its elegant and dream like atmosphere receives a bewitched power, rarely equaled. For Oswald Spengler, every culture is called to live the times of human life : the youth, middle and old age then death. Inspired by this idea, Julien Gracq describes a dying state. The rivalries between Aristocratique families, the path towards war, societies doubts for survival in an apocalypt climate, all invoke the grand invasions or the end of the third republic In Clash of civilizations, invited us to think the place of the man and his action in front of the history.

Keywords : Orsenna, Farghestan, Julien Gracq, Oswald Spengler, Clash of civilizations

J'ai lu et relu *Le Rivage des Syrtes*, toujours avec le même enthousiasme, sans doute en raison de la beauté de son style mais peut-être davantage parce qu'il évoque un de ces pays de frontière, un de ces confins ou de ces avant-postes, lieux de passage et d'appel à la transgression autant que limites. La fascination qu'exerce sur le héros du roman, Aldo, cette ligne à ne pas franchir, et que bien sûr il franchit au risque de provoquer l'irréparable, est la même que celle que j'ai toujours éprouvée face à la frontière, à l'autre, à celui d'en face, différent, ennemi peut-être, mais tellement attirant.

Le Rivage des Syrtes est un livre magique avec l'ampleur de son sujet, la complexité de l'action, la beauté du style, somptueux, chatoyant, poétique et théâtral, l'évocation de ses paysages imaginaires, la densité et l'imbrication des références géographiques et historiques. Tout cela donne au *Rivage des Syrtes* une portée inégalée et en fait une œuvre majeure de la littérature française du XX^e siècle.

Si le thème du temps et ce climat de sommeil, d'attente, de léthargie et de désir, rattachent *Le Rivage des Syrtes* aux autres livres de Julien Gracq, la culture, les lectures et l'imaginaire qui le nourrissent en font un drame de civilisation, le récit d'un choc de cultures. Dès lors, l'œuvre touche à l'universel et à l'intemporel.

1. Julien Gracq : la forme d'une vie

En 1951, lorsque paraît *Le Rivage des Syrtes*, Julien Gracq est déjà un écrivain confirmé. Il est né le 27 juillet 1910 à Saint-Florent-le-Vieil et est le second enfant d'Emmanuel Poirier et d'Alice Belliard, ses parents qui sont originaires du Val de Loire depuis six générations au moins. Dans ce pays, divisé par la guerre de Vendée, les Poirier sont par tradition, des « Bleus ». La famille Belliard, à l'inverse est plutôt de tradition cléricale.

De 1914 date son premier souvenir d'enfance : un gendarme annonce la mobilisation générale en criant : « Ça y est ! » En 1921, Louis Poirier entre au Lycée Clémenceau à Nantes, pour une vie de pensionnaire qui se prolongera ici ou là. Le statut d'interne tient en deux mots : réclusion et exclusion ne permettant d'autres évasions que la lecture et le rêve. Il est un élève brillant, lauréat du concours général dans plusieurs disciplines. Sa culture littéraire est classique : après Jules Verne, Lamartine, Hugo, Musset, Stendhal...

En 1928, Poirier quitte Nantes pour Paris. En khâgne, à Henri IV, il suit les cours d'Alain et découvre l'art moderne, le cinéma, Claudel, Gide, Valéry... Reçu, en 1930, au concours de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, il y croise Georges

Pompidou et Robert Brasillach et choisit l'étude de la géographie, en hommage à Jules Verne. Elève d'Emmanuel de Martonne, il soutient un brillant mémoire de géomorphologie, consacré à l'Anjou méridional, sa région d'origine. En parallèle, il suit les cours de la section diplomatique de l'Ecole des sciences politiques, dont il est diplômé en 1933. En 1934, il est reçu à l'agrégation.

En 1935, il s'acquitte de ses obligations militaires comme élève officier à Saint-Maixent, puis comme sous-lieutenant à Nantes. En 1936, professeur au lycée de Nantes, il adhère au Parti communiste avant d'être, au Lycée de Quimper de 1937 à 1939, secrétaire de la section C.G.T. et de participer à la grève interdite de 1938.

Lorsque Gallimard refuse le manuscrit d'*Au château d'Argol*, Julien - comme Julien Sorel - Gracq - comme les Gracques - le confie au libraire José Corti, éditeur des surréalistes et dont la devise est « Rien de commun ». A l'annonce du Pacte germano-soviétique, Gracq renvoie sa carte du P.C.F. ; c'est son dernier acte politique. Fin août, il est mobilisé comme lieutenant. En Flandre hollandaise, il est fait prisonnier le 2 juin 1940. Il reste interné jusqu'en février 1941 en Silésie. Affaibli par un régime de quasi famine, il tombe gravement malade ; un risque supplémentaire de contagion lui vaut d'être libéré. Il redevient professeur de lycée, achève *Un beau ténébreux* et écrit *Le Roi pêcheur*.

En 1947, Gracq est nommé professeur au Lycée Claude-Bernard, poste qu'il occupe jusqu'à sa retraite en juillet 1970. Sa vie se partage entre travail et vacances, enseignement et écriture, ville et campagne. Pendant l'été, il commence à rédiger *Le Rivage des Syrtes*. En 1949, le *Roi pêcheur* interprété au théâtre Montparnasse par Maria Casarès et Jean-Pierre Mocky est éreinté par la critique avec laquelle Gracq règle ses comptes en publiant *La Littérature à l'estomac*. Au printemps 1951, il écrit le dernier chapitre du *Rivage des Syrtes*. Le livre paraît en septembre ; les critiques sont en majorité favorables voire élogieuses. Se construit alors l'image d'un Julien Gracq « dernier des grands classiques » et la rumeur le donne favori du Goncourt. Dans une lettre au *Figaro littéraire*, Gracq déclare qu'il refuserait le prix s'il lui était décerné. Cela n'empêche pas les jurés de couronner le roman dès le premier tour... et Gracq de le refuser.

2. L'action : la marche vers la guerre

Le récit se déroule jusqu'à la fin selon une progression chronologique, à peine troublée par quelques retours en arrière. Il a pour cadre la Seigneurie d'Orsenna, une cité-État mercantile comme Carthage, Gênes ou la Venise déclinante du XVIII^e siècle, vivant dans le souvenir de sa gloire passée. Sa torpeur s'exprime dans cette « drôle de guerre » ou de « guerre froide » qu'elle livre depuis trois siècles au

Farghestan, pays de l'autre côté de cette mer morte qu'est la mer des Syrtes. Les deux belligérants s'ignorent et aucun d'eux ne semble décidé à signer la paix ni à reprendre un conflit dont seules témoignent les archives.

Le Rivage des Syrtes est un récit au passé. Le narrateur, Aldo, est également le héros du roman. Quand devient-il le mémorialiste de sa propre histoire, dont nous ne savons que ce que révèle son propre récit ? Dans de rares passages, Aldo coupe le fil du récit et revient au présent :

Quand le souvenir me ramène - en soulevant pour un moment le voile de cauchemar qui monte pour moi du rougeoiement de ma patrie détruite - à cette veille...

La narration est retour vers le passé, mais dans son mouvement elle saisit ce passé comme anticipation du futur. Le roman est un récit de signes précurseurs et avant-coureurs d'un désastre, la « chronique d'une mort annoncée ».

Aldo est un jeune patricien appartenant à l'une des plus anciennes familles d'Orsenna. Plus coutumier des bals et des mondanités que des casernes, il choisit néanmoins de rompre avec la vie facile et les plaisirs de la ville et se fait envoyer sur le front des Syrtes, comme observateur auprès des Forces légères, c'est-à-dire comme espion officiel de la Seigneurie. Le voyage le conduit dans un paysage de lagunes bordées de joncs, « une prairie des premiers âges, aux hautes herbes d'embuscade. »

Aux Syrtes, la décadence d'Orsenna est évidente : la flotte est réduite jusqu'à l'inexistence et les quatre officiers - Marino, le capitaine commandant la garnison, Fabrizio, Roberto et Giovanni - s'occupent comme ils le peuvent ; les deux cents hommes de la garnison sont employés à des travaux agricoles dans les grandes exploitations de la région. D'un malaise initial dû à l'atmosphère de désœuvrement, Aldo trouve vite une certaine stabilité. Le dimanche, il aime se réfugier dans la chambre des cartes où sont rassemblés les principaux souvenirs du passé guerrier d'Orsenna. La contemplation des cartes et des noms des villes du Farghestan constitue un premier signe au cœur de l'attente. D'autres suivront : une nuit, l'ombre d'une voile aperçue, un navire mystérieux qui franchit la ligne des patrouilles...

Une fête commémorative est l'occasion d'une prise d'armes au cimetière de l'Amirauté. Pages sublimes évoquant Bossuet et Chateaubriand :

Génération après génération avaient usé leur vie à se mortaiser à leur alvéole exacte, à se calibrer aux mensurations du trou... La ville vorace se maintenait à fleur du sol à la cime vertigineuse d'un jardin de monstres, d'une charpente d'ossements rabotés vifs... Même en symbole, Orsenna continuait à fabriquer de la terre de cimetière.

Après cette cérémonie lugubre, Aldo décide d'aller visiter les ruines de la ville morte de Sagra où la nature reprend ses droits. Nouveau signe : caché dans la végétation, Aldo observe un navire - bateau de contrebande ? - non immatriculé. Son garde armé semble être un étranger.

La nuit venue, Aldo est rejoint par Vanessa Aldobrandi descendante d'une famille de l'aristocratie militaire en rébellion contre la cité-État, qui séjourne à Maremma, la capitale des Syrtes. Le jeune homme a connu autrefois la princesse dans un parc abandonné d'Orsenna. Elle l'enlève. Le palais Aldobrandi, à l'extrémité de la ville pourrissante de Maremma, est fréquenté par une société disparate. Aldo y fait la connaissance de Belsenza, agent secret de la Seigneurie. Celui-ci évoque des rumeurs inquiétantes qui courent à propos des bouleversements politiques survenus au Farghestan. Vanessa qu'Aldo rejoint dans sa chambre, lui manifeste son désir de voir les choses changer à Orsenna. Dans la chambre - encore un signe -, Aldo perçoit la présence du portrait du grand ancêtre des Aldobrandi, Piero Aldobrandi, peint par Longhone. Le portrait s'interpose comme un intrus, exerce une fascination, envoûte, un sentiment dans lequel l'horreur, la répulsion tient une part non négligeable :

La chambre s'envolait. Mes yeux se rivaient à ce visage, jailli du collet tranchant de la cuirasse dans une phosphorescence d'hydre neuve et de tête coupée, pareil à l'ostension aveuglante d'un soleil noir... Sa lumière se levait sur un au-delà sans nom de vie lointaine, faisait en moi comme une aube sombre et promise. ... transformant le lieu clos de la chambre en un navire en partance.

Le tableau représente Piero Aldobrandi en train de broyer une rose rouge, emblème d'Orsenna qu'il a trahie, avec en arrière-plan une « scène de carnage » : la flotte d'Orsenna assiège Rhages, la capitale du Farghestan, dont le traître assure la défense. Aldo est comme anesthésié, il se sent invité au dépassement de ses limites, à la transgression.

Au cours d'une promenade avec Vanessa à l'île de Vezzano sur un navire qui se révèle être le bateau espion découvert dans le port désaffecté de Sagra, Aldo cède au charme de la jeune femme et se sent sous l'emprise de sa volonté. Après une journée de solitude voluptueuse, du sommet de l'île, Vanessa, montre à l'horizon, au-delà de la mer des Syrtes, telle une cible désirable, le Tängri, le volcan qui domine Rhages :

Une montagne sortait de la mer, maintenant distinctement visible sur le fond assombri du ciel. Un cône blanc et neigeux, flottant comme un lever de lune au-dessus d'un léger voile mauve qui le décollait de l'horizon, pareil, dans son isolement et sa pureté de neige, et dans le jaillissement de sa symétrie parfaite,

à ces phares diamantés qui se lèvent au seuil des mers glaciales. Son lever d'astre sur l'horizon ne parlait pas de la terre... Sa lumière froide rayonnait comme une source de silence, comme une virginité déserte et étoilée. C'est le Tängri, dit Vanessa sans tourner la tête.

Dans Maremma où Aldo passe dorénavant de longs moments aux côtés de Vanessa, de nombreux signes indiquent que la population est en proie à une excitation quasi mystique. Pour des raisons mystérieuses on se met à reparler du Farghestan avec passion, dans le peuple, comme dans les milieux aristocratiques. C'est Sodome et Gomorrhe, tout est jouissance, abandon, désordre, confusion, relâchement des mœurs, provocation à la débauche, exhibitionnisme, sadisme. Apparaissent des illuminés et des prophètes. A l'église Saint-Damase, Aldo, la nuit de Noël, entend de la bouche d'un prédicateur un sermon d'apocalypse.

Gagné par l'exaltation qui imprègne Maremma, Aldo commet l'irréparable. Une nuit, au cours d'une « croisière » de reconnaissance, alors qu'il commande la patrouille côtière, il franchit la frontière marine, la ligne rouge de partage des eaux. Dans une exaltation calme, il conduit *Le Redoutable*, de l'autre côté de la mer, comme sous l'emprise d'un rêve. A bord l'excitation est à son comble et la vue des côtes farghiennes réveille l'ardeur belliqueuse des marins. Mais devant Rhages, le navire essuie trois coups de canon, annonceurs d'un embrasement général. L'incident diplomatique sera le prétexte à la reprise de la guerre dont les premiers et ténus linéaments sont à peine esquissés à la fin du roman.

Aldo prend conscience qu'il a « objectivé en volonté » des désirs épars. Une nuit, un émissaire farghien, « parlementaire de guerre » à la beauté du diable, lui fait une étrange visite :

... silhouette vigoureuse et cependant assez gracile... à l'extrême distinction de la voix... peau sombre... yeux aigus et fixe... légèrement bridés au regard lourd... une silhouette glissée d'un autre monde... son sourire un peu cruel était séduisant... La lente, la silencieuse ondulation de reptile qu'il avait eue pour sortir de l'ombre et pour s'y évanouir, la fascination qu'avaient exercée sur moi ses yeux et sa voix et l'heure très tardive m'avaient donné à croire à une hallucination...

L'envoyé souhaite obtenir un désaveu quant à la nature intentionnelle de l'acte accompli. Il tient à peu près les mêmes propos que Marino :

Il n'est pas bon que l'imagination vienne à un peuple quand il est trop vieux.

Marino est chassé des Syrtes. Au cours d'une dernière conversation avec Aldo destinée à le persuader de tout faire pour maintenir le *statu quo* dans lequel

sommeille la cité-État, s'apercevant qu'il ne peut le convaincre, il tente de le pousser dans le vide et - accident ou suicide ? - bascule et disparaît dans les fonds vaseux de la lagune.

Aldo rentre à Orsenna. Il y est accueilli en héros dans les salons, plongeant les femmes dans un envoûtement. L'état des esprits dans la capitale évoque celui de la III^e République finissante. La rue s'agite. S'y mêlent à une anticipation mystique du grand jour, les complots florentins... Aldo est convoqué au Conseil de Surveillance par Danielo, un vieillard, l'un des maîtres machiavéliques des instances secrètes de la cité. Celui-ci lui exprime qu'en fait il n'est pas mécontent que les choses en soient arrivées à ce point et qu'il a tout fait pour en arriver là :

... j'étais avec toi sur le bateau.

Aldo comprend à quel point son acte d'apprenti sorcier a été savamment fomenté par le pouvoir en place. Mais il est déjà trop tard : « Orsenna est *entrée en scène* maintenant » et selon les derniers rapports, les cavaliers du Farghestan contournant par l'est la mer des Syrtes, se rapprochent ; la guerre est imminente.

Ainsi, ils viennent ! dis-je, et toute ma colère tomba d'un coup pour faire place à un sentiment de certitude et de tranquillité merveilleuse : c'était comme si la torpeur des sables avait été transpercée tout à coup du bruit de milliers de fontaines - comme si, sous le choc des milliers de pas de l'armée mystérieuse, à l'infini autour de moi le désert fleurissait.

3. La géopolitique d'un monde imaginaire

Le Rivage des Syrtes se situe dans une géographie imaginaire. Dans cet univers de fiction, les Syrtes, le rivage d'une mer fermée, un grand golfe marin, évoquent la *Syrta major*, le golfe de la Grande Syrte, qui borde les côtes libyenne de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, la Petite Syrte, *Syrta minor*, étant le golfe de Gabès en Tunisie. La mer huileuse et chaude stagne à la façon d'un marécage, les tempêtes y sont « exceptionnelles », c'est une « mer de soie aux lentes ondulations molles ».

La poésie des lieux, comme des instants, forme la substance du texte. Le paysage dominant dans la province des Syrtes « lissant vers le dépouillement absolu », découvert, un jour de pluie dans la brume par Aldo, évoque davantage la Bretagne - la presqu'île de Guérande et l'estuaire de la Loire - que les rivages méditerranéens. Il est constitué d'une lande rase, d'une mer de joncs, de marécages, de lagunes et de vasières. A la fois concret et puissamment symbolique, ce paysage de confins, dépouillé et plat, crée une atmosphère de solitude, de léthargie et de pourrissement et invite au rêve jusqu'au vertige et à sa matérialisation.

Et puis, il y a un décor nullement européen de désert et de steppe, de terres oubliées battues par les vents, vide d'où peut surgir la multitude dévastatrice, matrice d'où naissent les envahisseurs - la région a été envahie par les Arabes - et les mouvements mystiques. Aux confins des terres d'islam, ces paysages évoquent tantôt l'Afrique du Nord tantôt l'Asie musulmane, mineure ou centrale.

La Seigneurie d'Orsenna, « espèce d'*Empire du Milieu* », se situe entre Méditerranée antique et médiévale et Utopie de pure fiction romanesque. Selon Gracq lui-même, le nom d'Orsenna « vient du roi étrusque Porsenna, dont j'ai fait sauter le *P* initial... » Elle doit beaucoup à l'Italie. Orsenna, avec ses quartiers de la ville basse séparés par des murailles médiévales de la haute ville, noyau primitif sur une colline abrupte autour de la cathédrale Saint-Jude et du sévère palais féodal du Conseil de Surveillance, avec ses clochers, ses dômes et ses jardins, évoque en particulier Urbino mais aussi Sienne, Assise ou Todi, même si Gracq, dans *Lettrines II*, déclare avoir été inspiré par la Montagne Sainte-Geneviève, par son « caractère monumental, claustral et froid... un morceau d'une Rome bâtarde, à la fois antique et jésuite, échoué à l'écart sur sa colline... »

Maremma tire son nom de la région italienne de la Maremme, sur le littoral toscan, région basse et insalubre, redoutée pour ses fièvres paludéennes. Elle porte le surnom de « Venise des Syrtes » et Venise prête à Maremma sa topographie. Jadis prospère en raison du commerce avec l'Orient, Maremma est devenue une ville morte avec la guerre. Elle s'engloutit dans la vase, étouffe dans les effluves empoisonnés qui montent des eaux mortes de la lagune. Il y plane une « odeur stagnante de fièvre » :

Maremma aujourd'hui était une ville morte, une main refermée, crispée sur ses souvenirs, une main ridée et lépreuse, bossuée par les croûtes et les pustules de ses entrepôts effondrés et de ses places mangées par le chiendent et l'ortie... Maremma était la pente d'Orsenna, la vision finale qui figeait le cœur de la ville, l'ostension abominable de son sang pourri et le gargouillement obscène de son dernier rôle.

Au cœur de la ville, le sanctuaire de Saint-Damase dont l'architecture - les hautes coupes persanes dorées, comme celles de la basilique Saint-Marc -, est caractérisée par ses emprunts à l'Orient byzantin. Y trouvent refuge les marginaux de la ville ; l'endroit « sent le souffre », a abrité des sectes hérétiques, diverses communautés en lien avec les églises d'Orient et des groupes secrets islamiques. Il constitue une réserve d'énergie non encore canalisée qui peut être utilisée à toutes les fins, même les plus catastrophiques.

Ces villes sont exposées au péril de la mer et des eaux et menacées d'un retour au néant par les forces obscures de la nature, comme l'a été Sagra, une ville bâtie de granit et de marbre qui évoque la splendeur passée d'Orsenna. C'est le destin de l'ancienne ville de Fatehpur Sikri, fondée au XVI^e siècle près d'Agra, dans le nord de l'Inde, qui fournit à Gracq le modèle de Sagra. Destinée à servir de capitale à l'empire Moghol, elle dut être abandonnée faute d'eau.

Venise prête à Orsenna sa constitution politique, celle d'une république aristocratique où le pouvoir appartient, comme à Venise, aux familles patriciennes dont les rivalités sont évoquées à plusieurs reprises. Cité-Etat, elle est dirigée par un pouvoir collégial, abstrait, occulte : la Seigneurie, terme utilisé pour désigner la Venise médiévale avant que ne s'impose le mot de *Sérénissime*. Le pouvoir suprême appartient à Orsenna au Sénat, au Conseil de Surveillance - qui évoque le conseil des Dix créé à Venise en 1310 - mais surtout à des « bureaux » anonymes. Son drapeau, la bannière rouge de Saint-Jude, évoque le drapeau de Venise rouge et or. Quant à la devise d'Orsenna, *In sanguine vivo et consilio mortuorum supersum*, « Je jure dans le sang des vivants et la sagesse des morts », elle rappelle, comme le rouge de la bannière, le sang versé dans les guerres du passé.

La Seigneurie n'est plus qu'un « chef d'œuvre de quiétude et de sommeil », « un corps politique momifié », sclérosé, en pleine déliquescence, arrivé au dernier stade du vieillissement et de la décomposition, ressemblant à un gigantesque cloaque, dont la purulence contamine tous les esprits.

Le Farghestan, à deux jours de navigation de Maremma, est une terre de mirages, de fable et d'effroi. « Croquemitaine », ogre des légendes enfantines, il rappelle la Carthage d'Hannibal des Romains, un pays « innommable », un peuple de nomades instable, imprévisible comme le volcan qui domine sa capitale. Les sonorités du nom évoquent l'Orient légendaires, l'Asie moyenne ou centrale : le Daghestan, l'Afghanistan, le Rajasthan ou le Fars ou Farsistan au sud-ouest de l'Iran.

La ville de Rhages, siège du gouvernement et de la chancellerie du pays emprunte son nom à celui, ancien, de la ville de Rasht en Iran. Le Tängri, le grand volcan enneigé qui domine la capitale dont le paysage évoque ainsi Naples sous le Vésuve ou Téhéran sous le Démavend, vient du mongol où le mot signifie « ciel » et désigne la divinité suprême d'un monde des steppes. Un Tängri qui témoigne de la présence du sacré, qui fascine Aldo et qui est le terme de son voyage. Terre de mir-Rhages mais aussi d'orage (ORsenna + RHAGes = Orage).

Du pays nous savons peu de choses si ce n'est que :

Les invasions qui l'ont balayé de façon presque continue depuis les temps antiques - en dernier lieu l'invasion mongole - font de sa population un sable mouvant, où chaque vague à peine formée s'est vue recouverte et effacée par une autre, de sa civilisation une mosaïque barbare, où le raffinement extrême de l'Orient côtoie la sauvagerie des nomades. Sur cette base mal raffermie, la vie politique s'est développée à la manière de pulsations aussi brutales que déconcertantes : tantôt le pays, en proie aux dissensions, s'affaisse sur lui-même et semble prêt à s'émietter en clans féodaux opposés par des haines de race mortelle - tantôt une vague mystique, née dans le creux de ses déserts, fond ensemble toutes les passions pour faire un moment du Farghestan une torche aux mains d'un conquérant ambitieux.

A la bannière rouge d'Orsenna répondent les armes pourpres du Farghestan au serpent - le diable ? - entrelacé à la chimère. Enfin, nous savons que :

Quelqu'un ou plutôt quelque chose aurait pris le pouvoir au Farghestan... une espèce de pouvoir occulte, disons de société secrète, aux buts mal précisés - mais certainement exorbitants, inavouables - aurait réussi à subjuguier le pays, à en faire sa chose, mettre sa main... sur tous les rouages du gouvernement.

Secte ? Mouvement messianique ou politique ? A la reprise d'activité du Tängri répond la poussée de mysticisme enflammant le Farghestan :

Je sais pourquoi là-bas le volcan s'est rouvert...

Un signe d'apocalypse, c'est-à-dire de « révélation ». A noter le symbolisme sexuel, phallique, du volcan et le nom masculin du pays auxquels s'opposent les noms féminins de la Seigneurie : Orsenna, Maremma, Sagra. D'ailleurs, le Farghestan ne va-t-il pas pénétrer la féminine Orsenna, d'abord par ses espions, la féconder de son mysticisme, puis l'envahir de ses mâles cavaliers ?

4. Le choc et le déclin des civilisations

Le Rivage des Syrtes, selon Yves Lacoste, traite des problèmes du pouvoir, ou de l'absence de pouvoir - les instances de la ville demeurant masquées derrière un perpétuel indéfini - depuis l'appareil d'Etat dans les palais de la capitale jusqu'à la petite garnison éloignée qui veille sur la frontière. Les hommes et les problèmes auxquels s'attache Gracq relèvent essentiellement de la catégorie du politique : les principaux personnages appartiennent à des grandes familles de la République. Gracq montre les rivalités de ces familles, en particulier la stratégie des Aldobrandi. Enfin, il évoque un phénomène politico-religieux qu'est cette mystérieuse subversion qui

se propage à partir du Farghestan et s'attaque aux structures sur lesquelles repose la société d'Orsenna. A la fin du roman, le narrateur suggère même que la prise du pouvoir par Danielo est du même ordre que celle qui s'est produite au Farghestan, que « ces forces à la croissance pleine d'ombre » peut-être s'accordent.

L'entreprise de déstabilisation qui se fonde sur une idéologie messianique s'appuie sur les revendications des plus humbles et s'attaque aux structures aristocratiques avec l'appui des Aldobrandi dont la devise est éminemment géopolitique - *Fines transcendam*, « Je transgresse, je transcende les frontières ». La guerre est d'abord subversive sapant les fondements de la vieille société d'Orsenna. Hâtée par les rivalités entre les grandes familles, les complots et les trahisons, nourrie par l'activité subversive des agents du Farghestan, elle se présente d'abord comme une lutte pour le pouvoir. Mais très vite le jeu politique est dépassé par une dynamique de catastrophe et le thème de la connivence complice ou involontaire d'une société avec les forces qui veulent sa destruction éveille bien des souvenirs. La légende veut ainsi que ce soit une jeune fille chrétienne qui ait ouvert les portes de Rome aux Barbares.

Dans *Le Rivage des Syrtes*, le mouvement de l'Histoire épouse celui de la rêverie intime, obsessionnelle qui s'enclenche sur une perspective qui n'est plus celle d'individus, mais celle d'un peuple, comme l'écrit rétrospectivement Julien Gracq dans *En lisant en écrivant* :

C'est cette remise en route de l'Histoire, aussi imperceptible, aussi saisissante dans ses commencements que le premier tressaillement d'une coque qui glisse à la mer, qui m'occupait l'esprit quand j'ai projeté le livre. J'aurais voulu qu'il eût la majesté paresseuse du grondement lointain de l'orage... préparé qu'il est par une longue torpeur imperçue.

« Torpeur », climat étouffant d' « orage », « tressaillement », rumeur d'alarme sont les dominantes climatiques du roman. Attente de la guerre, comme dans cette évocation des années 1930, dans *En lisant en écrivant* :

... la montée de l'orage dura neuf ans, un orage si intolérablement lent à crever, tellement pesant, tellement livide à la fois et tellement sombre, que les cervelles s'hébétaient animaleusement et qu'on pressentait qu'une telle nuée d'apocalypse ne pouvait plus se résoudre en grêle, mais seulement en pluie de sang et de crapauds.

A la lecture du roman on peut être tenté par une lecture d'événements historiques. Derrière Orsenna surgit le fantôme de la France d'avant 1940, paralysée dans son évolution, immobilisée dans la « drôle de guerre » et déjà, secrètement,

pour une partie de la société, en connivence avec l'ennemi. Le cimetière de l'Amirauté évoque les cimetières de la Grande Guerre. Pourquoi pas la guerre froide ou plus proche de nous, ce *Choc des civilisations* dépeint par Samuel Huntington ou le spectre de l'islamisme radical et du terrorisme d'Al-Qaïda ou de l'Etat islamique ? Le roman, dans son intemporalité, atteint l'universel.

En 1951 cependant, à la question d'un critique qui pour *Les Nouvelles littéraires*, tente de rapprocher le roman de l'histoire contemporaine, Gracq souligne :

La guerre n'y est que symbolique et il me semble que c'est un roman qui demeure très au-delà des contingences... Je reconnais néanmoins qu'il reflète - extrêmement déformées, transposées - certaines préoccupations actuelles ; c'est qu'il a été écrit dans le climat de l'époque auquel n'échappe pas qui veut, celle d'une fin de civilisation.

Gracq ne fait pas mystère de ses sources d'inspirations. Il emprunte au *Déclin de l'Occident* de Oswald Spengler, ouvrage paru en 1918 et 1922 en Allemagne, l'idée inverse de celle de l'optimisme scientifique et démocratique, du vieillissement des sociétés à l'image de celui des organismes vivants et du processus qui change une « culture » en « civilisation » à mesure que la force d'invention se fige, se sclérose.

La Seigneurie est ainsi comparée à un vieillard :

La Seigneurie d'Orsenna vit comme à l'ombre d'une gloire que lui ont acquise aux siècles passés le succès de ses armes contre les Infidèles et les bénéfiques fabuleux de son commerce avec l'Orient : elle est semblable à une personne très vieille et très noble qui s'est retirée du monde et que, malgré la perte de son crédit et la ruine de sa fortune, son prestige assure encore contre les affronts de ses créanciers ; son activité faible mais paisible encore, et comme majestueuse, est celle d'un vieillard dont les apparences longtemps robustes laissent incrédule sur le progrès continu en lui de la mort.

Danielo dans le dernier chapitre, récuse la métaphore et la présente comme une simple application d'une loi générale d'entropie :

Un Etat ne meurt pas, ce n'est qu'une forme qui se défait... Et il vient un moment où ce qui a été lié aspire à se délier, et la forme trop précise à rentrer dans l'indistinction... Cela s'appelle mourir de sa bonne mort... alors les temps sont venus, alors il est temps que les trompettes sonnent, que les murs s'écroulent, que les siècles se consomment et que les cavaliers entrent par la brèche, les beaux cavaliers qui sentent l'herbe sauvage et la nuit fraîche, avec leurs yeux d'ailleurs et leurs manteaux soulevés par le vent.

La fin est apocalypse ; la mort annonce la renaissance. L'officiant de Saint-Damase, inspiré par le manichéisme évoque ainsi l'ancienne croyance en un monde fait de lumière et de ténèbres dans lequel l'homme accède au salut lorsque son être lumineux parvient à s'affranchir de la gangue de la matière. De même, il multiplie les références à l'*Apocalypse de Jean* et à l'*Evangile selon Matthieu* :

Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'Épée [l'épée qu'Aldo brandi(t)].

Julien Gracq choisit ici le registre religieux pour traduire la fascination angoissée d'un peuple qui cède au vertige de la chute. Prophétique, hérétique, apocalyptique, le discours religieux annonce à grand renfort de visions, de signes et d'oracles la fin et le commencement, la nuit, la catastrophe et la clarté du salut.

Bibliographie

- Cahiers de l'Herne*. 1997. « Julien Gracq », in n°20. Paris : L'Herne/ Fayard.
- Charron, H. 2000. *Un voyage à Orsenna, Travail personnel de fin d'études*. Ecole d'Architecture de Nantes Atlantique.
- Cogez, G. 1995. *Julien Gracq Le Rivage des Syrtes*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Faye, E. 1996. *Le Sanatorium des malades du temps, Temps, attente et fiction, autour de Julien Gracq, Dino Buzzati, Thomas Mann, Kôbô Abé*. Paris : José Corti.
- Gracq, J. 1951. *Le Rivage des Syrtes*, 1951. Paris : José Corti.
- Gracq, J. 1967. *Lettrines*. Paris : José Corti.
- Gracq, J. 1974. *Lettrines II*. Paris : José Corti.
- Gracq, J. 1981. *En lisant en écrivant*. Paris : José Corti.
- Gracq, J. 1989. *Œuvres complètes*, Tome I. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Gracq, J. 1995. *Œuvres complètes*, Tome II. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Guiomar, M. 1982. *Trois paysages du Rivage des Syrtes*. Paris : José Corti.
- Haddad, H. 2004. *Julien Gracq, la forme d'une vie*. Paris : Zulma.
- Jourde, P. 1991. *Géographies imaginaires*. Paris : José Corti.
- Lacoste, Y. 1987. « Julien Gracq, un écrivain géographe ; *Le Rivage des Syrtes*, un roman géopolitique » in *Hérodote* n° XLIV. Paris : La Découverte.
- Le Guillou, P. 2002. *Le Déjeuner des bords de Loire*. Paris : Mercure de France.
- Le Magazine littéraire*. 2007. « Julien Gracq, le dernier des classiques », n° 465, juin.
- Le Magazine littéraire*. 1981. Dossier consacré à « Julien Gracq », n° 179, décembre.
- Murat, M. 2007. *L'Enchanteur réticent, Essai sur Julien Gracq*. Paris : José Corti.
- Murat, M. 1983. *Le Rivage des Syrtes de Julien Gracq, Etude de Style*. Tome I. *Le Roman des noms propres*. Tome II. *Poétique de l'analogie*. Paris : José Corti.
- Revue 303*. 2006. « Julien Gracq ». *La Revue culturelle des Pays de la Loire*, n°93, novembre. Nantes.
- Vouilloux, B. 2007. *Julien Gracq, La Littérature habitable*. Paris : Hermann.



ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

L'itinéraire euro-méditerranéen de Lucien Guissard

Jean-François Petit

Institut Catholique de Paris, France

jfpetit@netcourrier.com

Résumé

L'Académicien belge Lucien Guissard, ancien rédacteur en chef du journal « La Croix » (1919-2009) s'était épris de passion pour la Méditerranée. Il en fait le carrefour d'un dialogue interculturel dont il avait lui-même, lors de sa migration en France, compris le bien-fondé. Sous une double modalité historique et romanesque, l'écrivain se sera attaché non seulement à exhumer un monde enfoui mais à montrer son intérêt pour les relations contemporaines. Ce riche parcours invite à penser les bases d'une intelligence polyglotte et traductrice

Mots-clés : migration, dialogue, mer, littérature, Méditerranée

The Euro-Mediterranean itinerary from Lucien Guissard

Abstract

The Belgian Academician Lucien Guissard, former editor-in-chief of the newspaper "La Croix" (1919-2009) had fallen in love with the Mediterranean. He made it the crossroads of an intercultural dialogue which he himself had, during his migration to France, understood the merits. Under a double historical and romantic modality, the writer will have sought not only to exhume a buried world but to show his interest in contemporary relations. This rich path invites us to think the bases of a polyglot and translating intelligence

Keywords : migrations, dialogue, sea, literature, Mediterranean sea

C'est sur le tard que l'Académicien belge Lucien Guissard (1919-2009), « homme de lettres versé dans le journalisme » comme l'indiquera sa notice nécrologique, écrira *Les promesses de la mer : la Méditerranée retrouvée* (Guissard, 1993). Nourri de culture gréco-latine, comme les prêtres de sa génération, il était sans doute prédisposé à ce retour aux sources.

Pour l'heure, l'activité strictement littéraire du rédacteur en chef de « La Croix » a été peu étudiée. Mais il n'est pas déplacé de dire qu'elle fut aussi le fruit d'une expérience de vie formée au gré de son activité journalistique, de l'étude

des grands récits mythologiques et de nature religieuse, de ses nombreuses lectures comme critique littéraire, tout comme de sa place singulière dans une congrégation religieuse internationale, y compris, dans ce dernier cas, comme conférencier pour des croisières organisées sur la Méditerranée.

On verra d'abord ici combien sa compréhension du dialogue euro-méditerranéen s'enracine dans la propre migration qu'il dut effectuer, tout autant que de son analyse érudite de la question. Récemment encore, dans les colonnes de la revue « Esprit », H. Bozarstan (2016) se plaignait d'une survalorisation des éléments géostratégiques de la situation au Moyen Orient de la question aux dépens des aspects interculturels.

Un parcours comme celui-ci de Lucien Guissard, nourri aussi bien de Platon et Virgile que de Fernand Braudel et Marguerite Yourcenar, pour lequel il avait une grande admiration, va remarquablement combler ce biais.

1. Les préalables intellectuels : *histoire d'une migration*

Lucien Guissard (1979) a raconté son propre parcours dans *Histoire d'une migration*, un livre couronné par l'Académie royale de Belgique. Il y déclare, non sans rapport avec notre sujet, avoir découvert assez rapidement que ses propres valeurs n'étaient pas toutes honorées universellement, ni hiérarchisées selon l'ordre de sa culture (p.67). Sa langue même le signalait à ses interlocuteurs comme étranger en bien des endroits. Il constatait aussi que ses formes de pensée n'avaient parfois guère dépassé ses frontières nationales. Il lui apparut donc nécessaire de scruter en permanence la différence des autres pour y attiser sa propre curiosité. Pourtant pétri d'une culture profondément humaniste, il se méfiait de réponses supposées avoir une valeur générale, peu soucieuses de rejoindre la diversité des expériences vécues.

En fait, Lucien Guissard était dans la campagne des Ardennes belges. Il y avait appris à reconnaître la valeur comme les limites de ses origines. Une culture autocentrée finit toujours par porter « sa part de chimères » dira-t-il (p.29). Très vite, il aura compris qu'éducation, émancipation, progrès social doivent être valablement conjugués si l'on veut sortir du risque d'enfermement. Dès lors, comment, pour toute culture, évoluer, changer, sans se renier ? Ses métamorphoses sont souvent opaques à ceux qui les subissent. Pourtant, la culture n'est pas, selon la très belle expression de Lucien Guissard, qu'un « grenier de certitudes » (p.46). Ses déplacements vers la part inconnue des territoires de l'humain, de la philosophie, de la théologie ou de la littérature... peuvent d'autant plus être facilités qu'on y cherche, selon sa belle expression, « des fenêtres pour y apercevoir des

horizons » (p.47). Pour le problème qui nous concerne ici, on pourrait traduire par un désir de maintenir un dialogue euro-méditerranéen ouvert sur le monde.

Plus précisément encore, Lucien Guissard mentionne la nécessité de cultiver un imaginaire - les aspirations personnelles pouvant être réélaborées en contribuant à une vision commune. En d'autres termes, seule une symbolisation partagée des idéaux, dans un monde dominé par la rationalisation scientifique et technique et les conformismes de pensée, est efficiente.

Dans ce cas, un réexamen de ses propres assurances personnelles s'avère incontournable. La franche acceptation de s'exposer librement dans le dialogue, c'est-à-dire le soupçon de l'objection légitime, est aussi indispensable. De fait, Guissard constate que les sphères de la culture sont toujours enchevêtrées. Ainsi, vouloir composer un nouveau paysage de pensée, notamment pour constituer un espace viable pour tous, n'est jamais donné d'emblée. Dans le cas présent, n'a-t-on pas à recomposer l'arrière-plan culturel du dialogue euroméditerranéen ? Ne faut-il pas accepter que réajustements politiques incessants et palliatifs conjoncturels ne soient voués qu'à l'impuissance ?

Lucien Guissard avait parfaitement perçu qu'une culture trop centrée sur le passé peut devenir inopérante pour le présent (p.57). A l'inverse, quand elle conduit positivement à une intensité de conscience et une compromission personnelle, elle rompt avec une distance néfaste à la compréhension longue des questions en jeu. La vie est ainsi : nous ne cessons jamais de quitter des territoires qu'on pense unifiés pour d'autres espaces. Leurs frontières se croisent en permanence. Sans une écoute de l'autre (y compris en moi), comme de moi-même, la personne n'a guère de chance de trouver ces lieux nourriciers pouvant les rassasier ensemble. Il existe donc, selon la belle formule de Lucien Guissard, un « consentement à l'itinérance » (p.67).

De ce fait, la migration est une donnée anthropologique fondamentale. On devrait toujours se le rappeler, en amont notamment de toute analyse, aussi pertinente soit elle, des « chocs migratoires ». En consonance avec les analyses de Michel de Certeau sur l'itinérance mystique, Lucien Guissard l'aura d'abord expérimenté pour son propre compte lors de l'exode de 1940.

Pour ce qui nous concerne ici, n'avons-nous pas d'abord à créer une transhumance dans nos façons habituelles de penser, d'envisager et de construire des relations sur le pourtour méditerranéen ? Ces « détours qui n'en sont pas » sont plus que jamais requis, sauf à sombrer dans des ignorances coupables, des raccourcis médiatiques, sur la réalité actuelle des situations et des peuples.

Si l'on suit la perspective de Guissard, une reconnaissance pleine et entière des interdépendances, notamment entre « nord » et le « sud » de la Méditerranée paraît incontournable. Mais avons-nous bien, de part et d'autre, la mémoire qu'il nous faut ? Il faut reconnaître que, souvent, dans l'enseignement sur ces sujets, un semblant d'histoire tient lieu de programme officiel. Bien plus, pour l'heure, les politiques de réconciliation des mémoires entre colonisateurs et colonisés n'ont pas donné les fruits espérés. Il ne suffit plus, comme dirait Guissard, « d'apprendre sagement les noms des pharaons » (p.76). Encore faut-il se donner les moyens de nous éveiller à ce que cet héritage culturel et religieux implique comme responsabilités pratiques.

Sommes-nous devenus aveugles à la prodigieuse richesse de la culture arabo-musulmane pour n'en percevoir en Europe que les contrefaçons ? Sommes-nous capables d'entendre vraiment la plainte de la misère ou des cris de guerre, tout autant que l'insatiable recherche de bonheur qui devrait au Maghreb, au Moyen-Orient comme en Europe, nous donner le goût d'un avenir partagé ? Pour avancer sur ces questions, il ne suffit pas de reprendre les vieilles recettes du socialisme ou du capitalisme libéralisé. Le paysage de la contemporanéité mérite d'être éclairé différemment. L'histoire, selon Lucien Guissard, « prend souvent à la gorge » pour ceux qui n'ont pas vu venir ou entendu les prophètes (p.84).

Ainsi, une fermentation interculturelle devrait s'emparer des questions actuelles. Elle devrait nous engager dans des voies nouvelles, qui ne sont pas, répétons-le, que géopolitiques. A trop négliger les phénomènes culturels, bien des dirigeants, de part et d'autre de la Méditerranée, sont aujourd'hui dans l'impasse. Sans doute y a-t-il à inventer des instances nouvelles, plus participatives, pour sortir des dialogues de sourds et des stéréotypes. Pour cela, il faudrait un appareillage académique plus puissant. Des « maitres à penser » obstruent notre horizon, en distillant erreurs d'analyses, méfiance, quand ce n'est pas la haine.

En conséquence, la question de la réforme des circuits de conception et de circulation des biens culturels, qui ne sont pas comme les autres, n'a pas échappé au professionnel de la presse qu'était Lucien Guissard. Or leur marchandisation abusive et leur médiocrité actuelle sont un obstacle à une vision constructive de l'universel. Il n'y a sans doute jamais eu un « âge d'or » des relations euro-méditerranéennes. Mais nous ne sommes pas condamnés au pire ni à en oublier les leçons.

En effet, bien des clivages sociaux, économiques, religieux peuvent être dépassés, à condition, redisons-le, d'avoir accès à des sources d'information variées et rigoureuses. La soif de connaître se dilate-t-elle, à l'ère de la noosphère, de sorte qu'aucune culture, de part et d'autre de la Méditerranée, ne soit aujourd'hui

négligée ou mise sous le boisseau ? Voit-on bien toutes les potentialités d'universalisation de chacune d'elles ? Relier les êtres humains, hommes et femmes, leur offrir les indicateurs d'une intelligibilité (toujours provisoire) du temps qui passe, telle était l'ambition du journaliste Lucien Guissard, dans le sillage d'un Albert Camus, dont il connaissait parfaitement l'œuvre (p.97). Cela ne requiert-il pas aujourd'hui la constitution d'une « forma mentis » que la croissance exponentielle des moyens de communication - on l'a perçu notamment dans le « Printemps arabe » - ne peut à elle seule produire ?

Aiguiser les regards pour les rendre attentifs aux défis communs suppose d'être au clair avec les notions les plus capables de favoriser la construction de sociétés justes et pacifiées. Nourrir des dynamismes vertueux suppose la reconnaissance du bien-fondé de toutes les initiatives de culture qui y contribuent. Or celles-ci sont trop discontinues et coincées entre des impératifs économiques et des instrumentalisation idéologiques. La culture n'est pas que des marchés à gagner ou des pouvoirs à conquérir. Il s'agit bien de territoires à répartir, de valeurs à hiérarchiser, d'orientations à proposer.

En ce sens, comme le constatait Lucien Guissard, apprendre à parler d'un autre lieu que le sien procure ce « réflexe interculturel » cher aussi à Gilles Verbunt (2016) un pionnier de la discipline. Dans ce cas, on doit aller jusqu'à la conviction que l'autre dévoile « la carte de notre propre traversée » (Guissard, 1979 : 100).

Plus que l'expérience de l'inadéquation fondamentale entre les êtres, nous devrions plutôt être les témoins émerveillés et les acteurs résolus de la possibilité de surmonter les difficultés du dialogue interculturel. L'inattendu et le déroutant de sa pratique ne nous condamnent pas à la paralysie ou à la peur. Au contraire, ce devrait être des stimulants de l'esprit et des aiguillons pour la conscience de notre responsabilité commune. Souvent, nous nous croyons habitués à des aires géographiques homogènes, à des frontières culturelles bien circonscrites. En fait, dira Guissard, elles nous engluent dans des espaces figés et des idées abstraites. La recherche de la pureté conceptuelle nous conduit à « faire le hérisson » devant la réalité (p.147).

Ainsi, au fur et à mesure que se propage l'évidence de la pluralité des interprétations, nous devrions prendre conscience que nous ne sommes pas les seuls détenteurs de la normalité : ne pas broncher devant l'étrangeté ; ne pas laisser des espaces ininterrogés ; cultiver une aptitude à changer d'univers sans perdre la boussole, voilà le rude travail qu'aura finalement accompli Guissard, d'abord pour lui-même. Il aura creusé vers les sources vives de ses convictions, dans une navigation non totalement réglée d'avance. Il ne s'y est pas perdu en route, tout en

accueillant des disponibilités nouvelles lui donnant une étonnante jeunesse d'esprit jusqu'à la fin de sa vie.

2. Un dialogue euro-méditerranéen appliqué : *les promesses de la mer*

Fort de ces préalables d'ensemble, qui sont, redisons-le, ceux d'une expérience de vie d'un belge devenu très « germanopratin », Guissard allait s'engager dans la tentative de compréhension d'une Méditerranée « pleine de promesses, de charme et de nostalgie », à la suite des historiens, écrivains et voyageurs, en en montrant d'entrée de jeu « la richesse de son patrimoine, la violence de ses contrastes » par un regard « aussi libre qu'admiratif et curieux » (Guissard, 1993 : 7).

S'inscrivant dans une histoire longue, il aura commencé par constater que la Mer Méditerranée n'est au XXe siècle qu'un « lac », « petit en face du monde entier » (Guissard, 1993 : 10), en particulier vis-à-vis du Pacifique. Pour nous autres, elle est en grande partie la conscience de ce qui nous constitue. Un lettré formé aux humanités classiques était parfaitement capable de le reconnaître, moins d'accepter qu'elle est aussi notre « patrie spirituelle » (p.12). Issu d'une congrégation religieuse catholique, ayant adopté la Règle de saint Augustin, les Assomptionnistes, Lucien Guissard était particulièrement disposé à l'admettre, même s'il aura toujours défendu bien entendu la nécessité de s'intéresser à d'autres sources, grecques et juives notamment. De fait, la Méditerranée lui sera apparue comme un immense « musée à ciel ouvert, un des plus admirés de la terre ». Seul le temps long de l'histoire donne de le saisir : nous ne saurions comprendre ce que nous sommes de part et d'autre de la Méditerranée qu'en recueillant ses enseignements. Géographie et histoire doivent ainsi être conjuguées, non pour fournir des analyses trop érudites, mais pour ne pas succomber à « l'idolâtrie du nouveau » (Guissard, 1993 : 17-18).

Sur le fond, le positionnement de Lucien Guissard est clair : la Méditerranée n'a jamais été un modèle d'unification humaine idéale, mais plutôt l'expression d'une « humanité en morceaux », telle qu'on peut la constater dans « les pointes d'un minaret, d'une synagogue ou d'une église orthodoxe » (p.19). Pareille réalisme dans la perspective prévient tout euphorisme dans les vertus pacificatrices du dialogue euro-méditerranéen. Si besoin en était, les conflits libanais ou israélo-palestinien, perdurant depuis des années, l'auront prouvé à notre auteur. Mais plus que ces éléments peu encourageants, Guissard aura été prompt à valoriser la nécessité de la reconnaissance de la diversité des « arts de vivre », en constatant déjà les différences entre l'Europe du Nord et du Sud. Cette diversité s'exprime selon lui dans le rapport à la terre ou au travail mais plus largement encore à l'inspiration. En conséquence, il pose franchement la question : « vouera-t-on à un oubli total le

grand spectacle (issu de la tragédie grecque), cette explication de l'homme avec le divin, qui fut notre initiation, en même temps que la Bible, à la grandeur d'être libre ? » (Guissard, 1993 : 27). A la suite de Fernand Braudel (1984, 1977), Lucien Guissard fait notamment de Venise le symbole de l'entrecroisement des cultures, entre l'Empire d'Orient et celui d'Occident, entre les richesses anciennes de la Grèce et celles du vieil empire de Rome.

L'exemple de Venise n'aura pas été choisi au hasard. La cité symbolise l'eau primordiale, à la source des civilisations méditerranéennes, bien plus que les problèmes géopolitiques contemporains liés au contrôle des ressources naturelles. Littéralement, la Méditerranée, c'est la grande mer au milieu des terres, que redoutait le peuple juif de l'Ancien Testament (Psaume 107, 23-30). Guissard (p. 35) rappelle que, de leur côté, les Grecs auront été prompts à des aventures maritimes. Mais l'aventure d'Ulysse naviguant sur une mer inconnue doit aussi être lue comme une parabole de toute odyssee humaine : « mort et vie », « pourrissement et fécondité », « paix et tempête » s'y côtoient, d'où l'idée que « l'ambiguïté de la mer n'est jamais que celle qui caractérise invinciblement toute créature ».

Guissard fait ainsi constater qu'historiquement, la Méditerranée a été considérée comme une zone franche pendant des siècles, dont les ressources étaient partagées, avant que les Romains parlent fièrement de « *mare nostrum* ». Cette mer représentait pourtant une frontière, énigmatique et merveilleuse, qu'il était interdit de franchir et qui, évidemment, ne se situait pas comme aujourd'hui dans une géographie mondiale. « La Mer » était la seule connue. Trois villes y joueront un destin incomparable : Jérusalem, Athènes, Rome... Mais, pour Guissard, il faudrait aussi prendre en compte les Sumériens, les Crétois, les Mycéniens, les Phéniciens, les Carthaginois et, bien évidemment, les Egyptiens.

Concernant ces héritages, Guissard hésite à employer le terme de « civilisation » à cause de la « pédanterie » (sic) qu'il renferme. Plus modestement, il avoue que certains éléments d'une culture finissent toujours par se dérober à nous. De ce fait, il vaut mieux, selon lui, chérir ce que les Grecs nous ont légué de plus profitable : le sens critique. Mais ne devons-nous pas aussi reconnaître, indépendamment des situations massives d'interculturalité dans le pourtour méditerranéen, que ce sens critique finit dans la contemporanéité par nous échapper ? Les pêcheurs de l'Attique se réjouissaient de ce qu'ils ramenaient dans leurs filets. Désormais, nous sommes heureux si nos filtres cognitifs ont réussi à comprendre quoi que ce soit de la complexité des questions concernant l'avenir du monde méditerranéen.... La cacophonie contemporaine des idées sur le sujet est comparable à celle des peuples de l'Antiquité. Et pour Guissard, il serait inapproprié de ne valoriser que le seul modèle grec de savoir, de doute et d'interrogation. En réalité, la Méditerranée a

toujours été un monde de métissages, d'« unions tumultueuses » (sic) entre les gens de l'Occident et les « Barbares » (Guissard, 1993 : 53). Nos modernes célébrations des droits de l'homme s'enracinent sur un socle beaucoup plus profond que celui des civilisations antiques considérées d'ordinaire. Retrouver ce socle permettrait sans doute de mieux nous comprendre de part et d'autre de la Méditerranée, que ce qui semble acquis peut aussi être consolidé, là où la nouveauté et la fragilité dominant. Cette opération permettrait aussi de mieux saisir l'Orient, « là où commence le démesurément grand espace qui nous restera sans doute toujours inintelligible » (p.57). Précisons néanmoins.

Du côté d'Israël, on voit que les frontières géographiques sont aussi historiques. Des localisations incertaines peuvent créer ou réveiller des antagonismes séculaires. Pourquoi dès lors ne pas mieux apprendre la traversée de ces frontières, en d'autres termes, à nourrir le dialogue interculturel et interreligieux ? La connaissance des lieux et des textes saints - avec quatre versions différentes de l'Evangile pour les chrétiens et non une seule - finalement ne nous ramène jamais qu'à nous-mêmes, c'est-à-dire à notre compréhension de l'existence. Mais est-il dit d'emblée qu'une telle recherche d'identitaire soit potentiellement meurtrière ? C'est l'ignorance qui est la mère de tous les vices. Mais nos figures fondatrices ne sont-elles pas non plus sans cesse à nous échapper, redoute Guissard ? Un tel état de fait devrait nous conduire selon lui à plus de modestie qu'à des surenchères réaffirmatrices. Nous sommes tous enfants de brigandages, d'itinérances dans les parcours culturels et religieux. En exode sur cette terre, nous espérons que notre cheminement aura un terme dans une cité qui ne passera pas. Voyageurs au milieu des hommes, nous acceptons ce que la vie nous inflige d'incertitudes, d'équivoques. Mais les malentendus ne peuvent-ils eux-mêmes être créateurs, en obligeant à s'expliquer, de liens interculturels ?

C'est bien aussi grâce à la Méditerranée que certains, à commencer par saint Paul, ont pu faire leur œuvre. Certes, les systèmes de communication mis en place par les Romains étaient au service de l'imperium. Il n'est pas dit que nous n'ayons pas à créer aujourd'hui de nouvelles circulations spécifiques autour du bassin méditerranéen. Il faudrait voir non seulement ce que se joue dans les ports mais aussi les cités capitales : si Rome était au cœur d'une humanité cosmopolite, à quelles conditions cet idéal pourrait-il être réactualisé, si ce n'est par la vertu d'hospitalité dans le pourtour méditerranéen, dès lors que tous les peuples comprennent que leur destin est lié et qu'ils sont « le produit d'une histoire jamais totalement élucidée » (p.85) ?

Une Méditerranée multicolore et discordante plus que jamais montre que nulle idéologie ne peut durablement lui imposer son dogmatisme. En leur temps, les

Carthaginois s'étaient rendus maîtres de la mer, capables de coloniser les côtes africaines et phéniciennes. Mais ils furent défaits par leurs rivaux de Rome, preuve aussi que malgré les occupations successives, des groupes ont pu préserver leur culture, en particulier les Berbères. Saint Augustin, malgré son génie, devant une histoire qui changeait de cap, n'a jamais présenté qu'un projet de culture et d'identité chrétiennes, de même que les vues artificielles du Classicisme et de la Renaissance ne nous auront jamais imposé qu'une « Méditerranée truquée » (F. Braudel).

Pour Guissard, il était trop tôt pour dire si, à l'instar de l'Europe, la Méditerranée allait être plus qu'un ensemble de peuples occupants sur la carte un espace où ils demeureraient juxtaposés par l'effet du hasard et de la nécessité. A quelles conditions ce qui se revendique comme singularités pourrait être mis au service d'une interaction positive des forces en présence, demande-t-il néanmoins en substance ? N'existe-t-il pas la possibilité d'heureux mélanges, plus que celle de la construction de murs et de forteresses un peu partout aujourd'hui ? Pourquoi un espace de libre circulation, qu'une simple réalité géographique encouragerait volontiers, ne redeviendrait pas la norme ? La raison d'être territoriale de la Méditerranée est sans doute plus que jamais de barrer la route aux égoïsmes nationaux. La mer a toujours invité à retrouver la terre ferme, d'abord pour mieux réembarquer pour de nouvelles odyssées maritimes.

Concluons : dans le « labyrinthe du monde » (M. Yourcenar), où il est si difficile de voir clair et de trouver une issue, la Méditerranée, surtout en raison de son histoire somptueuse, pourrait être l'espace d'expérience de relations internationales pacifiées. Mais n'est-ce pas justement le moment de commencer à mettre fin au désordre du monde, parce que, comme le dit Guissard, l'histoire « n'est pas seulement écrite par des fauves mais aussi des saints » (Guissard, 1993 : p.117) ? Le romancier s'appliquera à lui-même ces orientations, en un livre labyrinthe et cryptique, *La ressemblance*.

3. L'application à soi de ces orientations : *la ressemblance*

C'est sous les traits d'un trentenaire célibataire, enseignant le français Jean Fargot, que Guissard engage son roman. Celui-ci débute à Ostie, la ville maritime par excellence chargée du lien entre la capitale de l'Empire et l'Afrique romaine. D'entrée de jeu, Fargot rentre en contact avec un archéologue autrichien, Hans Werner. L'impossibilité de reconstituer le passé leur apparaît une évidence. Mais l'un et l'autre sont fascinés par les mosaïques, ces figures d'une unité d'ensemble souvent disparue, parce que désormais fragmentaire.

Ainsi, c'est peut-être dans la croisée des héritages, de l'*Antigone* de Sophocle à l'évocation de Paul de Tarse, que se manifeste le mieux l'impossibilité de reconstituer une « géographie truquée par une histoire où seuls les territoires d'avant les mosquées ont droit à l'existence » (Guissard, 1995 : 23). Voyageant en Turquie, Fargot s'y considère pourtant comme un exilé en terre étrangère, contraint au relatif effacement que lui impose aussi sa condition de chrétien en terrain majoritairement musulman.

Pourtant, il demeure lucide : l'insularité des minoritaires peut les conduire paradoxalement à cultiver une forme d'orgueil. Fargot fait néanmoins preuve d'une réelle empathie : on peut ainsi dans ces régions, comprendre les croyants, qui au nom de leur foi, ont abimé définitivement des statues. C'est donc sans passion qu'il faut aborder l'histoire si l'on veut se donner les moyens de vivre pacifiquement ensemble. L'archéologue est souvent là pour rapiécer les morceaux de temps déchirés. Mais il est aussi là pour mieux identifier la route sur laquelle chacun de nous peut se situer pour pouvoir échanger valablement avec ses contemporains. Ainsi, pour Fargot, celui qui évite « la comédie sociale » ne dépérit pas à sa « vérité native » (Guissard, 1995 : 34). Les gens originaires du pourtour méditerranéen sont tout à la fois nés des villes, dont parfois « l'invention » antique ne fait pas de doute. Ils sont nés de la mer mais aussi des forêts, dont les histoires racontent qu'elles furent souvent hantées. Fouiller le passé ne conduit donc pas forcément au bonheur mais à une sérénité et une humilité plus grandes. A une recherche éperdue de la vérité, il faut sans doute préférer celle des sages.

Fargot est particulièrement attiré par les mosaïques. Très tôt, les mosaïstes ont pris conscience du mythe de l'identité. Le philosophe grec Anaximandre en a conclu que les dieux se sont ingéniés à combiner les événements quotidiens, de telle sorte qu'on ne puisse les reconstituer parfaitement.

Dès lors, avancer dans le dialogue euro-méditerranéen a, pour une part, à voir, comme dans le cas de l'historien, avec une déprise, une acceptation de vide et d'arbitraire, sans pour autant succomber au malaise d'avoir toujours à se situer sur des terrains mouvants et des fictions intellectuelles, Fargot allant même jusqu'à parler « d'impostures » (Guissard, 1995 : 67). Mais le rêve d'une humanité réconciliée ne doit-il pas aller jusqu'à conduire les travaux de l'esprit ? Philosophier sur les civilisations et leur destin de mort n'a de sens que dans un projet vis-à-vis des vivants. A ce propos, Fargot demande candidement : « a-t-on besoin de faire toute la lumière derrière nous pour voir ce qui vient devant ? » (p.76).

Peut-être que la Méditerranée représente d'abord ce passage d'un continent à l'autre sans quitter la mer, comme le fut la *Mittelmeuropa* jusqu'au début du

XXème siècle. Il faut donc la chercher plus du côté d'une humanité multiséculaire que de savoirs ou de symboles mythologiques. La fréquentation de ses sources ne détourne pas des contingences socio-politiques. Bien au contraire, elle permet de s'en emparer autrement. Fargot en conclut que la route de l'histoire, comme celle de mer, est généreuse pour celui qui s'y aventure sans peur. Les empires se sont construits avec ceux qui espéraient avoir atteint les limites de la terre. Mais les bateaux qui transportaient de part et d'autre les soldats ont parfois aussi été abandonnés au bon plaisir de la mer, en sombrant par des nuits de tempête.

Au final, un choix est donc à opérer, entre la facilité, c'est-à-dire exploiter les « lieux communs », les cartes postales... pour en somme, faire voir ce que l'on savait déjà, ou, commencer par une promenade dans des ruines pour une entrée en matière plus complexe mais plus nécessaire. Fargot reconnaît la fragilité de cette deuxième voie : « c'était trop demander aux ruines, aux bâtisseurs de villes, aux auteurs d'images et de mosaïques. Ils n'avaient pas le pouvoir de conduire aux secrets qu'ils n'avaient pas eux-mêmes forcés » (Guissard, 1995 : 235). Il en tirera comme conséquence qu'il faut regarder « la terre alentour, le ciel, la mer, les montagnes, au moins aussi intensément que les statues, les mosaïques, les chefs d'œuvre » (p.248). Le geste est camusien, mais il est riche d'enseignements pour notre propos.

4. Un parcours riche d'enseignements

L'exemple du parcours de Guissard est en définitive heureux à plus d'un titre. En premier lieu, il montre que l'interculturel, en l'occurrence ici euro-méditerranéen, n'est pas en dehors de la réalité de l'existence mais s'y tient résolument inclus. Pour la comprendre, le recours à l'histoire longue des civilisations est bienvenu : les échanges culturels et commerciaux, économiques et politiques autant que le jeu des langues et des traductions aident à le comprendre. Ce mouvement herméneutique est moins celui d'un déplacement intellectuel que de la reconnaissance d'un déjà-là. Il s'agit moins d'adopter un nouveau point de vue que de retisser des liens, souvent ancestraux, qui donnent à comprendre les simplifications abusives, ici de la mondialisation et des apories du projet libéral. Mais le chemin entre un « eux » (au Sud de la Méditerranée) et un « nous » (au Nord) n'est à ce jour qu'esquissé : « La Méditerranée retrouvée » ne l'est sans doute à l'heure actuelle que de quelques esprits singuliers. Le « *Sitz in Leben* » serait plutôt celui de cultures tentées de se replier sur elles-mêmes, promptes à l'hystérisation des relations avec leur voisinage et aux délires sécuritaires.

Malgré cela, nous ne cessons de continuer de nous métaboliser, de nous mélanger sur le pourtour méditerranéen. Les identités sont soumises à la perméabilité, à la porosité, à l'hybridation, quoi qu'on cherche à les bloquer. En d'autres termes,

l'interculturel euro-méditerranéen est plus que jamais une figure de la contemporanéité. Plus que de retrouver « nos Grecs » et « leurs Arabes », nous devrions plutôt nous interroger sur le microcosme de l'universel qui s'y joue. Sans doute que la perspective de Lucien Guissard peut conduire à une majoration indue des « classiques ». Mais elle invite aussi à une géo-philosophie généreuse, gorgée de lumière et de paysages méditerranéens, qui, après tout, n'est pas sans fondements. Elle pousse à une réflexivité spécifique qui est de l'ordre de la dignité de la pensée, rejoignant en ce sens les mises en garde d'une Jacqueline de Romilly contre l'abaissement de la culture. Elle fait œuvre de libération, en nous situant peut-être d'abord dans une inactualité fondamentale, en prenant en compte le temps de l'histoire, sans chercher à forcer un projet politique pour l'avenir. Sa singularité est de nous orienter fermement vers des sources et des matériaux à travailler, les mythes et les langues notamment.

Concluons : la recomposition des clivages entre un « Nord » et un « Sud » de la Méditerranée n'en est qu'à ses débuts, tant notre perception spatiale et temporelle a à être redéployée. Il serait bien évidemment malheureux de taire les inquiétudes contemporaines. Mais il serait surtout inapproprié de ne pas s'ouvrir à ces liens qui libèrent. A l'inverse, les risques de déflagration euro-méditerranéenne, après les soubresauts démocratiques, se conjuguent désormais avec la reformation de valeurs totalement « anhistoriques », telles que le radicalisme islamique les propagent. Qu'on le veuille ou non, les cultures sont appelées à se rencontrer, non à se jauger ou à se combattre. Le déploiement de l'humain est à ce prix, comme la mise en place d'une nouvelle réflexivité entre cultures et des solidarités inédites. Sans qu'il s'en rende totalement compte, Guissard aura donné des bases d'une intelligence polyglotte et traductrice.

Bibliographie

Bozarstan, H. 2016. « Moyen Orient : exigences scientifiques, urgence citoyenne ». *Esprit*, 424, mai, p. 28.

Braudel, F. 1984. *Venise*. Paris : Arthaud, 1984.

Braudel, F. (dir.). 1977. *La Méditerranée*. Paris : Flammarion.

Guissard L. 1995. *La ressemblance*. Paris : De Fallois.

Guissard, L. 1993. *Les promesses de la mer : la Méditerranée retrouvée*. Paris : Desclée de Brouwer.

Guissard, L. 1979. *Histoire d'une migration*. Paris : Desclée de Brouwer.

Perier-Muzet, J.-P. 2010. « Lucien Guissard », *Notice biographique des Religieux de l'Assomption 2000-2010*, Maison généralice des Augustins de l'Assomption, t. 6, p. 233.

Verbunt, G. 2016. *Manifeste interculturel*. Editions franciscaines.

Synergies Monde Méditerranéen **n° 6 / 2018**



La Méditerranée
au « passé présent »





ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

Pour une nouvelle poétique de l'Histoire. *Printemps* de Rachid Boudjedra

Mounya Belhocine

Université Abderrahmane Mira de Bejaia, Algérie
belhocinemounya@yahoo.fr

Résumé

En nous penchant sur le dernier roman de Rachid Boudjedra intitulé *Printemps*, nous pouvons constater que l'écriture fictionnelle de l'Histoire se double dans les textes d'une autre écriture qui veut concurrencer le discours historiographique, quant à la recherche de la véracité des faits, et pour éclairer les événements du présent. Le roman nous raconte l'histoire de Teldj, 30 ans, enseignante à l'université d'Alger et ancienne championne du 400 mètres, qui semble constituer le lien entre plusieurs périodes historiques évoquées dans le roman. En effet, les événements qui ont marqué certains pays arabes, comme la Tunisie, l'Égypte, la Syrie, etc., et appelés communément par les médias « les printemps arabes », rappellent à notre personnage principal les événements qui ont ensanglanté l'Algérie pendant les années 90, et qui ont coûté la vie de sa propre mère, assassinée sur son lieu de travail. Découvrant les événements actuels des révolutions arabes à travers les manchettes des journaux insérées et parsemées dans tout le roman, Teldj se remémore les événements vécus ou bien racontés par son père et son grand-père. Ainsi l'écriture de l'Histoire se mêle à l'écriture de la mémoire pour comprendre les événements du présent. La structure de l'Histoire en feuilleté met en place une relation particulière entre le présent et le passé qui permet de réinventer par la fiction les stratégies scripturaires de l'Histoire.

Mots-clés : Histoire, présent, mémoire, fiction, révolutions

For a new poetic of History. *Spring* of Rachid Boudjedra

Abstract

By examining Rachid Boudjedra's latest novel *Spring*, we can notice that the fictional writing of History is duplicated in the texts of another writing, which want to question the historical discourse about the search of the veracity of facts, and to clarify the events of the present. The novel tells the story of Teldj, a 30 years old teacher at the University of Algiers and former 400 meters champion, who appears to be the link between several historical periods mentioned in the novel. Indeed, the events that took place in some Arab countries such as Tunisia, Egypt, Syria, etc., and commonly called by the media "the Arab spring", remind our main character of the events that have stained Algeria with blood during the 1990s, and which claimed the life of his own mother murdered at his workplace. Discovering the

current events of the Arab revolutions through the newspapers headlines inserted and scattered throughout the novel, Telj remembers the events experienced or told by his father and grandfather. Thus, the writing of history mingles with the writing of memory to understand the events of the present. The layered structure of history sets a special relationship between the present and the past that can reinvent through fiction the scriptural strategies of History.

Keywords: History, present, memory, fiction, revolutions

Le texte littéraire recèle la capacité de s'approprier différents discours tout en les adaptant à sa propre texture. Le discours de/sur l'Histoire constitue le matériau le plus souvent convoqué par les littératures francophones, et qui nourrit leur trame romanesque. Revisiter des pans d'Histoire permet au texte littéraire de concurrencer les documents historiques quant à la restitution et la recherche de la véracité des faits, mais également à produire des discours critiques à l'encontre des procédés de l'écriture de l'Histoire, qui mettent en péril le degré d'authenticité des faits racontés par les documents officiels. L'écriture littéraire permet, dans cette perspective, de combler les béances de l'Histoire et lutter contre toute falsification ou oubli.

De tout temps, il a été signalé que la relation qu'entretiennent l'Histoire et la littérature est très étroite. Chacune a participé à l'évolution de l'autre. Un point commun les réunit ; en l'occurrence celui du discours narratif qui sous-tend l'écriture de tout texte littéraire mais également historique, ce qui est confirmé par la citation suivante : *Si l'histoire rompait tout lien avec la compétence de base que nous avons à suivre une histoire et avec les opérations cognitives de la compréhension narrative, [...] elle perdrait son caractère distinctif dans le concert des sciences sociales.* (Ricœur, 1983 : 165) En effet, c'est son caractère narratif qui la distingue des autres sciences humaines et sociales et la rapproche de la littérature.

En apparence, Histoire et littérature sont deux domaines que tout oppose, mais que leur fonctionnement rapproche, puisque *L'histoire est un roman qui a été, le roman est de l'histoire qui aurait pu être.* (Edmond et Jules de Goncourt, 1887). La proximité entre les deux champs d'étude est encore plus manifeste si on s'intéresse au support de travail de chacun : puisqu'ils s'intéressent à l'homme et son évolution dans le temps. D'abord c'est l'homme qui fait l'Histoire, et l'éternel sujet de la littérature c'est l'homme dans son temps. La littérature, et le roman en particulier, met en scène le déroulement du temps, comme l'Histoire.

La littérature maghrébine francophone a toujours évolué en relation avec les événements qui ont touché les pays du Maghreb. Du récit des différentes invasions

et colonisations, aux descriptions des désillusions postindépendances, le roman francophone magrébin n'a pas cessé de convoquer le référent historique qui l'a vu naître. Cet intérêt permanent accordé au signifié de l'Histoire n'a pas diminué malgré les bouleversements actuels que vivent les pays maghrébins. L'actualité continue de constituer une toile de fond pour les textes maghrébins, qui restent cependant très « attachés » à un référent historique plus ancien.

Ainsi, la tentation et le désir de compréhension du présent passe par une réflexion sur le passé. Les malaises du présent incitent les écrivains à aller retrouver les réponses dans le passé. D'ailleurs l'historien Marc Bloch insiste, dans son livre intitulé *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'Historien* (1949), sur la nécessité de connaître le passé pour mieux comprendre le présent.

Parmi les écrivains algériens qui occupent la scène littéraire nationale et internationale, nous citons Rachid Boudjedra qui, par une production prolifique, ne cesse de revisiter différentes périodes de l'Histoire de l'Algérie. Son dernier roman intitulé *Printemps* publié en 2014, s'inscrit dans cette même lignée puisque l'auteur propose une réflexion sur ce que les médias ont appelé « Les printemps arabes », et qui sont les événements qui ont touché certains pays arabes, et qui ont occasionné des soulèvements populaires causant des milliers de morts.

Printemps met en scène l'histoire de son personnage principal, Teldj, jeune enseignante en proie à ses démons du passé : son viol en bas âge, l'assassinat de sa mère pendant la période de la décennie noire en Algérie, les séismes de 1954 et 1980 racontés par son père, etc., et qui essaye de comprendre les événements qui bouleversent l'actualité de son pays et celle des pays arabes. Elle interroge l'Histoire afin de trouver des explications aux maux qu'ont connus certains pays pendant 2011 : *Teldj a toujours été fascinée par l'Histoire qui s'était engouffrée dans sa vie quand elle était à peine adolescente.* (Boudjedra, 2014 : 288).

Ce roman nous livre une réflexion sur les rapports qu'entretiennent le passé et le présent dans la construction de l'Histoire et met en scène de nouvelles stratégies scripturaires du traitement du référent historique, puisque nous remarquons que l'évocation du passé est indéniablement associée au présent que vit la jeune fille. Dans ce cas, le passé devient un pré-texte qui sous-tend la narration du présent, et ce dernier devient un prétexte servant juste à restituer des pages reculées du passé.

Ce rapport entre passé et présent semble déterminer l'écriture romanesque de Boudjedra, et permet dans cette perspective de renouveler ses choix esthétiques quant à l'écriture de l'Histoire. C'est dans ce sens que nous tenterons, à travers ce travail, d'apporter quelques éléments de réponse à la problématique suivante :

Comment le rapport entre le passé et le présent, construit sur le principe de la répétition et l'éternel recommencement, peut-il s'avérer fécond dans le texte littéraire et participer de sa productivité ?

Ainsi, nous interrogerons, dans un premier temps, le rapport entre le passé et le présent tel qu'il se manifeste dans le texte de Boudjedra, qui au lieu d'être construit par superposition, semble reproduire le principe du palimpseste. Nous examinerons, dans un second lieu, le principe de la répétition qui semble régir l'écriture de l'Histoire. Ces répétitions sont de nature intratextuelle, mais également autotextuelle. Nous traiterons, en dernier lieu, le caractère mnémonique de l'écriture de l'Histoire dans le texte de Boudjedra, qui en apparence semble être soumise aux incertitudes de l'oubli, mais qui reste en même temps salvatrice pour la reconstitution de l'Histoire.

Passé vs Présent : de la superposition au palimpseste

La narration des événements de l'Histoire semble respecter, dans le texte de Boudjedra, le principe de la superposition des périodes historiques revisitées, puisque l'auteur tente, à partir de ce roman, de « comprendre l'Histoire de ce siècle (1914-2014) qui a été falsifiée de fond en comble... » (Boudjedra, 2014 : 247). Ainsi, plusieurs événements sont cités et renvoient à des périodes différentes de l'Histoire.

Le passé est évoqué à travers plusieurs événements : la Première Guerre mondiale, les tremblements de terre qui ont touché la ville de Chlef respectivement en 1954 et 1980, la guerre d'Algérie (1954-1962), les événements d'octobre 1988 suivis par ceux de « la décennie noire » en Algérie. Ces derniers sont revisités à la lumière des bouleversements qu'ont connus certains pays arabes à partir de 2011, à l'image de la Tunisie, l'Égypte, la Syrie, etc.

Les événements du passé sont restitués par le biais des réminiscences de Teldj ; le journal intime et les photos de son père ; les livres d'Histoire qu'elle ne cesse de lire, tandis que ceux renvoyant au présent sont évoqués à travers l'insertion dans le texte de Boudjedra d'extraits de différents journaux ayant relaté les événements : *Un jour du début du mois de janvier 2011, en ouvrant le journal, elle avait vu cette manchette : Émeutes sanglantes à Sidi Bouzid en Tunisie après le suicide par le feu d'un marchand de légumes ambulant* (Boudjedra, 2014 :37). Ainsi, le signifié historique est organisé de manière à faire superposer les différentes périodes restituées dans le roman.

Cependant, la superposition n'implique pas nécessairement relation entre le passé et le présent. Dans le texte de Boudjedra, cette relation est clairement exprimée par l'auteur : (...) *L'Histoire ne cesse jamais de tourner en rond et de se retourner sur elle-même. Contre elle-même. Elle se bouge !* (Boudjedra, 2014 :278). Cette assertion suppose une disposition du rapport entre passé et présent rappelant le principe du palimpseste.

Défini comme étant un « Manuscrit sur parchemin d'auteurs anciens que les copistes du Moyen Âge ont effacé pour le recouvrir d'un second texte » (CNRTL), le palimpseste préfigure l'idée d'inscription sur une page déjà utilisée, écrite puis effacée. Au sens figuré, il renvoie à une « *Œuvre dont l'état présent peut laisser supposer et apparaître des traces de versions antérieures.* » (CNRTL). Cette idée de présence de traces d'éléments anciens dans une œuvre récente représente le rapport qu'entretiennent le passé et le présent dans l'œuvre de Rachid Boudjedra.

En effet, Teldj, le personnage principal du roman, examine les révolutions des peuples arabes à la lumière de celle qu'avait vécue le peuple algérien en octobre 1988 :

C'est quoi cette chose que nous préparent nos camarades tunisiens ? Ah si seulement...Ils ne vont quand même pas nous faire un nouvel octobre 88, à l'algérienne ? Ils...C'est le scénario algérien qui se répète...Le scénario algérien, c'est-à-dire : « octobre 1988 : émeutes populaires baptisées par la presse internationale en émeutes de la faim, alors que les Algériens disaient les émeutes d'Adidas !! Mai 1989 : les islamistes s'engouffrent dans la sphère désertée de l'État. Janvier 1991 : ils gagnent les élections législatives. Mars 1991 : coup d'État de l'armée algérienne sous la pression de manifestations de masse (2 millions de protestataires à Alger) contre les islamistes. Janvier 1992 : les islamistes déclenchent la guerre terroriste qui va durer huit ans et faire 200000 morts. Voilà le scénario algérien ! (Boudjedra, 2014 : 39).

Cette référence au « scénario algérien » pour tenter de comprendre la révolution tunisienne par Teldj, inscrit le rapport passé/présent dans un perpétuel recommencement. Le passé n'est pas totalement effacé, puisqu'il se manifeste de différentes manières dans le présent. D'où ce rapprochement avec le principe du palimpseste.

L'accent est mis dans le texte de Boudjedra sur la capacité de l'Histoire à se reproduire éternellement. Aux maux du présent, on essaye de trouver des explications dans les événements du passé, c'est pour cette raison que Teldj essaye de « *comprendre le présent par le passé* »¹. Le passé ne cesse de hanter le présent des

protagonistes du roman jusqu'à conditionner leur rapport à la réalité. Teldj revient même à évoquer la période coloniale comme source de tous les malheurs que vivent les Algériens :

Mon pays est si douloureux...Vous savez...mon pays c'est une histoire effroyable et une géographie interminable. Mon pays souffre de la malédiction coloniale, cinquante ans après son indépendance. Encore aujourd'hui...Mon pays, mais c'est une plaie ouverte ! Une malédiction post-coloniale...Ce soulèvement qui se lève chez vous, mais nous l'avions fait il y a vingt-cinq ans déjà ! Vingt-cinq ans...Octobre 1988 (Boudjedra, 2014 : 103-104).

Cet autre extrait confirme cette disposition en palimpseste reliant le passé et le présent dans le texte de Boudjedra. Ayant connu une Histoire jalonnée d'invasions, l'Algérie semble ne pas échapper aux conséquences tragiques de ces guerres qui hantent toujours le présent de ce pays comme une malédiction. Les violences des temps anciens se reproduisent perpétuellement et affectent le temps actuel.

De ce fait, nous pouvons également déduire que cette relation passé/présent est régie par la notion de la fatalité qui met nécessairement en relation les différentes périodes. Cette fatalité implique obligatoirement dans ce cas une vision tragique du mouvement de l'Histoire, qui évolue par répétition des scènes de guerre et de violence. Ce mouvement de l'Histoire, répétitif et fatal, semble affecter l'écriture de Boudjedra qui imite son évolution et participe de la mise en place d'une poétique de l'Histoire.

Sans trop s'éloigner de cette thématique très prisée par la littérature algérienne francophone, le texte de Boudjedra met en place un nouveau procédé dans le traitement du signifié de l'Histoire ancienne par le signifié de l'Histoire actuelle. Passé et présent se rejoignent pour tenter de comprendre l'évolution de l'Histoire.

Écrire ou réécrire l'Histoire : la répétition comme vecteur de l'Histoire

Ayant analysé précédemment la conception du rapport entre présent et passé insérée dans le roman de Boudjedra, nous examinerons à présent sa mise en texte. Cette idée de surdétermination du présent par le passé trouve ses manifestations même sur le plan scripturaire.

En effet, les répétitions détectées dans la représentation de l'Histoire par le texte de Boudjedra, et qui mettent en scène un processus d'éternel recommencement, et ce comme le signale Thucydide dans la citation suivante : *L'histoire est un perpétuel recommencement*², participent paradoxalement à l'évolution de l'Histoire.

Obsédé dans ses romans par le projet d'écrire l'Histoire afin de lutter contre l'oubli et contre toute forme de falsification, l'auteur ne cesse de proposer, par le biais de la littérature, des artifices pour contourner les béances de l'Histoire. Ainsi, et partant du constat qu'il fait au niveau même de son roman, à savoir qu'il n'y a « *Rien à faire, l'Histoire est répétitive, têtue et incorrigible* » (Boudjedra, 2014 :73), Boudjedra utilise le moyen de la répétition afin d'écrire l'Histoire. Cette dernière prend différentes formes dans *Printemps*.

Une première forme est d'ordre onirique, puisque Teldj, en tant que personnage principal, reste hantée par de nombreux événements relatifs à l'Histoire qu'elle essaye de décortiquer et de comprendre :

Réveil maussade. Teldj émerge difficilement de ces rares heures d'un sommeil stérile et peu réparateur à cause de ces cauchemars répétitifs, toujours les mêmes, et qui la hantent et l'obsèdent : le four à pain, le premier séisme d'Orléansville (1954) et le deuxième (1980) qui firent plus de 3000 morts. La guerre d'Algérie (1954-1962) qui fit 1 million de victimes... (Boudjedra, 2014 : 41).

À travers cette citation nous remarquons que le mouvement répétitif de l'Histoire affecte les rêves, ou plutôt les cauchemars de Teldj. Dans ce cas histoire et Histoire³ sont étroitement liées, puisque l'Histoire constitue une toile de fond à partir de laquelle l'histoire de Teldj évolue, tandis que l'histoire permet un nouveau traitement de l'Histoire, en participant largement dans son écriture, ou plus particulièrement dans sa réécriture. Réécrire l'Histoire par la fiction consiste à revisiter les événements du passé afin de les éclairer pour comprendre ceux du présent.

Une autre manifestation des répétitions détectées dans *Printemps* de Boudjedra est de type intratextuel, Connue également par l'appellation de *l'intertextualité restreinte*, l'intratextualité est définie comme représentant les *rapports intertextuels entre textes du même auteur* (Dällenbach, 1976 : 282). Dans ce cas, nous pouvons reconnaître l'affiliation de plusieurs éléments relevés dans *Printemps* à d'autres romans de Rachid Boudjedra. Nous citons essentiellement son roman intitulé *La prise de Gibraltar*, publié en en 1987, où l'auteur évoque la conquête du rocher de Gibraltar par le général Tarik ibn Ziad. Le rapport entre les deux romans est d'abord détectable au niveau du sujet traité, en l'occurrence celui de l'Histoire, qui est vu dans l'optique de son degré d'authenticité, mais aussi des problèmes de son écriture.

Nous avons également détecté le recours au procédé de la répétition de plusieurs extraits déjà apparus dans *La prise de Gibraltar* et repris dans *Printemps*.

Nous pouvons citer le recours au procédé de l'ekphrasis pour raconter un pan d'Histoire déjà utilisé dans *La prise de Gibraltar* à travers la description d'une miniature d'un peintre irakien appelé El Wasity, et qui selon Boudjedra, représente l'armée de Tarik ibn Ziad qui s'apprête à conquérir le détroit de Gibraltar. La description de cette même miniature est reprise dans *Printemps* tout en remplissant le même rôle qu'elle avait lors de son insertion dans le roman précédent, à savoir celui de raconter l'Histoire de la conquête de l'Andalousie :

Jaune donc à la manière des chevaux amassés devant le détroit de Gibraltar et portant leurs cavaliers envoyés en éclaireurs, à l'avant-garde des troupes restées à l'arrière, avec parmi eux (les éclaireurs) les porteurs de tambours, les souffleurs de trompettes et les porte-étendards. Jaune donc ces chevaux en arrêt devant le Détroit. (Boudjedra, 2014 : 272).

La répétition intratextuelle entre ces deux romans de Boudjedra se manifeste également à travers l'insertion de réflexions de la part des personnages sur certains textes historiques et le traitement qu'ils ont accordé à certains événements de l'Histoire. L'auteur a intégré un extrait des textes d'Ibn Khaldoun relatant l'épisode de la prise du Rocher de Gibraltar que l'un des personnages devait traduire :

Tarik ibn Ziad prit la mer en l'an 92 de l'Hégire, avec l'assentiment de son chef Moussa ibn Noçaïrn en compagnie de quelque 300 guerriers arabes et d'environ 10000 Numides qu'il enrôla de force et amena jusqu'au Rocher Vert qu'il baptisa de son nom, à l'occasion, le rocher de Tarik (= djebel Tarik = Gibraltar) (Boudjedra, 2014 : 284-285).

Cet extrait renforce cette relation entre les deux romans de notre auteur, et de ce fait nous permet de reconnaître l'inscription de la même conception de l'Histoire déjà développée dans *La prise de Gibraltar* et actualisée dans *Printemps*. Cette conception favorise une réécriture du passé à la lumière des événements du présent, mais également tente d'expliquer les différentes versions de l'Histoire en interrogeant certains documents historiques.

Ajouté à ces répétitions intratextuelles, nous pouvons également relever des répétitions d'ordre autotextuel. L'autotexte est défini *comme une reduplication interne qui dédouble le récit tout ou partie sous sa dimension littérale (celle du texte, entendu strictement) ou référentielle (celle de la fiction)*. (Dällenbach, 1976 : 283). Ce dédoublement interne du récit implique des répétitions de certaines scènes et certains passages au sein du même texte. Nous pouvons citer l'exemple de la narration des épisodes de la vie de Teldj et qui ne cessent de la hanter et « hantent » également l'écriture de Boudjedra. Ses souvenirs et ses obsessions sont racontés à plusieurs reprises dans le texte, qui semble dans cas entrer en écho avec lui-même :

Mchounèche : souvenirs des étés 1992, 93, 94. Teldj constamment obsédée par le souvenir de sa mère décapitée dans le jardin de la clinique Debussy, se disant l'Histoire est toujours cruelle et revenant résider plusieurs fois dans l'année à Mchounèche, comme une sorte de pèlerinage qu'elle devait faire pour honorer la mémoire de sa mère qui avait toujours aimé cette maison magique. Et tous ces flash-back répétitifs de son enfance ! Et qui finissaient par l'épuiser... (Boudjedra, 2014 : 83).

Une forme de répétition est détectable dans les choix esthétiques de Boudjedra, et elle concerne les personnages de son roman. Nous avons déjà identifié Teldj comme personnage principal de *Printemps*. Cependant, nous pouvons considérer le personnage de Nieve comme étant le double de Teldj. Le rapprochement entre les deux personnages se réalise déjà à partir de leurs prénoms. Teldj signifie en arabe neige. On lui a donné ce nom parce qu' « *elle était née en plein hiver (le 1^{er} janvier 1984) pendant une terrible tempête de neige. (Et c'est pourquoi ses parents l'avaient prénommée Teldj = Neige !)* » (Boudjedra, 2014 : 18) quant à Nieve, ce n'est que son équivalent en espagnol « *(Teldj = Nieve (en espagnol) = Neige !)* » (Boudjedra, 2014 : 141).

Le rapport entre les deux personnages est encore plus manifeste quand il s'agit du projet d'analyser et de comprendre l'Histoire. En effet, le dialogue qui va s'engager entre les deux personnages est d'ordre métadiscursif, puisqu'elles tentent d'expliquer leur vécu à la lumière des événements de l'Histoire qui vont finir à chaque fois par relier leurs destins à toutes les deux. Parfois, ce dialogue se transforme en une sorte de monologue tant, l'une comme l'autre, effacent les limites qui les séparent, et voient l'enchevêtrement de leurs discours respectifs. La parole de Teldj se superpose à celle de Nieve pour ne former en fin de compte qu'un seul discours de/et sur l'Histoire.

Nous pouvons déduire en qualifiant l'écriture de l'Histoire étudiée dans *Printemps* de Boudjedra « d'écriture paramnésique », traduisant une tentative de surmonter les difficultés relatives à la restitution et l'explication de certains événements de l'Histoire, tout en dévoilant les caractéristiques d'une nouvelle poétique fondée sur le principe de la répétition, qui semble devenir fondateur du mouvement de l'Histoire.

Écrire la mémoire pour authentifier l'Histoire

L'oubli et la falsification constituent les dangers majeurs qui menacent l'Histoire. De son côté, le texte littéraire a participé paradoxalement et de tout temps à sa sauvegarde, en réinventant les procédés d'écriture qui peuvent prendre en

charge le processus de sa transmission. Ce dernier interpelle constamment le lieu de préservation des événements du passé, en l'occurrence la mémoire, qui joue un rôle important dans le processus de restitution de la véracité du matériau historique.

Les deux notions de mémoire et d'Histoire sont intimement liées, cependant elles ne renvoient pas aux mêmes signifiés. Elles s'intéressent au passé et sont tournées vers le souci de sa représentation. Cependant, l'Histoire :

Se donne comme objectif l'exactitude de la représentation alors que [la mémoire] ne prétend qu'à son caractère vraisemblable. Si l'histoire vise à éclairer du mieux possible le passé, la mémoire cherche plutôt à l'instaurer, (...). L'histoire cherche à révéler les formes du passé, la mémoire les modèle, (...) la première a le souci de mise en ordre, la seconde est traversée par le désordre de la passion, des émotions et des affects. L'histoire peut venir légitimer, mais la mémoire est fondatrice. (Candau, 1996 : 56).

C'est justement ce rôle de « fondatrice » qui nous intéresse dans ce travail, puisque nous constatons que paradoxalement c'est la mémoire, malgré ses « défauts », qui permet dans certains cas d'authentifier les événements de l'Histoire.

François Hartog développe cette idée à travers les deux notions de régimes d'historicité et de présentisme. Il explique que les régimes d'historicité consistent en *les modes d'articulation des trois catégories du passé, du présent et du futur, en parlant en termes de catégories, pas du contenu que l'on donne à chacune des catégories, mais des catégories elles-mêmes, et de la façon dont leurs articulations ont varié selon les lieux et selon les époques.* (Hartog, 2003). Ainsi, il faut comprendre l'homme à travers son « expérience du temps », son inscription dans le présent, tout en se tournant constamment vers le passé pour pouvoir se projeter dans le futur. Dans cette perspective, et en se référant à la notion de présentisme, qui favorise le présent parce qu'il est réel, la mémoire est privilégiée par rapport à l'Histoire, parce qu'elle porte dans le présent les traces du passé, tandis que l'Histoire n'est que reconstruction du passé lointain.

La mémoire a joué un rôle important dans la littérature algérienne d'expression française, à travers laquelle les écrivains ont tenté de lutter contre les versions officielles de l'Histoire, les falsifications, mais également contre l'oubli : *La mémoire retrouvée est ainsi retournement d'une histoire quelque peu falsifiée par la prétention unitariste des discours d'identité successifs. Elle est foncièrement subversive⁴.*

Dans le texte de Boudjedra nous avons pu remarquer une poétique de la mémoire, décelable à travers l'absence de ponctuation au niveau de certaines

pages du roman. Aucun signe de ponctuation n'est repérable, et le passage d'une phrase à une autre est annoncé uniquement par la majuscule de la lettre initiale de la phrase. Ces passages sont caractérisés par un rythme frénétique révélant l'insistance du surgissement du souvenir à l'esprit du personnage.

L'écriture de la mémoire se manifeste également à travers une autre forme dans le texte de Boudjedra ; celle des phrases inachevées, mais également d'une suite de phrases juxtaposées sans aucun lien sémantique, ni même narratif. Les souvenirs d'enfance de Teldj sont transcrits tels qu'ils se manifestent à sa conscience. La représentation du passé « parasite » le présent du personnage, qui reste fortement attaché à son projet initial, à savoir la quête de la vérité historique.

Cette poétique de la mémoire étudiée dans *Printemps* de Boudjedra est reliée à la représentation que se fait le personnage de l'espace qui l'entoure et dans lequel il se retrouve. Ce qui nous permettra de parler d'une scénographie de la mémoire « *mélangeant la topographie de l'espace et celle de mémoire les confondant même...* » (Boudjedra, 2014 : 212). Cette scénographie favorise le surgissement du souvenir qui n'est pas en lien direct avec la réalité qui reste incapable de restituer tout le passé. Ainsi, « le passé authentique » se dévoile sous la forme de souvenirs, déterminés et engendrés par l'environnement textuel dans lequel ils apparaissent.

Nous pouvons conclure en précisant qu'à travers l'étude de l'écriture de l'Histoire dans le texte de Boudjedra, nous avons pu relever les nouvelles stratégies scripturaires mises en place afin de répondre aux exigences du nouveau contexte sociopolitique que certains pays arabes sont en train de connaître. Cette nouvelle poétique de l'Histoire permet de raconter le passé en le mettant en corrélation avec le présent qui le rappelle. Ce rapport passé/présent se traduit textuellement par le procédé de la répétition qui préfigure une poétique de la mémoire, qui permet à son tour d'authentifier l'Histoire.

Bibliographie

- Barbérís, P. 1980. *Le prince et le marchand, idéologies : la littérature, l'Histoire*. Paris : Librairie Arthème Fayard.
- Bloch, M. 1952. *Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien, Cahier des Annales*, 3. Paris : Librairie Armand Colin.
- Bonn, Ch. et al. 1996. *La littérature maghrébine de langue française*. Paris : EDICEF-AUPELEF.
- Boudjedra, R. 2014. *Printemps*. Alger : Barzakh.
- Candau, J. 1996. *Anthropologie de la mémoire*, Collection *Que sais-je ?* Paris : Presses universitaires de France.
- Dällenbach, L. 1976. « Intertexte et autotexte », *Poétique*, n° 27.

Goncourt, E.J. 1887-1896. *Journal des Goncourt : Mémoires de la vie littéraire*. 9 volumes. Paris : Bibliothèque-Charpentier.

Hartog, F. 2003. *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*. Paris : Seuil.

Ricœur, P. 1983. *Temps et récit. L'intrigue et le récit historique*. Paris : Seuil.

Notes

1. Cette citation renvoie à l'intitulé de l'un des chapitres du livre de Marc Bloch intitulé *Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien*.

2. Citation a été extraite du document téléchargé du site suivant : www.numilog.fr/package/extraits_pdf/e259170.pdf [Consulté le 26 décembre 2016].

3. Nous nous référons, dans ce travail, à la distinction proposée par Pierre Barbéris entre HISTOIRE, Histoire et histoire. Il précise dans son ouvrage : « *J'ai proposé à titre provisoire cette triple distinction : HISTOIRE = processus et réalité historique ; Histoire = l'Histoire des historiens, toujours tributaire de l'idéologie, donc des intérêts sous-jacents à la vie culturelle et sociale ; histoire = le récit, ce que nous raconte le roman.* » (Barbéris, 1980 : 179).

4. Cette citation est tirée de l'introduction écrite en 1992, de *La littérature maghrébine de langue française*, ouvrage collectif, sous la direction de Charles Bonn, Naget Khadda & Abdallah Mdaghri-Alaoui.



ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

Histoire et culture dans *Bleu Blanc Vert* de Maïssa BEY

Souhila Ourtirane-Ramdane

Université A. Mira de Béjaia, Algérie
souhila.ramdane@yahoo.fr

Résumé

Dans cet article, nous nous proposons de cerner les enjeux de la réécriture de certains passages de l'Histoire de l'Algérie post-indépendante à partir de la « lecture » de la culture spécifique du texte de *Bleu Blanc Vert* de Maïssa BEY. Nous fondons notre analyse sur le concept de la liminalité tel qu'exploité par la démarche ethnocritique parce qu'il nous permet de mettre en évidence l'ambivalence culturelle des narrateurs/héros Ali et Lilas. Nous situons cette liminalité au niveau de deux passages, le premier est celui de l'indépendance de l'Algérie, et le deuxième est l'avènement de l'école algérienne juste après l'indépendance que nous interprétons en termes de rites initiatiques non accomplis. Nous concluons sur le constat que la culture du texte donne une autre lecture de l'Histoire en ce qu'elle révèle les non-dits et les occultations des discours idéologiques.

Mots-clés : culture, histoire, rite de passage, rite d'institution, Maïssa Bey

History and culture in *Green white blue* of Maïssa BEY

Abstract

Throughout this article, we are suggesting to depict the overview of the drawbacks in the rewriting of some passages of the Algerian post-independence History from the *Green White Blue* text reading of the culture of Maïssa Bey. Our analysis is based on the perceptibility concept as exploited by the ethno criticism initiative and approach which enabled us to highlight the cultural ambivalence of the narrators/heroes Ali and Lilas. We therefore place this perceptibility at the level of two passages: the first concerns the Algerian Independence; whereas the second presents the succession of the post Algerian independence school which we interpret in terms of unperformed initiation rates. We however conclude on the report that the culture of the text under study gives another reading and understanding of the history. In fact, it reveals to a certain extent unspoken and eclipses of the ideological speeches.

Keywords: culture, history, institution's rite, Maïssa Bey, passage's rite

Édité en 2006, le roman *Bleu Blanc Vert* de Maïssa Bey intègre l'une des tendances de la littérature postmoderne, mettre en scène des histoires individuelles dans leur relation avec des événements collectifs qui, souvent, tirent leur origine de l'Histoire. En effet, le roman raconte l'histoire de deux personnages, Ali et Lilas, de l'enfance à l'âge adulte, en l'inscrivant dans la succession de trois phases majeures de l'histoire de l'Algérie : « l'indépendance » (14), « la construction de l'Algérie nouvelle » (112), « la montée de l'islamisme » (226). Toutefois, ce qui nous interpelle sans cesse à la lecture de ce roman n'est pas le récit direct de quelques événements historiques mais il s'agit des voies détournées qu'emprunte le discours pour dire les non-dits et les occultations des discours idéologiques : l'ambiguïté culturelle de toute une génération, celle scolarisée d'abord à l'école française, avant l'indépendance, ensuite à l'école algérienne, après l'indépendance. Le symbole de cette ambiguïté est le parcours narratif d'Ali et Lilas qui est marqué par la prise en tenaille des deux personnages entre la culture algérienne, assez traditionaliste, fondée sur le respect strict des rôles culturels des femmes et des hommes, et la culture française, occidentale, héritée des colonisateurs. L'état problématique des deux personnages nous mène à questionner le récit sur à la fois les enjeux de réécriture de l'Histoire et réemploi des données culturelles pour la signification du texte. Nous estimons que quelques éléments de réponse pourraient nous être fournis par l'exploitation du concept de la liminalité qui traite de l'état de figement des personnages sur les seuils. En effet, dans sa tentative de lire la littérature en termes de réappropriation des données du culturel, l'ethnocritique définit la liminalité dans les tensions entre la cosmologie d'un groupe social, entendue par le philosophe V. Descombes comme la théorie collective du monde¹, et les processus d'individuation et de singularisation de certains personnages. Il s'agit de la catégorie nommée par M. Scarpa « *personnages liminaires* » (2009), ceux qui ne passent pas d'une cosmologie à l'autre, ils « *restent sur les frontières, dans un entre-deux mondes* » (2013 : 16). Ces personnages, explique l'ethnocriticienne, demeurent ainsi dans la « phase de marge » qui revêt selon les anthropologues une importance particulière en ce qu'elle assure l'accomplissement du processus de passage de l'individu d'un état à l'autre. Dans la « séquentiation tripartite » des rites de passage que propose Van Gennep, « la phase de marge » est la phase médiane, transitoire entre la « séparation » de l'individu avec son état antérieur et son « agrégation » à un nouveau groupe, avec un nouveau statut. Elle marquerait ainsi l'un *des moments critiques dans les temps individuels ou sociaux*². « Les personnages liminaires », qui ne dépassent pas cette phase, rajoute M. Scarpa (2009 : 28), sont pour ainsi dire ambivalents dans la cosmologie romanesque, ils ne sont définissables ni par leur statut antérieur ni par le statut qui les attend.

Dans notre article, nous nous proposons, d'abord, de considérer la trajectoire de la liminalité des deux protagonistes, Ali et Lilas, au fil de leur parcours narratif interprété en tant qu' « initiation », définie par M. Scarpa (2009 : 27) comme le « *processus de socialisation des individus en termes d'apprentissage des différences de sexe et d'état* », ensuite, nous tenterons d'expliquer cette liminalité en remontant à son origine, l'école algérienne en tant que dépositaire d' une identité institutionnelle exclusivement arabo-musulmane à laquelle les protagonistes n'adhéreront jamais.

La liminalité d'Ali et Lilas ou l'indépendance manquée

Dans le texte, l'indépendance de l'Algérie est bien une « séparation ». Elle marque pour les Algériens la rupture avec leur statut de colonisé et leur accession au statut d' « hommes » libres. C'est dans les premières lignes du roman que ce changement d'état est inscrit. Il est actualisé par la parole rapportée de l'instituteur à la jeune génération :

Il dit qu'on était libres maintenant. Libres depuis quatre mois. Après cent trente-deux ans de colonisation. Sept ans et demi de guerre. Un million et demi de martyrs. Et il a écrit tous les chiffres au tableau. Avec de la craie rouge. Il a dit qu'on devait maintenant oublier la France. (p.13-14).

Cette liberté « dite » dans le langage des chiffres et qui est devenue le nouvel état de l'Algérie n'est pas vécue pleinement par les deux protagonistes Ali et Lilas qui ne savent pas s'ils doivent l'interpréter en termes de fin ou de commencement, ou encore de naissance ou de mort (31). Ce flou que « vivent » les personnages rejaillit sur leur discours par la récurrence du syntagme « La Révolution continue » qui est l'indice d'une indépendance manquée. Lilas, personnage rêveur et inquiet (217), n'intègre pas la division sexuée des tâches que le groupe a élaborée en refusant de ressembler à sa mère et de se contenter d' « *un bonheur qui devait se satisfaire des désirs des autres* » (66). Elle s'est fixé alors un but : « *Réussir. Pour ne pas avoir à dépendre des autres. Etre libre et indépendante* » (67).

Ali doit apprendre la « langue nationale », l'Arabe académique qui s'avère un exercice difficile et en dépit de sa préférence pour le Français parce que « *l'arabe qu'on apprend à l'école n'est pas exactement le même que celui qu'on parle à la maison* » (48). Il se sent différent de son père et de son frère qui s'accommodent plus facilement de la reconversion linguistique de l'Algérie. Il exprime sa situation en termes de mal être, « *il y a trop d'images qui se mélangent dans ma tête. Trop de questions sans réponse. Trop d'envies. J'ai l'impression que tout est embrouillé et qu'il y a un grand désordre dans mon cerveau.* » (51). La « révolution » dont il

est question dans leur discours n'est dès lors que culturelle. Elle les place de fait à contre-courant des règles collectives et fait d'eux dans la société romanesque des « personnages problématiques ». En effet, au fil de leur parcours narratif, les deux personnages se démarquent de leur groupe social par les contradictions fondamentales dont ils sont porteurs : ils n'adhèrent pas au système axiologique dominant lequel est thématiqué dans les rapports de voisinage dans l'immeuble où ils grandissent. Cet univers figuratif manifeste les conditions de l'existence sociale, il est comparé à la grande maison, *Dar Sbitar* de Mohammed Dib (54) où les coutumes et leurs rites sont farouchement préservés. Lilas et Ali en ressentent le poids à leur mariage en ce que leur initiation à leur nouvelle « vie » est jalonnée d'épreuves qu'ils ne réussissent pas, du moins aux yeux des autres, les voisins. Leur premier échec consiste en l'absence de la « preuve » visible de la virginité de Lilas à l'épreuve de « la nuit de noces » qui éclabousse fâcheusement la réputation du couple tant que la curiosité des voisines tire sa légitimité du principe que le groupe pose et maintient : pureté de la femme avant le mariage. Lilas décrit l'attitude étouffante de son entourage envers elle en ces termes :

Les regards et les allusions ont commencé tout de suite après le mariage. D'abord pour vérifier si les soupçons étaient fondés. Le scandale d'une nuit de noces passée dans notre chambre, loin de la fête et sans présentation publique de la preuve ensanglantée de notre bonne conduite, a eu de très larges répercussions dans l'immeuble. A présent, on souhaiterait nous voir présenter une autre preuve, celle de procréer. Ou du moins la mienne à être fécondée et porter un enfant. (p.165-166).

En fait l'absence de « la preuve ensanglantée » n'est pas inhérente à l'impuissance de Ali le soir de son mariage. Il s'agit d'un choix délibéré des deux personnages de déroger au principe de la collectivité dans la mesure où ils bâtissent leur relation sur le sentiment d' « Amour » qui ne semble pas relever du « processus de socialisation des jeunes gens »³ dans leur société, algérienne. L'apprentissage à la différence des sexes exclut tout rapport amoureux, avant et après le mariage au point où Ali en est à remettre en cause sa société :

Je me demande ce que peut être une vie sans amour [...]. Mais tous semblaient et semblent encore s'en accommoder. Comment toute une société peut-elle fonctionner et s'organiser en faisant totalement l'impasse sur un sentiment aussi essentiel, aussi beau que l'amour ? Mariages arrangés et stricte séparation des sexes étaient, et sont encore souvent, les fondements de l'organisation sociale et de la morale. (p.120).

De prime à bord, la société romanesque fonde toutes ses valeurs sur la « séparation des sexes » que même le mariage ne réunit pas en ce que ce dernier engage tout le groupe et non pas deux personnes. La femme assume dans cette cosmologie le rôle du « patient » et non celui d' « agent », pour user de la terminologie des rôles narratifs définis par Cl. Bremond⁴, elle subit tous les principes du groupe. Pour Lilas, il n'en est pas le cas puisqu'en connivence avec Ali, elle conçoit sa destinée comme elle l'entend à l'écart de son groupe social. Elle ne respecte pas la « tradition » de la préservation de la virginité avant le mariage (121) et décide d'apporter la « preuve » de sa capacité à procréer plusieurs mois après ses noces au mépris des attentes des voisines. Et bien d'autres choix qu'elle évoque en termes d'exception :

Je pouvais clamer que moi, j'avais pu décider librement, lucidement. Aux moments où il fallait choisir, je l'ai pu. J'ai eu cette chance encore rare, de choisir mes études, de choisir un mari, de choisir le moment d'avoir un enfant et un seul. (p. 217).

Le cas de Lilas est rare dans une société où l'exception ne fait pas la règle. La destinée singulière d'Ali et Lilas ne croisant pas celle collective constitue une « anomalie » dans la cosmologie de leur groupe d'origine, lequel la rejette de fait. Il s'agit d'une société radicale dans ses interdits, elle « *nie, condamne et réprime farouchement toute différence, toute déviance* » (232). Cette règle collective est contextualisée dans la phase islamiste que l'Algérie a traversé entre « 1982 à 1992 » (183) et durant laquelle le couple protagoniste est confronté à l'agressivité des voisins qui ne les reconnaissent plus comme des leurs. Malédiction, injure, mépris est le lot quotidien des deux personnages qui résistent en maintenant leur mode vie souvent comparé à celui des « Français » (166) et considéré comme opposé à celui des aïeux :

Il ne se passe pas de jour sans que j'entende [...] dans l'immeuble précisément, des exhortations plus ou moins vigoureuses pour me pousser à accomplir l'une des obligations majeures de tout croyant [...]. Lilas doit aussi, supporter la même pression, simplement parce qu'elle continue à sortir tête et jambes nues, quand elle n'est pas en pantalon. (p. 246).

Ce conflit diégétique réveille la mémoire du texte qui par des récits « analeptiques » tente de justifier la singularité des deux personnages. S'inscrivant dans les dernières pages du roman, ces récits sont ceux de l'enfance d'Ali et de Lilas qui remonte dans le temps diégétique à l'indépendance de l'Algérie c'est-à-dire à l'incipit du roman.

Le passage narratif de la scolarité d'Alya, fille d'Ali et Lilas, rappelle celle de ses parents et de tous les enfants de leur génération face à l'ambiguïté de l'apprentissage simultané des deux langues, Arabe et Français, dès la première année :

A cette époque-là [juste après l'indépendance], les parents se plaignaient des difficultés qu'avaient leurs enfants dans l'apprentissage, parce que le matin, en cours d'arabe, on leur demandait d'écrire de droite à gauche et le soir, pour l'apprentissage du français, ils devaient écrire de gauche à droite. Beaucoup d'enfants ne s'y retrouvaient plus ! Alya a, elle aussi, été désorientée [...]. L'arabe que parle la maîtresse d'école n'est pas tout à fait le même que celui qu'elle parle couramment. (p. 224).

L'entre-deux langues de la fille actualise celui des parents parce que les difficultés scolaires d'Alya à comprendre l'Arabe académique réinscrivent en abîme celles de Lilas, qui préférait à l'école, d'après l'indépendance, le Français à l'Arabe, celui différent de la langue dite dialectale (54). Le père aussi, Ali, a rencontré les mêmes difficultés à maîtriser cette forme soutenue de la langue par rapport à celle française (145). Difficultés mises en exergue dans la scène de la plaidoirie à la cour qui réactualise non seulement la scolarité d'Ali mais plus encore l'intransigeance du groupe quant à la transgression de ses lois :

J'ai même été traité de renégat par l'un de mes jeunes confrères, parce que je m'insurgeais contre l'obligation de plaider en arabe classique sur injonction d'un juge arabophone qui ne supportait pas mon intervention dans une langue qu'il a qualifié d'arabe francisé [...]. Le magistrat m'a menacé de poursuites pour outrage parce que j'ai aussitôt répondu que je n'étais pour rien dans la colonisation française. Tout se passe aujourd'hui comme si nous devons payer le prix de cette colonisation dont nous représentons, bien malgré nous, une séquelle. Quand je suis entré à l'école, l'arabe y était totalement prohibé [...]. Nos maîtres étaient pourtant tous nés dans le pays et côtoyaient depuis toujours cette autre catégorie de la population, très proche mais souvent tenue à l'écart. Moi-même je n'ai commencé à apprendre à lire et à écrire l'arabe qu'au moment de mon admission au collège, juste après l'indépendance. (p. 224).

Le passage « analeptique » crée une tension sémantique en déplaçant le sens du lexème « outrage » de la dimension juridique dans laquelle il s'inscrit à la dimension culturelle qu'il présuppose. En fait, l' « outrage » pour lequel Ali risque d'être sanctionné est le fait d'être marqué, bien malgré lui, d'une ambivalence culturelle (Algérienne vs Française) qui ne cesse de rappeler le passé dégradant⁵ de l'Algérie colonisée et dont l'héritage direct est cet idiome « arabe francisé » que parlent Ali et les individus de sa génération. Donc Ali et Lilas sont des personnages liminaires

parce qu'ils sont des mal-initiés. Ils sont placés dans le système des normes culturelles du côté du pôle le moins positif et le plus problématique, pour reprendre les termes de la définition de M. Scarpa (2009 : 29) de cette catégorie de personnage. L'écart par rapport à leur groupe trouve sa pleine réalisation dans la symbolique du départ de l'immeuble. Ils quittent l'univers syncrétique de la cosmologie du groupe vers une maison, « une maison coloniale » (266) qu'ils ont meublée de « *vieilleseries* » achetées chez un « *antiquaire* » que Lilas perçoit comme « *le concentré d'une histoire encore vivante* » (269). Nous lisons les unités narratives du départ en termes de volonté des deux personnages liminaires de rattraper le temps de leur enfance en plantant un décor de l'époque où ils n'étaient pas indexés pour leur différence. Ils remonteraient ainsi au commencement de leur histoire, 1962, année de l'indépendance de l'Algérie, phase identifiée comme celle de la « séparation ».

Si ce retour au passé ne pas s'effectuer dans le temps de la diégèse en ce qu'il est référentiel, il se produira, cependant, dans le temps de la narration qui de par la manœuvre de l'« analepse » projette les personnages liminaires tout au début du roman, les premiers mois de l'indépendance. A l'excipit, Lilas raconte ses adieux à l'immeuble en ces termes :

Je me revois enfant, en cet été 1962, dévalant les escaliers de l'immeuble, parcourant les appartements vides, restés ouverts après le départ de leur occupants (les Français). Attentive seulement aux traces de vie qui y subsistaient. J'ai été la dernière à quitter l'appartement. J'ai parcouru une dernière fois toutes les pièces vides où rôdaient encore une multitude d'éclats qui captaient la lumière du Soleil, une poussière d'or qui bientôt allait se déposer et disparaître pour être remplacée par d'autres éclats. [...]. En descendant les marches pour rejoindre Ali qui m'attendait, j'ai croisé, comme à l'accoutumée, des enfants qui se bouscuaient en poussant des cris de guerre. Je suis passée devant les graffitis réapparus depuis quelques moi. Tous appellent à la guerre sainte. (p. 282-283).

En revenant sur lui-même le texte boucle le parcours narratif des deux personnages sur, à la fois, leur rupture avec leur groupe dont ils ont transgressé les lois et sur leur retour symbolique à l'univers initial, colonial, qu'ils sont censés avoir quitté à la phase de séparation. Ali et Lilas manquent par là même la dernière phase du rite : leur agrégation à un monde nouveau et avec un statut nouveau. Pourquoi Ali et Lilas ne se sont-ils pas vraiment séparés de l'univers colonial français à l'Indépendance ?

A l'origine de la liminalité : l'école algérienne

Dans le texte, née au lendemain de l'Indépendance, l'école algérienne intervient en faveur d'un brouillage des repères culturels en ce qu'elle maintient, d'une part, le lien avec la culture française, celle de l'univers initial, et contraire, d'autre part, la culture d'origine par l'imposition d'une identité « institutionnelle ».

En fait, nous lisons le passage d'Ali et de Lilas, et les enfants de leur génération, de l'école française à l'école algérienne en termes de rite de passage/rite d'institution⁶ parce qu'elle assume la même fonction : poser et mettre en exergue la frontière entre un avant et un après et légitimer sa transgression, pour le cas de l'école, au nom de la révolution et de l'Indépendance. Il n'en demeure pas moins que nous le considérerons dans sa logique d'accomplissement selon les trois phases du modèle van gennepien (séparation, marge, agrégation). Lesquelles restent inachevées du fait que ce rituel ne réussira pas à faire transformer aux « consacrés », les enfants algériens, les représentations qu'ils ont d'eux-mêmes, c'est-à-dire des « Algériens francisants ». S'intéressant à la fonction sociale du rituel, Pierre Bourdieu⁷ définit le rite d'institution en ces termes :

Parler de rite d'institution, c'est indiquer que tout rite tend à consacrer ou à légitimer, c'est-à-dire à faire méconnaître en tant qu'arbitraire et reconnaître en tant que légitime, naturelle, une limite arbitraire ; ou ce qui revient au même, à opérer solennellement, c'est-à-dire de manière licite et extra-ordinaire une transgression des limites constitutives de l'ordre social et de l'ordre mental qu'il s'agit de sauvegarder à tout prix [...]. Le rite attire l'attention de l'observateur vers le passage (d'où l'expression rite de passage) (1982 : 58).

S'il est dans la fonction du rite de légitimer la transgression des frontières en rendant perceptible le passage, il est dans les objectifs de l'école algérienne d'attirer l'attention des enfants, dès le premier jour de leur scolarisation, sur la rupture avec les principes de l'école française ainsi avec l'identité qu'elle prône. Seulement, la brutalité du discours qui a soutenu cette rupture a escamoté la première phase du rite, la « séparation » : les enfants qui, quelques mois avant l'Indépendance, étaient scolarisés à l'école française, n'ont pas compris ce basculement abrupte présenté sur le ton de la menace. C'est la raison pour laquelle Ali ne considère pas son retour à l'école après l'été de l'Indépendance en tant que « vraie rentrée scolaire » et ses enseignants en tant que « vrais professeurs » (15). En effet, ces derniers sont pour la plupart des Révolutionnaires ayant quitté leurs études pour participer à la guerre de libération. Le roman s'ouvre sur le discours de l'un de ces « professeurs » qui prêche la guerre contre les symboles de la France, notamment, les couleurs du drapeau français :

Bleu. Blanc. Vert. Dès qu'il a posé son cartable sur le bureau, il a dit : à partir d'aujourd'hui, je ne veux plus voir personne souligner les mots ou les phrases avec un stylo rouge ! Ni sur les cahiers, ni sur les copies. D'abord j'ai pensé que le rouge était sa couleur. Je veux dire, la couleur du professeur [...]. Il a ajouté : maintenant vous ne soulignez plus qu'en vert. Avec un stylo vert. J'ai levé le doigt. Il m'a autorisé à parler. J'ai demandé pourquoi. Pourquoi on ne devait pas utiliser le rouge. Alors il est monté sur l'estrade. Il a expliqué. J'avais tout faux. Il a dit que, si on écrivait avec un stylo bleu sur la feuille blanche et qu'on soulignait en rouge, ça ferait bleu blanc rouge. Les couleurs de la France [...]. Le professeur a ajouté sur un ton menaçant et en agitant un doigt encore plus menaçant sur nous : vous devez respecter l'Algérie indépendante et ses martyrs. Je respecte l'Algérie. Et ses martyrs aussi. Je n'ai pas osé lever le doigt encore une fois pour lui demander si c'était une nouvelle loi. (p.13-14).

Les questions d'Ali au professeur démontrent que la volonté de ce dernier d'instituer une rupture fondamentale entre le monde initial et le monde nouveau, polarisé autour des catégories temporelles (hier vs *aujourd'hui*) et (avant vs *maintenant*), n'a pas eu son effet. Dès lors, la deuxième phase du rite, celle de marge, sera aussi inaccomplie. Ali rate son initiation « aux actes formalisés ». Le passage qui l'atteste est celui où Ali utilise le « stylo noir » à la place du « vert ». Par injonction du « professeur », il détourne certes les motifs chromatiques de leur signifiés référentiels, toutefois, pas vers la symbolique visée :

Mais puisque je suis indépendant, j'ai posé mon stylo bleu et j'ai sorti de ma trousse mon stylo noir. J'ai commencé à écrire. Ça ne fait plus bleu blanc rouge. C'était maintenant noir blanc rouge. Ainsi, je respecte mon professeur et mon pays. Et ma liberté. Quand il est passé dans les rangs et qu'il a vu ma copie, il me la prise. Il l'a déchirée. Puis il a pris mon cahier posé sur la table. Il l'a déchiré aussi. Il avait l'air très en colère. Je n'ai compris pourquoi. Il a dit : ça t'apprendra à obéir. (p.15).

Perçu comme une marque de désobéissance, le recours au « stylo noir » manifeste la mauvaise adhésion d'Ali au principe de ce professeur d'un nouveau genre. Le fossé entre ces deux instances, l'élève et le professeur, se creusera encore plus avec l'arrivée des enseignants coopérants du Moyen-Orient pour aider l'Algérie dans son projet de reconstruction du pays circonscrit dans le texte entre 1962 et 1982. Venus principalement pour l'enseignement/apprentissage de la langue arabe, ces enseignants qui s'expriment dans un « arabe classique » se sont dotés d'une autre mission, celle de faire réintégrer les enfants algériens le bercail de la « *Oumma Islamiya* » (226). Ali, Lilas et les autres élèves de leur génération ne se reconnaissent pas dans le discours de ces enseignants qu'ils ne comprennent pas facilement (54)

et qu'ils ne prennent pas, d'ailleurs, au sérieux. Ali, se remémorant un passage de sa scolarité à l'école algérienne, évoque le comportement désintéressé des élèves à l'égard de leurs enseignants égyptiens en ces termes :

Des professeurs égyptiens inénarrables, qui passaient eux aussi leur temps à nous reprocher, dans des diatribes que nous laissions filer au-dessus de nos têtes, d'avoir un esprit et des comportements incompatibles avec notre culture arabo-musulmane. Le tout argumenté de prêches dont je retrouve la substance et la violence un peu partout autour de moi. (p. 226).

Quand bien même les élèves veulent rester à l'écart de la mission sacrée de leur enseignant, il n'en demeure pas moins que le discours de leur maître relève d'un « acte d'institution » défini par Pierre Bourdieu (1982) en tant qu'acte « *de communication d'une espèce particulière : il signifie à quelqu'un son identité, mais la lui impose en l'exprimant à la face de tous (Katégoresthaï, à l'origine, accuser publiquement) en lui notifiant avec autorité ce qu'il est et ce qu'il a à être* » (58). Cette identité signifiée, fondée exclusivement sur l'arabité et l'islam, Ali et Lilas ne la reconnaissent pas comme leur seule identité. Ils se sentent aussi affiliés à la culture française, de l'univers initial dont ils trouvent le prolongement chez d'autres enseignants coopérants, cette fois-ci, venus de France. Ils les préfèrent à ceux du Moyen-Orient parce qu'ils les comprennent mieux. Lilas privilégie les moments qu'elle passe avec Mireille et Michel en ce qu'ils lui procurent beaucoup de livres de littérature française dont les effets se mesurent par-delà le temps de sa scolarisation. Lors de son voyage à Paris après son mariage avec Ali, Lilas se sent familière de cette ville qu'elle n'a connue qu'enfant. Elle n'en a gardé que de très vagues souvenirs :

Rien de ce que je vois à Paris ne m'est étranger. Chaque place, chaque rue, chaque entrevue évoque un souvenir précis. A chaque pas j'ai l'impression de tourner les pages d'un livre que j'aurais déjà lu [...]. Le pont Mirabeau, la Seine, le boulevard Saint-Michel, le café de Flore, les jardins du Luxembourg, les Halles, tous ces lieux me replongent dans mes lectures [...]. Et c'est guidée par Verlaine, Hugo, Zola, Balzac, Baudelaire, Simone de Beauvoir, Modiano et bien d'autres que je déambule dans la ville. (p.250).

Reconnaissant les lieux de ses lectures de littératures françaises à l'école algérienne, Lilas ne perçoit pas ainsi la frontière instituée par le professeur révolutionnaire, le premier jour de la rentrée scolaire, jour de leur investiture. Ali non plus ne s'est jamais senti séparé de la culture française, donc de la France qu'il considère à l'excipit comme un « *pays qui a fait longtemps partie de [sa] vie* » (248) en raison de son parcours à l'école algérienne qui n'a pas réussi à rompre radicalement avec la culture française malgré sa politique d'arabisation :

Après les lois sur les nationalisations des entreprises publiques et des hydrocarbures, on a voté les lois sur l'arabisation, saluées par les tenants du nouvel ordre algérien. Avec le sentiment si gratifiant de prendre enfin une revanche, non seulement sur l'histoire, ce qui serait légitime, mais surtout sur les milliers de cadres dit « francisants » formés pourtant par l'école algérienne. Et nous faisons quotidiennement les frais de ces tentatives d'exclusion. On m'a appris une langue, le français. On m'a répété que seuls comptais le niveau d'instruction [...]. Des mesures ont été prises, des décrets ont été promulgués pour arabiser et diffuser l'islam, religion d'Etat, à ces enfants nés dans l'Algérie libre. Mais surtout pour rappeler à tous, à chaque instant de la vie, que nous ne devons pas dévier du chemin tracé pour tous. Je suis arabe et musulman, on ne me permet pas de l'oublier. (p.145).

Maintenant le lien avec le passé de l'Algérie pré-indépendante, l'école de l'Algérie post-indépendante ne permettra jamais à Lilas, à Ali et les individus scolarisés en même temps qu'eux, leur agrégation un nouveau statut, arabe et musulman sans toute autre composante identitaire, en dépit de ses objectifs. Certes, ils accéderont grâce à elle à une promotion sociale puisqu'ils sont devenus cadres, elle psychologue et lui avocat, mais ils demeureront marqué par la culture française, de l'univers d'avant : ils portent la désignation de « *cadres francisants* ». Nous identifions cette étiquette des personnages en tant qu' « assignation statutaire » par laquelle le rituelle d'institution, explique P. Bourdieu (1982), produit ses effets les plus « réels », *celui qui est institué se sent sommé d'être conforme à sa définition, à la hauteur de sa fonction* (59), toutefois, dans le texte à l'écart de la communauté. Reconnaisant leur statut, les personnages liminaires ne comprennent pas l'attitude de la communauté à leur égard du fait que, dans cette « Algérie libre », l'étiquette « *cadres francisants* » a le caractère d'une injure qui tente d'enfermer les personnages dans une accusation fonctionnant comme un destin. Lequel destin est problématique en ce qu'il est sanctionné par l'exclusion. En effet, le texte est marqué par les interrogations d'Ali quant à son rejet par la communauté qui est responsable, pourtant, de ce qu'elle les accuse, « *Il y a ceux qui, comme moi et des milliers d'autres, sont restés en Algérie. Qui ont été formés par des enseignants. Français pour la plupart, mais sous tutelle d'un ministère algérien, et conformément aux directives de ce ministère. Où est l'erreur ?* » (145). Ainsi, comme l'explique M. Scarpa en citant V. Descombes, nous constatons que, la destinée de Lilas et Ali est celle du personnage/héro moderne qui « *s'éprouvant comme «un pure individu», tente de se poser « hors de toute identité institutionnelle» et entraine de ce fait même la rupture, le changement dans la, les cosmologies romanesques.* » (2009 : 27). Il s'agit de la catégorie de personnages liminaires « non-initiés sur-initiés » qui en transgressant les frontières, « *fait passer*

dans une autre cosmologie » (Scarpa, 2009 : 34), de laquelle la communauté se détourne complètement. Pour conclure, nous dirons que derrière la destinée préétablie de Lilas et Ali, puisque programmée par l'auteur, se profile le projet d'écriture de Maïssa Bey dans *Bleu Blanc Vert*, celui d'une certaine réécriture de l'Histoire de l'Algérie qui trouve, par l'ambivalence structurelle des personnages/héros, Lilas et Ali, la voie privilégiée pour « explorer «la côte mal taillée en quoi consiste le réel», les «vérités négatives» sur lesquelles peuvent se construire les systèmes culturels », pour reprendre les termes de M. Scarpa (2009 : 34-35). Cette liminalité romanesque met l'accent sur la logique du texte dans sa réappropriation des données du culturel pour la conception de sa propre culture marquée par la tension entre deux types de cosmologie, l'une singulière et problématique, l'autre, dominante est extrêmement intransigeante. Ainsi, nous pouvons dire que la culture du texte donne une autre lecture de l'Histoire en ce qu'elle révèle les non-dits et les occultations des discours idéologiques d'Etat : l'incidence des événements historiques sur la construction de l'identité culturelle de la génération de la post-indépendance. Identité fortement marquée par une ambivalence que les institutions qui en sont à l'origine ne reconnaissant pas.

Bibliographie

- Bendjelid, F. 2009. *Compte rendu*. Maïssa Bey, *Bleu blanc vert*. *Synergies Algérie*, n° 7, p. 297-299. [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Algerie7/maissa.pdf> [Consulté le 15 mars 2017].
- Bey, M. 2006. *Bleu Blanc Vert*. Barzakh.
- Boualit, F. 2013. « L'école française dans *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun. Rites de passage ou rite d'institution ? ». *Multilinguales*, N° 1, p.31-42.
- Bourdieu, P. 1982. « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*. N° 43, p. 58-63.
- Bremond, Cl. 1973. *Logique du récit*. Paris : Seuil.
- Scarpa, M. 2009. *L'Eternelle jeune fille. Une ethnocritique du Rêve* de Zola, Paris : Honoré Champion.
- Scarpa, M. 2013. « L'Ethnocritique de la littérature. Présentation et situation », *Multilinguales*, N° 1, p. 7-17. - « Le personnage liminaire », *Romantisme*, n° 145, 2009/3, p. 25-35.
- Whalen, T. « De la Rhétorique Considérée comme Praxis de la Liminalité ». [En ligne] : http://www.csr-scerc.ca/wp-content/uploads/2012/10/Rhetor1_Whalen-f.pdf [Consulté le 15 mars 2017].

Notes

1. Cité par M. Scarpa dans, « L'ethnocritique de la littérature. Présentation et situation », *Multilinguales*, N° 1, 2013, p. 16.
2. Cité par M. Scarpa, *L'Eternelle jeune fille. Une ethnocritique du Rêve* de Zola, Paris, Honoré Champion, 2009, p.161-162.

3. C'est grâce à ce processus que M. Scarpa définit l'initiation dans son versant anthropologique en termes d'« *apprentissage des différences de sexe et d'état* ». In : *L'Éternelle jeune fille. Une ethnocritique du Rêve de Zola*. Paris, Honoré Champion, 2009, p. 73.
4. Selon Cl. Bremond les rôles narratifs essentiels sont ceux d'agent et de patient autour desquels se groupent d'autres rôles qu'assument les personnages lors de leurs interventions dans le développement d'un processus. *Logique du récit*, Paris, Seuil, 1973.
5. Dans le passage « *Nos maîtres étaient pourtant tous nés dans le pays et côtoyaient depuis toujours cette autre catégorie de la population, très proche mais souvent tenue à l'écart* » nous lisons une hiérarchisation des cultures où celle algérienne est dévalorisée.
6. Nous nous inspirons pour le traitement du passage des personnages par l'école algérienne de la démarche ethnocritique du chercheur F. Boualit dans « *L'école française dans Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun. Rites de passage ou rite d'institution ? », in *Multilinguales*, N° 1, 2013, p.31-42.
7. « *Les rites comme actes d'institution* », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Année 1982, Vol. 43, N° 43, p. 58-63.
[En ligne] : www.persee.fr/web/revues/.../arss_0335-5322_1982_num_43_1_2159
[Consulté le 15 mars 2017].



ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

Une Méditerranée toujours d'hier et d'aujourd'hui. Amin Maalouf, Salim Bachi

Lamia Mecheri

Université d'Annaba, Algérie
lamiarome@yahoo.fr

Résumé

La représentation de la mer Méditerranée en littérature a, souvent et longtemps, nourri les récits de voyages des auteurs contemporains. En effet, dans cette mer intérieure, le passé et le présent s'entrecroisent et se superposent sans cesse, avec une possible projection vers le futur. L'étendue de cet espace marin fonctionne comme un miroir reliant deux univers qui s'opposent et se juxtaposent à travers le temps, à savoir l'Orient et l'Occident. Autour de ces deux rives symboliques, des mythes se construisent et se déconstruisent constamment. Pour contextualiser notre sujet et mettre en évidence le lien métaphorique de la mer reliant l'Histoire et l'actualité, nous avons choisi de nous appuyer sur les romans de deux auteurs francophones, à savoir *Léon l'Africain* d'Amin Maalouf et *Amours et aventures de Sindbad le Marin* de Salim Bachi. Ces récits invitent à faire l'expérience de l'enchantement et du désenchantement au sein de cet espace exotique. Pour cela, nous tenterons de répondre aux questionnements suivants : comment et en quoi la mer est-elle un espace tantôt de l'illusion et tantôt de la désillusion ? Comment l'écriture participe-t-elle à la construction d'un mythe collectif de tous les temps (d'hier et d'aujourd'hui) ?

Mots-clés : mer, littérature, mythe, écriture

The Mediteranean of yesterday and today. Amin Maalouf, Salim Bachi

Abstract

The representation of the mediteranean sea of leterature is always and for a long time the writing of the passengers of the writers. As a result, in this inter-sea, the past and the present are crossing without stopping with a possible projection towards the future. The area of this space fonction as a mirror related two unvers that suppose or just suppose towards the time. To know the oriental and the oxidental around these two unvers symbolic of it is construct and is discounstruct for them our subject and put in reality the link metaphorical of the sea relate the story and the actuality. We have chosen to examine two romans and two writers frencophones : *Léon l'Africain* of Amin Maalouf and *Amours et Aventures de Sindbad le Marin* of Salim Bachi. These writing invite to do the experiance of the enchantment and disanchantement within this exotic space. For this, we can

answer by asking this questions : how the writing participate for the construction of the mythe collective of all the time (for yesterday and for day) ?

Keywords : sea, literature, mythe, writing

*La véritable chance du Marin, son unique trésor, était sa capacité
à se réinventer à travers [...] les voyages.*

Historiciser et fictionnaliser la mer Méditerranée

Notre réflexion sur la mer s'inscrit dans le prolongement de notre recherche. En effet, lors de notre thèse consacrée à l'écriture de l'Histoire dans l'œuvre de Salmi Bachi, nous avons proposé une étude de la mer, comme un espace déterritorialisé, qui fluctue des identités, en raison de son histoire riche et longue. Pour cela, nous nous sommes servi de la géophilosophie et de la géocritique comme cadre de référence. Nous avons, également, utilisé le concept géocritique de l'espace *navicule* et celui de *l'entre-deux* pour mettre en valeur le flottement identitaire, mais aussi pour montrer que la mer est un tiers-espace à la croisée du monde occidental et du monde oriental.

Dans la présente étude, nous poursuivons notre réflexion axée principalement sur la Méditerranée en confrontant les deux textes annoncés dans le résumé¹. Nous proposons une lecture géocritique pour répondre à nos actuelles interrogations. Selon nous, cette discipline permet d'offrir une vision originale et postmoderne de l'espace marin, mais aussi un regard multiple de celui-ci, dans la mesure où il y a une interaction permanente entre le lieu de la fiction et le lieu géographique, ou historique.

Avant de commencer notre analyse de l'espace marin, nous allons emprunter deux concepts forgés par le fondateur de la géocritique, Bertrand Westphal, celui *l'asynchronie* et celui de la *polychronie*. Ces deux termes sont étroitement liés à la représentation de l'espace. Il faut noter que *l'asynchronie* est un phénomène qui affecte l'espace humain. Elle renvoie à l'idée de la subdivision et au morcellement d'un espace donné à travers le temps. Pour comprendre cela, Bertrand Westphal utilise l'exemple de la ville de Barcelone. En effet, la représentation de cette dernière s'effectue selon les différents regards que portent les auteurs sur elle, regards le plus souvent intériorisés qui se « [...] fondent dans l'actualité du visiteur sans jamais appartenir à un présent unique » (Westphal, 2007 : 226). Pour mettre en évidence son propos, le géocritique revient sur la métaphore astrale du ciel étoilé

de Hans Robert Jauss qui écrit : « De même que l'apparente simultanéité des étoiles dans le ciel d'aujourd'hui se décompose pour l'astronome en une immense diversité dans l'éloignement temporel » (*Ibid.* p. 226-227). De là, nous pouvons comprendre que le présent d'un lieu n'est plus « un », mais « multiple » puisqu'il se compose de points de vue hétérogènes, liés à un passé temporel. Ce passé temporel est, à son tour, soumis aux lois de l'hétérogénéité qui composent l'instant et la durée et, de ce fait, rendent possible une lecture plurielle de l'espace à travers le temps. À ce sujet, Bertrand Westphal écrit :

*Chaque individu adhère à un régime temporel propre ou qui est spécifique à un groupe, à une culture, tandis que plusieurs régimes parallèles, voire concurrents, sont concevables dans l'absolu. Cette hétérogénéité s'exprime dans l'instant, car, à l'échelle planétaire, un même instant assume une valence différente selon les êtres qui le vivent. La diversité des temporalités que l'on perçoit en synchronie dans plusieurs espaces, voire dans un seul et même espace, s'exprime également en diachronie. L'espace se situe à l'intersection de l'instant et de la durée ; sa surface apparente repose sur les strates de temps compact échelonnées dans la durée et réactivables à tout moment. Le présent de l'espace compose avec un passé qui affleure dans une logique stratigraphique. (*Ibid.* p. 223).*

Quant à la *polychronie*, selon l'analyse de l'anthropologue américain, Edward T. Hall, elle concerne l'aire méditerranéenne, par opposition à la *monochronie* qui, selon lui, est réservée à l'aire américaine. Mais, ce choix est arbitraire et n'est pas définitif puisque lorsque ces deux concepts sont repris par la géocritique, ils prennent un autre tournant, qui nous intéresse pour examiner l'espace marin. En effet, la *monochronie* consiste à discerner dans le monde une *seule temporalité*, et la *polychronie* attribue à chaque aire culturelle une *temporalité différente*.

Pour faire bref, nous constatons que l'*asynchronie* et la *polychronie* se complètent dans la mesure où l'une fait appel à l'autre. La première renvoie à la multiplicité d'un même espace, une sorte de *monde possible*, pour reprendre le concept de Thomas Pavel et toute la théorie² qui en découle, tandis que la seconde offre une lecture verticale, c'est-à-dire plurielle, de la temporalité d'un espace hétérogène. Bertrand Westphal explicite ce lien « fort » entre ces deux concepts et dit :

Le lien est fort entre l'asynchronie et la polychronie, marques d'une perception fine de l'espace orientée selon une logique temporelle. L'asynchronie introduit en définitive le règne de la polychronie, que seul le repli sur une culture fermée parvient à occulter. Le moment qu'un individu expérimente n'investit pas forcément le même plan historique que celui de son voisin. Il n'est point de temps unique, universel. (Westphal, 2007 : 231).

Après ce détour théorique par la géocritique, revenons à l'analyse de la mer Méditerranée selon un point de vue *asynchrone* et *polychrone*, ce qui nous permet de faire une lecture à la fois plurielle et hétérogène de l'espace en question. Pour comprendre cela, nous allons examiner les pérégrinations du personnage principal de *Léon l'Africain*, et aussi celles du héros des *Amours et aventures de Sindbad le Marin*.

Ainsi, dans le récit d'Amin Maalouf, le protagoniste historique Hassan al-Wazzan dit « Léon l'Africain », à la manière des grands navigateurs de la littérature - nous pensons à Ulysse, à Énée et à tant d'autres - se lance dans un périple autour de la Méditerranée. Ses errances entre deux mondes, oriental et occidental, ont pour origine un contexte historique, lié principalement à des conflits religieux. En effet, de grands événements accompagnent ses longs déplacements. Le point de départ de ces bouleversements se situe dans sa ville d'origine, Grenade, au moment de la Reconquista, moment qui correspond à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance. Rappelons qu'à cette époque l'Islam n'est plus la religion la plus influente en Andalousie et cède la place au Catholicisme. Fuyant donc l'Inquisition espagnole, il se retrouve à Fès puis en Égypte sous la domination ottomane. Enfin, il fait un détour par l'Afrique subsaharienne avant de se retrouver à Rome, où il y vit les premières heures de la Renaissance. À ce sujet, Hassan al-Wazzan, nous dit : « Mais n'est-ce pas un peu de ce que je fais : qu'ai-je gagné, qu'ai-je perdu, que dire au Créancier suprême ? Il m'a prêté quarante années, que j'ai dispersées au gré des voyages : ma sagesse a vécu à Rome, ma passion au Caire, mon angoisse à Fès, et à Grenade vit encore mon innocence » (Maalouf, 1998 : 11-12).

Quant au personnage de Salim Bachi, nous remarquons que le nouveau Sindbad, qui appartient à l'époque contemporaine, incarne un jeune immigré clandestin et amoureux des voyages. Il quitte sa ville Carthago³, un nom qui rappelle le destin tragique de Carthage en flamme, et qui semble se prolonger jusqu'à nos jours, parce que le passé rattrape sans cesse le présent : « La cité brûlait chaque jour, chaque jour de manière différente », nous rappelle Sindbad (Bachi, 2010 : 44). Ceci conduit le marin oriental et ses semblables à emprunter le chemin de l'exil, à la recherche d'un « autre ailleurs » porteur d'espoir, où les rêves, vécus comme une sorte de renaissance, se poursuivent et se concrétisent perpétuellement. Il se lance donc dans une odysée méditerranéenne de ville en ville, en quête d'un bonheur « éternel », où il est accueilli, à chaque fois, par une femme, « les femmes et leur jeunesse absolue, miroir tendu face au néant » (*Ibid.* p. 129).

Lorsque l'on examine les itinéraires marins, à la fois *asynchrones* et *polychrones*, de ces deux protagonistes, nous découvrons que leurs déplacements sont toujours liés à un contexte particulier, soit historique, soit personnel, à la frontière de

l'Orient et de l'Occident. En ce sens, l'espace marin devient le théâtre des événements marquants, où passé et présent se mêlent et s'entremêlent sans cesse, avec une éventuelle projection sur le futur proche. Cela est rendu possible, d'un côté, à travers le personnage historique d'Hassan al-Wazzan dont le voyage est culturellement riche en enseignements. Il convient de rappeler que même si le cadre temporel du récit *Léon L'Africain* se rattache à une époque bien précise, entre le XV^e et le XVI^e siècle, le parcours géographique, lui, est plus vaste et dépasse la géographie du roman, dans la mesure où il est question d'un détour à travers les civilisations méditerranéennes de tous les temps, par la succession de différentes générations. De ce point de vue, le protagoniste d'Amin Maalouf est considéré comme un homme universel. S'adressant à son fils, il lui dit : « Et tu resteras après moi, mon fils. Et tu porteras mon souvenir. Et tu liras mes livres [...], comme un marchand qui dresse son bilan au bout d'un long périple » (Maalouf, 1998 : 11). De l'autre côté et à travers la figure du nouveau Sindbad, il convient de souligner que la mer permet le croisement de l'Histoire et de l'actualité puisque le héros de Salim Bachi est non seulement immortel, mais aussi universel. Il appartient à toutes les époques et est témoin de tous les événements qui ont eu lieu : « Mais Sindbad échappait au conteur [...]. Sindbad était immortel : il renaissait à chaque génération et il s'incarrait dans un jeune homme à l'âme voyageuse [...] » (Bachi, 2010 : 141).

Ainsi, cette nouvelle vision, à la fois *asynchrone* et *polychrone*, que donne à voir la mer, nous renvoie à la notion d'archipel parce qu'il est question d'un espace fragmenté, mais aussi l'étymologie latine du mot Méditerranée, « entre les terres », est riche en sens et nous fait penser aux îles. À ce stade de notre réflexion, il est important de souligner qu'en géocritique, l'archipel est défini comme un ensemble de lignes, ou mieux « [...] un ensemble de points, cette somme de fragments ayant appartenu à un grand tout » (Westphal, 2001 : 240). En effet, les histoires et les époques, mises en scène par les deux auteurs, transforment la mer, lieu de l'Histoire et de la fiction en même temps, en un espace hétérogène et multiple. Ce dernier se déconstruit et se reconstruit laissant place à l'émergence d'un mythe collectif marin commun aux villes méditerranéennes, où se confrontent constamment réel et imaginaire, réunissant ou opposant les deux rives qui la bordent.

En poursuivant notre réflexion sur l'hétérogénéité de l'espace, nous remarquons que la fragmentation de l'espace marin finit par affecter l'espace urbain. De fait, lorsque nous revenons sur les parcours méditerranéens des deux protagonistes, nous nous rendons compte que leurs pérégrinations ont un point en commun, notamment lorsqu'ils font escale à Rome. En effet, cet espace citadin devient, à son tour, *asynchrone* avec un regard *polychrone* puisque les temporalités se superposent, avec toujours en toile de fond le facteur historique. De ce fait, la ville éternelle

se fragmente sous les points de vue hétérogènes des deux personnages, car si pour le premier Rome est la Lumière puisqu'elle incarne le lieu de la sagesse, pour le second, elle est l'ennemi de l'Afrique. Cela remonte aux guerres puniques qui continuent de vivre dans les mémoires en réveillant les rancunes du passé. Lieu de l'enchantement et du désenchantement, la ville italienne, à l'instar de la mer, devient donc l'axe pivot autour duquel s'actualisent des couches du passé, dans un présent pluriel, parce que chaque auteur intériorise et raconte les événements historiques à sa façon. Les points de vue hétérogènes sont, finalement, une affaire d'écriture, ce qui nous conduit à interroger le principe d'écriture et voir comment celle-ci participe à la fictionnalisation et à l'historicisation du mythe de la mer Méditerranée.

Méditerranéiser l'écriture

Il convient de rappeler que les thèmes abordés dans les romans de Salim Bachi, comme ceux d'Amin Maalouf, s'appuient le plus souvent sur des sujets historiques. Nous l'avons remarqué avec le protagoniste du roman *Léon l'Africain*. Ce dernier, né à Grenade en 1488, a connu d'une certaine façon « plusieurs vies » puisqu'il est à la fois un aventurier, un historien, un géographe, un explorateur, un sociologue, un commerçant, un diplomate et un écrivain andalou de la langue arabe. Il a vécu durant une période marquée par de grands troubles, ayant influencé son monde, et qui semblent se prolonger jusqu'à nos jours. Il est vrai que, même si le récit de ce personnage est une autobiographie imaginaire, l'histoire, elle, demeure porteuse d'une certaine vérité historique. Léon l'Africain, homme universel et appartenant à toutes les époques, possède une identité anonyme puisque universelle. La lecture des premières lignes du roman nous apprend davantage sur l'identité de ce mystérieux exilé :

Moi, Hassan fils de Mohamed le peseur, moi Jean-Léon de Médicis, circoncis de la main d'un barbier et baptisé de la main d'un pape, on me nomme aujourd'hui l'Africain, mais d'Afrique ne suis, ni d'Europe, ni d'Arabie. On m'appelle aussi le Grenadin, le Fassi, le Zayyati, mais je ne viens d'aucun pays, d'aucune cité, d'aucune tribu. Je suis le fils de la route, ma patrie est caravane, et ma vie la plus inattendue des traversées. (Maalouf, 1998 : 11).

Quant au Sindbad de Salim Bachi, il est, à l'évidence, un personnage fictionnel puisqu'il appartient à l'univers du célèbre conte oriental, *Les Mille et Une Nuits*. Pourtant, lorsque l'auteur reprend les aventures du héros oriental, il le fait vivre dans une époque moderne, rongée par les problèmes d'actualité, comme le phénomène des immigrés clandestins, un thème repris, de plus en plus, par les

auteurs contemporains. D'ailleurs, le nouveau Sindbad, qui évolue dans ce nouveau monde rempli de violences, rencontre son double, c'est-à-dire le Sindbad des contes. Il nous précise :

[...] l'autre Sindbad [...] vécut il y a plus de mille ans et continuait son chemin dans la mémoire des conteuses. Et moi, l'écouter, fasciné, comme jadis l'écoutait le Portefaix, ce Sindbad de la Terre entré par hasard dans la demeure de mon double. C'était une étrange rencontre à Bagdad, une ironie du destin ; deux hommes du même âge, parlant la même langue et portant le même nom, des jumeaux séparés par leur condition : l'un enrichi par une vie, l'autre pauvre comme Job. (Bachi, 2010 : 113).

La lecture de ces deux passages nous confirme que ces deux personnages portent une identité plurielle, une identité qui s'est forgée au cours de leurs voyages et de leurs errements autour du bassin méditerranéen. Ceci devient possible grâce à l'écriture. D'ailleurs, lorsque l'écriture se méditerranéise, c'est pour rendre visible le principe de l'*asynchronie* et de la *polychronie*, dans la mesure où elle permet de lire un même et unique espace marin de différentes manières. Elle permet, en outre, de cartographier plusieurs espaces qui se construisent et se déconstruisent infiniment à l'intérieur d'un seul espace. Ainsi, dans les deux romans, le voyage à travers les cultures se fait de façon automatique. Le lecteur est, lui aussi, invité à faire l'expérience du voyage et à méditer sur les faits et les allusions liés à l'Histoire. Au cours de cette odyssee, il remarque que les deux protagonistes ne sont pas figés et prisonniers de leurs temps ou du contexte historique. Au contraire, ils sont en perpétuel mouvement ; ils voyagent librement et parcourent la mer Méditerranée à la croisée de l'Orient et de l'Occident, entre passé, présent et futur. Ils sont tout le temps animés par cette volonté de découvrir et d'apprendre davantage des autres peuples. Ces échanges multiculturels, qui prennent forme par le biais de la fiction, dépossèdent Sindbad et Léon l'Africain de leur identité. Cette dernière, comme l'espace marin, est à son tour fragmentée et se métamorphose en une identité anonyme, ou mieux universelle, « comme si mon histoire appartenait à tous », nous dit Sindbad (*Ibid.* p. 149). Le héros d'Amin Maalouf, aussi, témoigne de cela à travers la richesse linguistique avec toutes les variations dialectales qui en découlent. Il crée ainsi de véritables ponts où se dessinent des échanges culturels infinis entre Orient et Occident. Interpellant son fils, et de manière indirecte le lecteur, il affirme : « De ma bouche tu entendras l'arabe, le turc, le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien vulgaire, car toutes les langues m'appartiennent. Mais je n'appartiens à aucune. Je ne suis qu'à Dieu et à la terre et c'est à eux qu'un jour prochain je reviendrai » (Maalouf, 1998 : 11).

Par ailleurs, lorsque les deux auteurs méditerranéisent leurs écritures, c'est pour mettre en valeur la question de l'art, une composante faisant partie de leurs récits. En effet, les voyages autour de la mer permettent le croisement des arts. La Renaissance est, par exemple, une période commune aux deux romans, même si le point de vue demeure *asynchrone* et *polychrone* puisque chaque auteur évoque l'esprit de chaque époque, lié aux grands changements culturels, à sa manière. Les deux auteurs font l'éloge de la renaissance artistique et situent l'art italien au cœur de leurs récits. Ainsi, on peut voir rayonner le génie de Raphaël, de Michel-Ange, de Botticelli, de Giotto, de Fra Angelico, etc., sans oublier les références à la renaissance scientifique par le biais de l'artiste florentin, Léonard Da Vinci. Ces figures symboliques, qui représentent un fragment de l'histoire de l'art, vivent toujours puisqu'elles continuent d'inspirer les arts d'aujourd'hui, mais aussi de nourrir les récits contemporains. Ainsi, nous remarquons qu'il est question d'une mise en abyme dans la mesure où on observe la représentation d'un art (la peinture) dans un autre art (la littérature). La littérature serait le laboratoire du possible qui permet le croisement des arts, ce qui empêche toute forme de figement, avec toujours une possible ouverture de l'espace. Si l'on se réfère à l'hypothèse développée par Bertrand Westphal dans son ouvrage, *La Cage des Méridiens*, l'on se rend compte que l'art permet une harmonie et, justement, l'art est « [...] ce qui permet d'échapper à cet arrê ; il est par excellence le vecteur de la transgressivité » (Westphal, 2016 : 259). Toutefois, nous nous interrogeons quant à cette nouvelle forme d'esthétique que proposent les arts, particulièrement la littérature, à savoir l'hétérogénéité de l'espace et les lectures infinies qui émanent de celui-ci. Les possibles représentations des espaces de la fiction ne finissent-elles pas par échapper à l'écrivain et par dépasser le cadre de la fiction ?

De ce fait, la lecture géocritique de l'espace marin nous a permis de confirmer que la mer est un espace pluriel, en perpétuel mouvement, qui sert de jonction entre deux rives symboliquement opposées, mais qui au fond ne le sont peut-être pas, et aussi de lire plusieurs espaces à l'intérieur de ce même espace marin puisque « [...] la plupart des lectures de l'espace culturel [...] dessinent en effet des aires qui, même si elles interagissent, demeurent foncièrement distinctes les unes des autres » (Westphal, 2016 : 88), ce qui explique l'hétérogénéité de la mer Méditerranée. Amin Maalouf et Salim Bachi se transforment en véritables cartographes. Ils nous offrent un atlas original de la mer, où se superposent Histoire et fiction, avec des va-et-vient entre passé et présent, atlas autour duquel émerge un mythe collectif commun aux villes méditerranéennes, avec une vision plurielle : *asynchrone* (subdivision de l'espace marin en espaces autres) et en même temps *polychrone* (temporalité propre à chaque civilisation).

Bibliographie

- Bachi, S. 2010. *Amours et aventures de Sindbad le Marin*. Paris : Éditions Gallimard.
- Conant, C. 2001. « Photographier l'espace du mythe : L'Île Méditerranée et Méditerranéan de Mimmo Jodice et Predrag Matvejevitich », *Le Rivage des mythes - Une géocritique méditerranéenne*, le lieu et son mythe, Limoges : Presses Universitaires de Limoges, p. 155-166.
- Deprest, F. 2002. « L'invention géographique de la Méditerranée : éléments de réflexion », *L'Espace géographique*, tome 31, p. 73-92.
- Maalouf, A. 1998. *Léon L'Africain*. Alger : Casbah Éditions.
- Mecheri, L. 2013. « L'écriture de l'Histoire chez Salim Bachi », Thèse de doctorat, sous la direction de Pierre Bayard, Université Paris 8. [En ligne] : <http://www.limag.refer.org/new/index.php?inc=dspliv&liv=00028072> [consulté le 15 novembre 2016].
- Mecheri, L. 2015. « Lecture romaine des *Amours et aventures de Sindbad le Marin* ». *Limag - Littérature du Maghreb*, p. 1-10. [En ligne] : <http://www.limag.refer.org/new/index.php?inc=dspliv&liv=00037230> [consulté le 12 novembre 2016].
- Poulet, R. 2003. « Mythe de l'Orient et représentation de l'espace », *Littérature et espaces*, Limoges : Presses Universitaires de Limoges, p. 303-310.
- Rousseau, C. 2010. « Les mille et une Méditerranée. (Sur *Amours et aventures de Sindbad le Marin* de Salim Bachi) », *Le Monde*, 29 octobre.
- Vion-Dury, J., Grassin, J.M. et Westphal. B. 2001. *Littérature et espaces : actes du XXX^e congrès de la Société française de littérature générale et comparée, 20-22 septembre*, Limoges : SFLGC.
- Westphal, B. 2016. *La Cage des Méridiens - La littérature et l'art contemporain face à la globalisation*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Westphal, B. 2007. *La Géocritique - Réel, fiction, espace*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Westphal, B. 2005. *L'Œil de la Méditerranée - Une odyssée littéraire*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.
- Westphal, B. 2001, *Le Rivage des mythes - Une géocritique méditerranéenne*, le lieu et son mythe, Limoges : Presses Universitaires de Limoges.
- Westphal, B. 2001. « Parallèles, monde parallèles, archipels », *Revue de littérature comparée*, Vol 2, n° 298. p. 235-241.

Notes

1. *Léon l'Africain* est un récit de l'auteur franco-libanais, Amin Maalouf, publié en 1986. Ce roman est une « autobiographie fictive » qui met en scène l'histoire vraie d'Hasan al Wassan, dit Léon l'Africain. L'auteur retrace la vie de son héros, marchand et diplomate, de son enfance jusqu'à vieillesse. Ainsi, à travers les errances géographiques et culturelles de ce personnage historique, autour de la Méditerranée, liées en particulier aux conflits religieux du XVI^e siècle, Amin Maalouf plonge le lecteur au cœur des événements historiques qui ont marqué cette époque, événements qui ont fait de lui à la fois un homme d'Orient et d'Occident, mais aussi un homme d'Afrique et d'Europe. *Amours et aventures de Sindbad le Marin*, pour sa part, est un récit de l'auteur algérien Salim Bachi, publié en 2010. Il met en scène les périples du nouveau Sindbad, un jeune homme aventureux qui, durant les temps modernes, quitte sa ville Carthago - l'actuelle Alger - en flamme. En tant qu'immigré clandestin, il se lance dans une errance autour du bassin méditerranéen, en quête du bonheur « absolu ». De l'Italie à la Syrie, en passant par la France, l'Espagne, le Liban et Bagdad, ses nombreuses escales coïncident, à chaque fois, avec la rencontre d'une jeune et belle femme. Mais bien que sa quête soit ponctuée d'un amour en perpétuel renouvellement, ses émotions et ses espérances finissent par se teinter d'amertume et de nostalgie. Ainsi, Sindbad finit par comprendre que le bonheur recherché n'est qu'une illusion puisqu'il n'existe pas dans un monde corrompu et rongé par les scandales.

2. Les *mondes possibles* est une théorie philosophique fondée par Thomas Pavel, une théorie selon laquelle il existe d'autres mondes parallèles au nôtre. En effet, ces *univers de la fiction*

permettent de questionner les rapports qui existent entre les mondes de la fiction et les monde de références, c'est-à-dire de la réalité.

3. Cette ville s'incarne dans l'actuelle Alger durant la période d'après la guerre-civile.

Synergies Monde Méditerranéen
n° 6 / 2018



L'Histoire antagoniste





ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

Rencontres avec René Girard

Hervé Ott

France

herve.ott@ieccc.org

Résumé

Récit de trois rencontres et des réflexions qu'elles ont générées entre un lecteur et un auteur, dont les écrits ont provoqué une révolution intellectuelle dans de nombreux domaines des sciences humaines. Formateur-consultant en transformation constructive des conflits, le lecteur a pu s'inspirer de ces travaux pour faire expérimenter et entraîner à dépasser les mécanismes de violence dans la relation, les groupes, le social et l'inter/trans-culturel. Ces rencontres révèlent tout à la fois les intérêts intellectuels et les failles émotionnelles de leurs acteurs, articulées autour d'enjeux culturels antagonistes majeurs.

Mots-clés : René Girard, violence, sacrifice, religion, conflit

Encounters with René Girard

Abstract

Encounters with René Girard : A story of three encounters and of the thoughts that they have generated between a reader and an author, whose writings have caused an intellectual revolution in many fields of the humanities. As a coach-consultant in the constructive transformation of conflicts, the reader was able to draw inspiration from this work in order to experiment and lead ways to surpass the mechanisms of violence in relationships, groups, social interactions and the inter / trans-cultural environment. These encounters reveal both the intellectual interests and the emotional faults of their actors, articulated around major cultural antagonistic issues.

Keywords : René Girard, violence, sacrifice, religion, conflict

*A l'occasion du premier anniversaire de la mort de René Girard,
le 4 novembre 2015.*

J'ai découvert l'approche girardienne de la violence dans son rapport au sacré à l'occasion de la publication de *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (Girard, 1978). Cette lecture a provoqué chez moi une révolution intellectuelle, car j'y trouvais une démonstration anthropologique inattendue rejoignant des intuitions et renouvelant ma lecture des Evangiles concernant la violence.

Première rencontre : des conflits d'objets aux conflits d'identités

Le 5 mars 1979, je rencontrais René Girard avec des amis, en vue de publier une interview-débat dans la revue *Alternatives non-violentes*¹. Dans cet échange, il apparaît clairement qu'en tant que « militants de la non-violence », nous trouvions en René Girard un théoricien convaincant du renoncement à la violence, même s'il apparaissait clairement qu'il ne se projetait pas comme nous dans une perspective politique de changement social. Il a manifesté son intérêt pour notre approche pratique de « résolution des conflits » par la non-violence, sans s'interdire de douter de la possibilité à terme d'aboutir à des résultats durables. C'est même l'une des rares fois, à ma connaissance, où il a été amené à se positionner sur le « réalisme » relatif de l'action non-violente telle qu'elle a été pratiquée par Gandhi, Martin Luther King et bien d'autres.

Cette rencontre a été assez décisive pour la distinction entre les « conflits d'objets », certes provoqués par le « désir mimétique d'appropriation » et pourtant négociables si on reste dans un contexte d'adversité respectueuse, et les « conflits d'identités » où les émotions provoquent une contamination mimétique d'hostilité². Adversité et hostilité sont en effet les deux dynamiques possibles des conflits. Autant l'adversité permet la confrontation de besoins, désirs, intérêts identifiés et différents / asymétriques, autant l'hostilité exacerbe une indifférenciation / symétrie des émotions, désirs et intérêts comme marqueur de la crise mimétique. En relisant aujourd'hui cet entretien, je constate que René Girard semblait intéressé par la recherche de méthodes de « décontamination mimétique » à condition qu'elles ne se réduisent pas à des rites de « potlatch », qui peuvent conduire jusqu'à un « surenchérissement destructeur de renoncement », au sens où le renoncement mimétique et exacerbé conduirait à la mort. C'est à la vengeance, à l'hostilité qu'il faut renoncer et non à la rivalité et au conflit.

Cette réflexion m'a amené à développer, pour les situations de crise dans les équipes professionnelles ou les groupes de formation pour lesquels j'interviens, une méthode de « décontamination émotionnelle » qui s'appuie sur l'expression individualisée de l'émotion et de la frustration de besoins fondamentaux qu'elle manifeste (abandon, rejet, agression, contrôle, etc.) pour sortir de la projection et de la condamnation de l'autre. On privilégie alors le « je » sensible au « tu » accusateur, et on évite de confondre l'identité de la personne avec ses actes. Car si la rivalité mimétique se double d'une crise mimétique émotionnelle, c'est par la décontamination émotionnelle qu'on peut mettre en œuvre le « revenons à nos moutons » indispensable à l'apaisement, à la négociation, à la médiation par l'intervention d'un tiers.

On retrouve ainsi deux approches possibles dans les conflits, l'approche par la raison et la confiance, le respect entre adversaires (négociation) et l'approche par les affects et la méfiance entre ennemis (la spirale de la violence et la guerre). On pourra alors sortir de l'indifférenciation du « tous contre un/e » en invitant chaque personne à exprimer ses propres émotions, sans projection ni condamnation symétrique. On travaillera alors sur l'inclusion pour résister aux processus d'exclusion.

De la lapidation au dépassement de la violence

Quelques temps après, j'écrivais un article³ dans le but de résumer la lecture girardienne de la violence dans la bible. Ce fut pour moi l'occasion de me poser la question : où, à part dans la mort non-sacrificielle de Jésus, trouve-t-on un texte équivalent à celui de Caïn et Abel, le mythe de sortie du cercle infernal de la vengeance : Caïn est reconnu coupable du meurtre de son frère et pourtant finalement protégé de la mort vengeresse par un signe mis sur lui par la divinité. Dès lors, à l'inverse du dénouement du meurtre de Remus par Romulus, la divinité restaure l'innocence de la victime et dénonce la culpabilité du bourreau. Je redécouvrais alors, avec un sens nouveau, le récit dit « la femme adultère⁴ ». Cette femme, accusée d'adultère par les gardiens de la loi, normalement vouée à la lapidation selon « la loi de Moïse » (mise à mort sacrificielle ritualisée par excellence), sortira finalement indemne du duel entre ces gardiens de la loi et Jésus, grâce à l'attitude paradoxale et asymétrique de ce dernier et à sa fameuse réplique « que celui qui est innocent, jette le premier la pierre ».

Ce texte est un fabuleux condensé de réalisme dans la décontamination mimétique de cette « confrontation tragique » au premier sens du terme : ou Jésus suit la loi de Moïse et la femme doit être lapidée, ou il s'y oppose et il sera condamné à mort pour blasphème ! C'est en confrontant publiquement mais de façon indirecte (en écrivant par terre, il leur renvoie la question habituelle dans ce genre de confrontation : « qu'est-il écrit ? ») pour éviter de leur faire perdre la face devant le peuple (confrontation indirecte en public) à propos de leur façon d'*altérer* la loi de Moïse, donc de tromper eux-mêmes, alors qu'ils accusent justement la femme d'adultère, de tromperie. Ce texte inaugure aussi deux grandes dynamiques de la justice pour faire cesser la violence : justice punitive, centrée sur l'agresseur ou justice restauratrice, centrée sur la victime.

Deuxième rencontre : de la polémique comme rivalité mimétique

Ayant envoyé mon texte à René Girard pour avoir un avis sur ma compréhension de son approche, j'eus le bonheur de recevoir une réponse fort élogieuse. Ce qui m'encouragea à profiter d'un de ses séjours à Paris pour lui demander de le rencontrer, ce qu'il accepta avec beaucoup de simplicité. Je profitai de cette occasion d'une rencontre privée (confrontation publique, confrontation privée) pour lui faire part de mon étonnement à propos du ton de ses propos souvent polémiques, voire dévalorisants, vis-à-vis des chercheurs avec lesquels il était en désaccord. Affirmer son point de vue et le défendre est une chose, prétendre que les autres se sont trompés, en est une autre. Il en fut surpris. Était-il lui-même victime de la « rivalité mimétique » sur laquelle il théorisait avec tant de brio ? Je me sentais en résonance avec cette analyse selon laquelle ce que l'on développe le plus théoriquement est probablement le fruit de ce qu'on maîtrise le moins émotionnellement, de ce qui nous travaille au plus profond. Ou comme dit un proverbe : « on enseigne bien ce qu'on a le plus besoin d'apprendre ». En effet, d'où pourrait venir notre intérêt si profond pour telle ou telle question, ainsi que l'énergie que nous consacrons à la décortiquer, sinon parce qu'elle reste un mystère qui nous travaille intérieurement, spirituellement, voire parce que nous avons honte de faire inconsciemment et assez rigoureusement ce que nous dénonçons ?

Troisième rencontre : le sacrifice comme réalité indépassable ?

Ma troisième rencontre, plus furtive, date d'un colloque organisé à l'université de Saint Denis par le CNEFEI⁵ sur le thème *Violence et éducation, de la connaissance à l'action éclairée*, qui s'est déroulé les 29 et 30 mai 1998⁶. J'y étais invité comme intervenant, d'ailleurs avec deux des trois amis qui, avec moi, avaient interviewé René Girard neuf ans plus tôt. Dans mon exposé intitulé *Du conflit destructeur au conflit créatif dans l'éducation*⁷, je montrais qu'à la dimension mimétique du désir, dimension centrale dans l'œuvre de René Girard, il fallait ajouter le rôle décisif des énergies émotionnelles pour expliquer la violence manifestée à travers l'intensité de la rivalité-fascination des modèles rivaux⁸. Car on croit que la violence est en l'humain, alors qu'elle est la traduction - dans la relation, dans le groupe - d'émotions refoulées et de besoins frustrés, à travers des paroles, des coups ou seulement un silence méprisant. C'est d'ailleurs à l'occasion de ce congrès, que Paul Ricoeur a fait état de sa convergence avec René Girard quant aux sources de la violence du religieux⁹. Je profitai d'un court instant de pause pour discuter avec René Girard très sollicité. Je lui avais envoyé un courrier un an plus tôt pour lui faire part de mon désaccord à propos d'un aspect de son discours sur les églises chrétiennes. En effet, dans un livre paru quelques années auparavant¹⁰ tout en reconnaissant

au protestantisme la grande vertu de sa liberté dans la lecture critique du texte biblique, il écrivait : *je suis catholique car je pense que le catholicisme détient la vérité du dogme et Si l'église est divine, si sa doctrine ne peut pas se modifier... il faut bien en fin de compte s'en remettre à quelqu'un, à une autorité ultime sur notre plan humain, et ce ne peut être que le pape*. René Girard avait ressenti mon courrier comme une volonté d'afficher une critique alors que je voulais plutôt exprimer un sentiment, une blessure ... en tant que protestant ! Comme il était très sollicité, je n'ai pu approfondir ce point avec lui. Serait-on réduit à devoir choisir entre lecture évangélique irénique et une autre, apologétique chrétienne polémique ?

Il s'est expliqué plus tard sur son rapprochement avec une interprétation plus différenciée du sacrifice depuis sa rencontre avec un théologien catholique allemand¹¹. C'est un aspect paradoxal de son œuvre : alors qu'il se voulait anthropologue du religieux et qu'il démontrait avec brio l'originalité de la perspective évangélique dans la dénonciation du religieux sacrificiel et violent par la production de boucs émissaires, il se revendiqua de plus en plus partisan du « christianisme » institutionnel (catholique romain), qui pourtant jusqu'à une certaine époque, avait pas mal de sang sur les mains, comme toutes les autres institutions religieuses d'ailleurs !

Sa référence au « dogme » catholique est paradoxale comme le démontre B. Lempert¹² car elle induit une logique du tiers exclu, marqueur de la violence. Certes, à partir de ses présupposés jugés incontestables (... *le catholicisme détient la vérité du dogme... Si l'église est divine...*), la référence au dogme est logique : le dogme affirme une vérité intangible, donne de la sécurité / évite le doute, produit de l'unité et ... de la fermeture, au pire de l'inquisition ! A l'opposé, un discours symbolique (comme les paraboles évangéliques) donne de l'ouverture, permet une multitude d'interprétations (*Le symbole donne à penser* disait Paul Ricoeur) et peut aussi créer du conflit, du moins de la diversité au risque même de la division. On peut le voir dans la dynamique d'unité de l'église catholique romaine à la différence de la dynamique de diversité des églises issues de la Réforme. Benoît Chantre, 2016, rencontré récemment, me faisait remarquer qu'on peut aussi entendre, dans le *si l'église est divine, si sa doctrine ne peut pas se modifier...*, une façon de relativiser l'affirmation première et de laisser percer un doute.

Le terrorisme comme continuation de la guerre par d'autres moyens

Par-delà ces divergences de sensibilité, je reste très redevable à René Girard. Son œuvre porte en elle une compréhension étendue et profonde de la genèse

de la violence. Elle est une référence précieuse dans mes activités de formation et d'accompagnement pour la prévention et la transformation constructive des conflits¹³. Je garde en outre l'image d'une personne qui pouvait s'exprimer avec beaucoup de chaleur et de simplicité.

Découvrant ces temps-ci, avec beaucoup de retard, son livre *Achever Clausewitz*¹⁴, je reste admiratif quand à sa capacité d'interpréter les développements nouveaux de la guerre en relation au terrorisme sacrificiel (en fait déjà celui de l'IRA¹⁵, puis de la « Rote Armee Fraktion¹⁶ » en Allemagne, des « Brigades rouges » en Italie, de l'ETA au Pays basque, étaient structurés par un arrière-plan idéologique sacrificiel : il faut purifier le peuple en faisant couler le sang de ce qui le corrompt !). Il signale comment la guerre ritualisée menée par la noblesse est devenue, avec Napoléon, une guerre de « partisans révolutionnaires », puis prolongée par celle de Hitler contre Staline ou encore par celle de Bush en Irak, a entraîné les horribles hécatombes que l'on sait. Le terrorisme sacrificiel des islamistes est la continuation de la guerre par d'autres moyens. Ces logiques partisans se retrouvent, à un degré moins mortifère heureusement, dans de très nombreux mouvements militants et partis politiques. Par contre le concept de solidarité non partisane avec toutes les victimes implique d'assumer dignement une certaine souffrance sans la provoquer chez les autres et demande plus de temps pour provoquer des effets de fraternité très souvent inattendus¹⁷. C'est pourquoi je crois, avec René Girard, que nous sommes appelés à choisir entre élaborer des stratégies (étymologiquement : *conduite de la guerre*) pour obtenir la victoire sur nos ennemis, ou construire des méthodes (le méta-chemin) de confrontation pour trouver un compromis¹⁸ avec nos adversaires.

Bibliographie

Girard, R. 1978 *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Paris : Grasset.
Girard, R. 1994. *Quand ces choses commenceront. Entretiens avec M. Treguer*. Paris : Arléa.
Girard, R. 2007 *Achever Clausewitz. Entretiens avec B. Chantre*. Paris : CarnetsNord.
Pour une bibliographie complète voir https://fr.wikipedia.org/wiki/René_Girard [Consultée le 20 novembre 2017].

Notes

1. « Christianisme et violences, R. Girard en débat ». *Alternatives non-violentes*, n° 36, 1980, p. 49-67.
2. C'est dans Girard, R. 2007, que j'ai découvert cette distinction clarifiante entre adversité et hostilité.
3. Ott, H. 1980. « René Girard et la non-violence », *Cahiers de la Réconciliation*, n° avril p. 1-19 et n° juin p. 1-13.

4. Evangile selon Jean, chap. 8, versets 2 à 11.
5. Centre national d'étude et de formation pour l'enfance inadaptée.
6. Martinez, M.-L. et Seknadjé-Askénazi, J. 2001. *Violence et éducation*, Paris : L'Harmattan.
7. Martinez, M.-L. et Seknadjé-Askénazi, J. 2001 p. 330-338.
8. Les notions de modèle et de rival sont très importantes dans la dynamique conflictuelle girardienne : de modèle de mon désir mimétique, l'autre va devenir mon rival, et réciproquement. D'où la nécessité d'un tiers médiateur neutre ou, selon l'évangile, du Christ comme modèle sans rivalité, pour sortir de la violence.
9. Ricoeur, P. 2001. « Le religieux et la violence symbolique », in : Martinez, M.-L. et Seknadjé-Askénazi, J. 2001 p. 291-303.
10. Girard, R. 1994 : 150-152.
11. Schwager, R. 1978. *Brauchen wir einen Sündenbock ?* München Koesel-Verlag.
12. Lempert, B. 2000. *Critique de la pensée sacrificielle*, Seuil p. 96 et ss. Cf. Ott, H. 2005. *De la violence du sacrifice à la symbolisation de la violence*, Alternatives non-violentes N° 135.
13. Ott, H. et Bittl, K.-H. 2014, *Pédagogie des conflits transculturels*. Lyon : Chronique sociale.
14. Girard, R. 2007.
15. Kearney, R. 1979. *Terrorisme et sacrifice. Le cas de l'Irlande du Nord*. Esprit, n° avril, p. 29-44.
16. Genet, J. 1977. *Le Monde* du 2 septembre.
17. Ott, H. 2009. « La compassion comme fondement de la résistance non-violente ». Ss la dir. de L. Basset *S'ouvrir à la compassion*. Paris : A. Michel.
18. Ce mot de *compromis* est très mal perçu dans la culture française où l'on préfère les affrontements idéologiques, mais qui, comme pour tout conflit, doivent passer par une phase de négociation, dont on assimile le résultat à une suite malheureuse de *compromissions* avec l'adversaire.



ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

L'éternelle problématique de l'antagonisme. Réflexions à partir de l'œuvre de Jacques Demorgon

Jacques Cortès

Fondateur et Président du GERFLINT, France

Résumé

Quelle que soit la culture dont on se réclame, il est commun de penser (voire d'être sûr) qu'elle copine avec l'universel. C'est là une certitude qui, pour nous, Européens (Occidentaux préfère dire François Julien), prend son origine dans la philosophie gréco-latine complétée et enrichie par le christianisme, qui, en fin de compte, a gouverné et gouverne toujours autant la science, la politique, la littérature, la poésie, les Arts, les Armes et les Lois que nos comportements sociaux, les plus ordinaires ou les plus prestigieux, dans toutes les circonstances de la vie. C'est là, toutefois, une idée que Jacques Demorgon, dans son dernier livre : *L'Homme Antagoniste*¹, nuance fortement en montrant qu'en deçà et au-delà des pulsions qui poussent l'Homme vers l'Absolu, il se heurte constamment, et avec toutes les violences possibles, à un obstacle d'autant plus dangereux et incontournable qu'il se situe dans sa nature même. Cet obstacle, c'est l'antagonisme qui se manifeste « d'une infinité de façons que nous ne cessons de découvrir ». C'est donc ce décryptage du devenir humain que nous évoquerons dans les lignes qui suivent en formant le vœu qu'elles ne serviront que d'introduction à la lecture d'un livre passionnant qui est d'évidence l'acmé d'une œuvre largement consacrée à l'interculturel, cette préoccupation majeure de notre temps.

Mots-clés : universel, absolu, commun, interculturel

The eternal problem of antagonism. Reflections from a Work of Jacques Demorgon

Abstract

Whatever culture someone claims, it is common to think (or even to be sure) that it's flirting with the universal. This is for us Europeans (*Occidentaux* prefers to say François Julien) a certainty originating in the Greco-Roman philosophy complemented and enriched by Christianity, which, ultimately has governed and still governs as much science, politics, literature, poetry, Art, Arms and Laws than our social behavior, from the most common to the most prestigious in all circumstances of our life. This is, however, an idea that Jacques Demorgon, in his latest book, *L'Homme Antagoniste*, strongly shades by showing that below and beyond the impulses that push man towards Absolutism, he is constantly, and with all possible violence, running into a barrier so much dangerous and unavoidable that it is its

very own nature. This obstacle is the antagonism which appears in «*an infinite number of ways that we never stop to discover.*» So that's this decoding of human change that we discuss in the following lines with my hope that they will serve only as an introduction to read a fascinating book which is obviously the climax of a work largely devoted to intercultural, this major concern of our time.

Keywords : universal, absolute, common, intercultural

Ma première idée, après lecture et relecture du dernier ouvrage de Jacques Demorgon¹, fut un projet de compte-rendu. Mais en me référant à plusieurs de ses publications antérieures, et même en ne me limitant qu'à 6 d'entre elles qui m'ont paru essentielles², il m'est apparu clairement que l'antagonisme est l'un des concepts fondateurs de l'œuvre entière, au point que l'article indéfini qui précède devient presque abusif, car, comme le dit Jacques lui-même à une place primordiale de son livre³, « l'humain n'est pas double, il est antagoniste ». Parole mémorable en forme d'affirmation axiomatique fonctionnant comme le commencement et même le levain de toute la philosophie de Jacques.

C'est là une position qui ne fait d'évidence pas l'affaire des belles âmes des temps jadis et présent en recherche d'absolu sous toutes ses formes (philosophique, politique, sociale, morale, religieuse...), et tout particulièrement celles qui, au nom d'une idéologie ancienne ou à la mode, se drapent volontiers dans la posture vertueuse de l'innocence « vêtue de probité candide et de lin blanc »⁴, doublée d'un irrépressible besoin de dénigrer chez « les autres » (toujours l'antagonisme) ce que l'âme humaine peut contenir de failles, de carences et de vices (racisme, xénophobie, intolérance et autres indignités de même inspiration) devant lesquels un honnête homme ne peut que se pincer le nez de dégoût, même si de tels travers, sous une forme ou une autre, risquent de rappeler la farce de l'arroseur-arrosé. Il suffit pour cela d'une situation idoine. Dénoncer la xénophobie ou le racisme d'autrui, par exemple, est une sorte de boomerang à utiliser avec de multiples et délicates précautions auto-défensives⁵. On ne sait jamais quelle conséquence imprévue peut transformer le discours que tout matamore moralisant espère noble, grave et grand en une parfaite imbécillité. L'antagonisme, hélas, n'a que l'intelligence qu'on lui donne. Il admet donc autant le sublime que le répugnant, et, bien entendu, toute la gamme des postures intermédiaires.

Nous le verrons, au fur et à mesure des pages qui vont suivre, si discret, courtois et retenu soit Jacques Demorgon, il pense, sans flottement, que l'antagonisme est constamment à l'œuvre dans la totalité de l'organisation du monde et même de l'univers qu'il nous présente, où des myriades d'instances sont en opposition permanente, donc en risque constant de « choc » selon le terme que Samuel T.

Huntington a utilisé pour dire, à la fin des années 90 du siècle dernier, que la planète s'orientait inexorablement vers cet affrontement gravissime qu'il a appelé le « choc des civilisations ».

Si pour parler de l'œuvre de Jacques Demorgon, je m'égare d'emblée, mais volontairement, dans l'ouvrage majeur de Samuel Huntington, ce n'est pas inconséquence de ma part (enfin, je l'espère) mais sentiment intuitif que le penseur américain mériterait d'être rétabli dans sa dimension scientifique légitime, même s'il a été abondamment critiqué à la fin des années 90 où l'on a pu lui reprocher d'avoir opposé culture et civilisation, surévalué le rôle des affrontements religieux au détriment des nationalismes et ignoré ou minimisé la richesse des échanges culturels et l'importance, dans la durée, du métissage. L'ironie fut même conviée au débat puisqu'Edward Wadi Saïd, brillant orientaliste, modifia le titre de Huntington en « Clash of Ignorance », et écrivit impitoyablement : « *The Clash of Civilizations* » *thesis is a gimmick like «The War of the Worlds,» better for reinforcing defensive self-pride than for critical understanding of the bewildering interdependence of our time*⁶.

Mais revenons à Jacques Demorgon⁷, et de prime abord à son dernier livre. Le plan d'ensemble en est clairement précisé par ses 5 parties : l'Histoire, l'Univers, les Mythes, l'Humain et l'Avenir. Cinq mots pour faire le tour d'un Système infini en perpétuelle transformation, un système où l'Humain (désignation purement symbolique ici) n'est arrivé que très tardivement, et qu'il doit donc situer dans l'univers, dans la vie, en lui-même et dans son histoire. Spectacle émotionnel assez traumatisant car on découvre un individu possédant certes un savoir mais formidablement dispersé, et trimbalant toutes sortes de visions supposées sacrées, donc supérieures, entre lesquelles ne règne guère d'harmonie. Des visions, donc, parfaitement criminogènes, capables de conduire au génocide, i.e. aux meurtres de masse. Et cela, non seulement ne s'est guère atténué au fil des millénaires, mais a même fait d'immenses progrès en ce qui concerne la technologie de l'horreur. Telle est la situation : l'humain est - même s'il n'en est pas toujours conscient - un adorateur fervent de l'antagonisme sous toutes ses formes des plus acceptables aux plus ignobles.

Fort heureusement, cette passion n'a pas seulement le visage grimaçant et stupide de la violence. Elle se situe également du côté de la construction, donc de l'organisation créatrice, de la production, du Beau et du Bon (Kalos Kagathos), et l'on peut faire l'hypothèse (très hardie, certes) qu'en s'essayant à apprivoiser le monde, l'humain parviendra peut-être à s'apprivoiser lui-même. Ne misons pas de trop grosses sommes sur un tel pari dont, du reste, le résultat final ne sera connu sans doute que dans un avenir trop lointain pour nous concerner, si même - l'horizon

étant cette ligne imaginaire qu'on n'atteint jamais - on parvient à quelque chose qui en vaille vraiment la peine. Retenons simplement le conseil de Jacques Demorgon : « les humains doivent apprendre à apprivoiser leurs propres forces », à domestiquer leur violence brutale, bref à comprendre d'abord cette vérité universelle que leurs actions instinctives, leurs choix de vie, leurs idéologies, leurs croyances, leurs amours et leurs amitiés mêmes, bref, que tout ce qu'ils pensent et font, relève quelque part, et même essentiellement, de l'antagonisme qui vit en eux, et dont on ne peut jamais prévoir, à coup sûr, s'il va prendre le chemin de la lumière ou celui des ténèbres. Le chiendent en matière de culture partisane, en effet, c'est que l'adhérent à une idée quelconque n'a de lucidité que pour condamner autrui, jamais pour se remettre lui-même en question. L'antagonisme peut alors perdre complètement le nord et devenir méthodiquement et impudemment inepte. Les débats politiques télévisuels sont à cet égard un vrai régal de mauvaise foi tranchante, l'objectif poursuivi par le (prétendu) médiateur questionneur n'étant pas de recueillir des réponses, mais, par de multiples coupures de parole, d'amener l'invité à reconnaître qu'il est honteusement coupable de mal penser. Bien entendu, le schéma peut aussi s'inverser si l'invité, armé de pied en cape d'expérience, de connaissances et de *self-control*, se révèle un redoutable interlocuteur devant lequel les sbires de la bien-pensance peuvent vivre des moments extrêmement difficiles.

Mais, avec Jacques Demorgon, élargissons le tableau. Si l'âme humaine est nourrie d'antagonismes, ce n'est pas un hasard. L'Univers entier est antagoniste et ce sont précisément les affrontements de forces centrifuges (nucléaires) et centripètes (gravitationnelles) qui sur une durée incroyable, ont libéré les énergies ayant permis la naissance de la vie humaine. L'Univers nous a engendrés et, symboliquement, à son image, nous sommes en quelque sorte le produit des « battements de son cœur ». La vie qui est la nôtre est donc le fruit d'un antagonisme universel, ce qui a pu faire dire à Marie François Xavier Bichat, jeune génie de la médecine (1771- 1802) que « *la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort* ». Jacques Demorgon, comme on le voit, place l'antagonisme dans le biologique même. Notre vie est un perpétuel affrontement qui nous force à inventer les réponses qu'exige la nécessité de notre adaptation continue à la diversité infinie des problématiques graves ou insignifiantes en apparence, qui nous sont sans répit présentées. Nous balançons donc perpétuellement « *entre unité et diversité, arrêt et continuité, autorité et liberté, égalité et inégalité* », bref, nous dit Demorgon, notre pensée fonctionne par couples toujours antagonistes, et ce type de fonctionnement concerne autant l'Occidental que le Chinois, l'Africain que le Japonais, le Chrétien que l'Athée, le Bouddhiste que le Musulman etc. Même le monde animal

avec ses prédateurs et ses proies, est concerné par la fantastique complémentarité des antagonismes. Dès lors que l'on tente de s'adapter, ou, pour parler comme Piaget, de s'accommoder au réel, on tombe constamment dans le dilemme de 2 forces opposées qui nous contraignent à faire un choix ou à le refuser. Toute décision entraînera des conséquences elles-mêmes antagonistes dans la mesure où il y aura conflit entre le choix effectué ou refusé et sa propre nature ?

Dès lors que nous admettons que tout est antagoniste : Art, Jeu, Langage, Démonstrations mathématiques, Techniques, Sciences, Sports et même (et surtout) Lois, on comprend facilement que les Cultures elles-mêmes se situent au croisement de tous ces antagonismes, que la poésie, par exemple, comme disait Mallarmé, « *est l'ennemie mortelle de la prose* », que les manières d'être et de vivre (nourriture, habillement, distractions, politesse, relations entre individus, éducation, humour, sexe, maladie, mort, sentiment religieux...) ont engendré entre tous les groupes humains des obstacles difficilement franchissables, voire carrément infranchissables. Ce qu'il y a de réconfortant et même d'admirable dans le dernier livre de Jacques Demorgon, c'est qu'au nez et à la barbe des belles âmes de notre temps appelant languissamment de leurs vœux la grande fraternisation humaine qui, selon eux, devrait permettre à coup sûr de balayer nos doutes les plus angoissants sur l'avenir de notre « petit tas de boue » (comme disait Voltaire toujours en mauvais termes avec les caudataires de l'harmonie universelle), il nous présente l'univers sous un jour tel qu'il faudra faire de gros efforts pour rendre non pas humaine (terme à la limite insultant) mais simplement fréquentable cette créature bizarre que nous sommes, prétendument à l'image de Dieu disent les chrétiens, avec nos antagonismes que nous avons tellement de mal à gérer que, depuis quelques millénaires, nous organisons des guerres de plus en plus ignobles pour purifier notre environnement terrestre de tout ce que nous détestons. Après avoir lu *L'Homme Antagoniste*, j'ai donc de sérieux doutes sur les vertus émollientes de l'interculturel, et de plus en plus de certitudes sur la barbarie de l'espèce d'animal mal programmé que nous sommes. Mais, d'évidence, cela signifie que je ne suis pas encore parvenu à apprivoiser l'antagonisme qui vit en moi.

Heureusement, Jacques Demorgon vient encore à notre secours car il se rend bien compte que nous sommes perdus, et que, pour nous remettre de nos doutes, nous avons besoin d'une *solide éthique antagoniste*, car, jusqu'à présent, si nous approuvons sans réserve la justesse de ses analyses, il reste que nous sommes complètement découragés parce qu'incapables de construire une théorie interculturelle susceptible de nous redonner confiance en l'avenir des sociétés humaines démographiquement évaluées aujourd'hui à environ 8 milliards d'individus qui présentent ces propriétés éminemment antagonistes soit d'être globalement juxtaposés en

position offensive-défensive sur l'ensemble du territoire terrestre disponible, soit d'être regroupés au sein de pays d'accueil considérant assez régulièrement la survenue d'autrui par l'immigration comme un danger⁸. Nous arrivons donc à un passage tout à fait important de son livre où Jacques évoque les raisons mythiques pour lesquelles, l'homme, à la différence des autres animaux⁹, est obligé d'inventer sa culture. Et là intervient une théorie dite de *la récapitulation* qui conteste l'idée classique selon laquelle jusqu'ici, la science considérait que l'ontogénèse (c'est-à-dire le développement de l'embryon) récapitulait la phylogénèse (c'est-à-dire l'histoire de l'espèce). Nous voici parvenus sur un terrain infiniment délicat, car le biologique (la nature) va se trouver en rivalité avec le mythique (disons, la culture) pour construire une nouvelle éthique dans le cadre d'une anthropologie antagoniste. D'emblée, nous changeons donc carrément de terrain et nous aboutissons, à pieds joints, dans *la Néoténie*, terme forgé en 1883 par l'anatomiste, zoologiste et anthropologue allemand Julius Kollman (1834-1918) qu'on peut considérer comme l'initiateur d'une science génétique nouvelle qui me paraît préfigurer le transhumanisme dont la presse actuelle fait grand état¹⁰.

Le terme **néoténie** est un mot-valise (*neos*= jeune et *tenein* = prolongé) qui nous renvoie précisément à une théorie originale du développement de l'être humain. Contrairement aux autres animaux, dès notre naissance, nous sommes extrêmement vulnérables et donc entièrement sous la dépendance des adultes. Zoologiquement parlant, nous végétons longuement au stade larvaire, donc en situation prématurée, inachevée et déficiente en comparaison avec les jeunes primates grimant lestement dans les arbres à seulement quelques jours de leur naissance. Conformément à la théorie de la foetalisation de Louis Bolk (1866-1930) dont s'inspira Lacan, l'homme serait donc un être vivant au développement progressivement ralenti. Sa néoténie montre qu'à l'inverse des animaux il n'est pas ou peu programmé, et que, contrairement à ces derniers, sa juvénilité mentale va se maintenir longuement l'obligeant à inventer progressivement ses programmes selon un processus d'adaptation constant à un environnement changeant. Né antagoniste, il est en quête permanente d'une éthique avec le sentiment d'être « loin de l'infini », en recherche d'absolu religieux, politique ou économique et surtout en possibilité de s'entretuer avec ses semblables et de se justifier de le faire par toutes sortes de raisons comme le patriotisme ou la fidélité à des dieux ou même à un seul Dieu avide(s) de sang, de dévastations, de bombardements, d'exécutions, de tortures, de massacres, d'autodestruction ou d'assassinats complètement crétins¹¹. Ce que l'on constate, c'est que pour l'Homme existe la possibilité de compenser la « sélection culturelle » immédiate des animaux par des adaptations culturelles à programmer dans la durée, et que ces opérations peuvent

avoir des effets plus rapides que celles permises par le processus darwinien de sélection naturelle fondé sur la transmission de caractères génétiques. Le petit humain est d'une grande vulnérabilité, certes, mais sa socialisation est un processus long et coûteux en énergie qui peut aboutir tout de même à la formation d'individus visibles et autonomes. La néoténie humaine permettrait donc la transformation et le remaniement d'un patrimoine structural existant en opposition à la création d'une structure en tous points nouvelle. La débilité naturelle de l'humanité pourrait donc être corrigée par sa supériorité évolutive devenant sélective en raison de la plasticité des adaptations culturelles.

Dans le colloque sur la laïcité que le Gerflint a organisé les 18 et 19 juin 2012 à Paris, Jacques Demorgon a présenté une magnifique intervention ayant pour titre *La Laïcité qui vient (Religion, Politique, Economie, Information)*. Cette conférence est importante car, à mon avis, elle montre deux choses :

- d'une part l'expression d'un constat négatif (voire d'un échec). Si la laïcité est à venir, c'est qu'elle n'est donc pas encore là ;
- d'autre part, si elle n'est pas encore là, c'est d'évidence parce que sa construction est infiniment complexe comme l'indique avec précision la citation de Walter Benjamin mise en exergue : « *Les hommes en tant qu'espèce sont parvenus depuis des millénaires au terme de leur évolution ; mais l'humanité en tant qu'espèce est encore au début de la sienne* ».

Rien de surprenant en cela. Il suffit de lire les titres des ouvrages de Jacques pour se rendre compte que le pessimisme est la toile de fond de toutes ses analyses. De 1996 à 2015, en effet, soit sur presque 20 années, le même titre est maintenu pour les 5 éditions de son ouvrage : *Complexité des Cultures et de l'Interculturel - Contre les Pensées Uniques* ». Le même pessimisme est palpable en 2005 dans *Critique de l'Interculturel - l'Horizon de la sociologie*, et il réapparaît encore en 2010 dans *Déjouer l'inhumain avec Edgar Morin* (ouvrage que j'ai eu le grand honneur de préfacier) et dans *Le Vénérable et le Philosophe - Franc-maçonnerie et mondialité* » où c'est encore et toujours vers l'avenir que l'on se tourne pour « conjurer les identités meurtrières » par la pensée antagoniste, c'est-à-dire la pensée qui refuse les songes et ignorances du présent. Cette orientation constante vers le futur apparaît dans le choix même du vocabulaire de Jacques. La laïcité qui vient l'amène à parler de laïcisation, donc d'un processus en devenir. Même chose pour le concept d'universalité qui pour lui relève d'un processus dynamique que traduit bien le participe présent universalisant.

Nous nous trouvons un peu comme dans ces grands magasins d'Etat de l'ex-Union Soviétique (dont on peut trouver aujourd'hui l'exacte reproduction dans le

Venezuela du Président Maduro) : ils sont vides de tout produit, même de première nécessité, ils n'ont donc rien à vendre ou à donner sauf de l'espoir (mais plus souvent du désespoir). Tout ira mieux dans un mois, dans un an, plus tard... En attendant... Patience ! L'interculturel qui devrait tout régler est certes « l'horizon de la sociologie¹² », mais l'on sait ce qu'il en est des facéties perpétuellement fuyantes donc inatteignables de l'horizon. Et l'on découvre sans surprise une communauté de vue très nette entre Jacques Demorgon et Rémi Brague, ce dernier répondant tout dernièrement¹³ à la question « Où va l'histoire ? : *« Il n'est pas besoin d'avoir lu Raymond Aron pour constater qu'on ne sait jamais où elle va. L'intérêt est dans la surprise. On a envie, comme dans les feuilletons, de savoir la suite, et pourtant, face à elle, apparaît en Occident une tentation d'abandon, comme si, finalement, la suite ne valait pas la peine d'être vécue. Certains penseurs vous expliquent que l'aventure de l'Homo sapiens - ou prétendu tel - serait une erreur de la nature et qu'il serait plus prudent de laisser la place à des formes de vie moins évoluées, mais aussi moins dangereuses pour la planète »*. Pense-t-il à la néoténie pour corriger les erreurs potentielles de nos descendants ? La science aura-t-elle donc son mot à dire pour permettre enfin l'instauration d'un interculturel apaisé ? Hypothèses pures mais lorsqu'on interroge Rémi Brague sur les conflits humains actuels, notamment en raison de l'immigration, la réponse est franche mais terriblement inquiétante : *« Il n'est pas question de prêter à tous les immigrés d'obscurs desseins, mais il serait imprudent de se fonder sur l'idée selon laquelle tout le monde serait beau et gentil. Les immigrés sont au moins aussi bêtes et méchants que nous. Ce sont des fils d'Adam... »*.

L'Homme Antagoniste se termine par une évocation de penseurs tous admirables d'humanité au sens noble du terme puisqu'il s'agit d'Edouard Glissant tentant de conjoindre l'unité et la diversité du Tout-Monde « *dans une totalisation ouverte, jamais achevée, infinie* » où les humains (vision comparable à l'abbaye de Thélème de Rabelais) auraient enfin le temps et la volonté surtout de découvrir leurs antagonismes dans une perspective constructive. Reda Benkirane citant Jacques Berque pour formuler une « théorie du tout » par « *une exploration interhumaine, interculturelle, à même de couper la pente du retour continu à la violence réductrice* ». Jacques Berque lui-même, qui, comme traducteur du Coran, s'efforce d'entrer en sympathie avec son sujet mais sans jamais perdre sa propre identité. François Jullien qui fait de même dans son « *exploration continue des écarts Chine-Occident* ». Abdenmour Bidar, enfin, plaidant pour la recherche de tous les bons liens, « *même les plus petits* » dans lesquels « *circule l'énergie de vivification dont nous avons besoin* ».

Aucune naïveté dans les écrits de Jacques Demorgon, car, même si ses conclusions ne sont pas de nature à nous étonner en quoi que ce soit sur notre *recto* d' espèce animale parvenue (en principe, si la néoténie y consent) au terme de son évolution, ou à nous édifier sur notre *verso* d' espèce humaine végétant encore au tout début de la sienne, ce qui nous importe, c' est moins de conclure que d' essayer de comprendre où nous en sommes en ce début de troisième millénaire qui semble faire les plus méritoires efforts pour être plus ignoble que les deux qui l' ont précédé, lesquels pourtant s' étaient surpassés pour atteindre un niveau estimable de barbarie. Ce que nous découvrons, avec l' aide des majestueux travaux de Jacques Demorgon, et en dépit de son désir évident d' atténuer la hideur de ce qui nous environne, c' est ce monde décrit par Rémi Brague, partagé entre une repentance perpétuelle mais ne renonçant pourtant jamais à la répétition des horreurs et perversions dont il est friand pour de hautes et nobles raisons comme la grandeur de Dieu (qui pourtant ne demande jamais rien), la défense de la patrie, le courage, l' esprit de sacrifice et autres vertus qui, pour des esprits mesquins considérés comme traîtres, sont assimilées à de pures et simples billevesées (comme, par exemple, dans la chanson « le déserteur » de Boris Vian chantée jadis par Mouloudji).

Il est heureux que des personnalités de la trempe de Jacques Demorgon s' emploient à passer au crible de la plus fine analyse les données complexes de notre passé et de notre présent. Avec lui, comme avec Edgar Morin dont il se réclame volontiers, nous parvenons à ce stade à la fois grandiose et désespérant que nous offre la « Terre-Patrie », concept par lequel j' aimerais non pas clôturer mais poursuivre, sans attente excessive de réponse satisfaisante, ma petite étude. Je vais donc emprunter au livre d' Edgar Morin dont je viens d' évoquer le titre¹⁴, un passage que Jacques ne peut qu' approuver, même si, à certains égards, je trouve l' auteur de *l' Homme antagoniste* beaucoup moins pessimiste qu' Edgar Morin. « Nous sommes perdus, irrémédiablement perdus. S' il y a un évangile, c' est-à-dire une bonne nouvelle, elle doit partir de la mauvaise. Nous sommes perdus mais nous avons un toit, une maison, une patrie : la petite planète où la vie s' est créé un jardin, où les humains ont fait leur foyer, où désormais l' humanité doit reconnaître sa maison commune ». Comme on le voit, ce passage ne s' adapte pas du tout à ceux qui, sur les routes et les mers de l' exil, n' ont plus rien que leur vie à sauver. Mais poursuivons : *Ce n' est pas la Terre promise, ce n' est pas le paradis terrestre. C' est notre patrie, le lieu de notre communauté de destin de vie et mort « terriennes. Nous devons cultiver notre jardin-terrestre, ce qui veut dire civiliser la terre.* Là encore les destins se heurtent dans une rude cacophonie. Mais la suite devient presque tragi-comique : L' évangile des hommes perdus et de la Terre-Patrie nous dit : « *soyons frères, non parce que nous serons sauvés, mais parce que nous sommes*

perdus. Soyons frères pour vivre authentiquement notre communauté de destin et de vie et mort terriennes. Soyons frères parce que nous sommes solidaires les uns des autres dans l'aventure inconnue.

La chute est alors d'une ironie terrible : *Comme disait Albert Cohen, que cette épouvantable aventure des humains qui arrivent rien, bougent puis soudain ne bougent plus, que cette catastrophe qui les attend ne nous rende pas tendres et pitoyables les uns pour les autres, cela est incroyable ! (C'est moi qui souligne).*

Il se trouve, en effet, bien des situations incroyables de cruauté sur notre petite planète où le seul évangile qui nous soit promis est celui de la perte. Mais remercions Jacques Demorgon, comme le fait Jean Moreau¹⁵, de « nous aider à emprunter les sentiers qui montent ».

Notes

1. *L'Homme antagoniste*, Economica- Anthropos, 2016.
2. -*Les sports dans le devenir des sociétés, médiations et média*, l'Harmattan, 2005
- *Critique de l'interculturel, l'Horizon de la Sociologie*, Economica-Anthropos, 2005
- *Le Vénérable et le Philosophe, Franc-maçonnerie et mondialité*, Editions Detrad aVs, 2008
- *Déjouer l'inhumain. Avec Edgar Morin*, Economica-Anthropos, 2010.
- « La Laïcité qui vient : Religion, Politique, Economie, Information », Conférence prononcée à Paris, en juin 2012, lors du Colloque organisé par le GERFLINT sur les *Enjeux de la Laïcité*, publiée dans Cortès, J. (dir.) 2014. *Les Enjeux de la laïcité à l'ère de la diversité culturelle planétaire*. Collection *Essais francophones*, Vol. 2, Sylvains-les-Moulins : Gerflint, p, 151-177. [En ligne] : <http://gerflint.fr/essais/volume-2> [Consulté le 10 novembre 2017].
- *Complexité des cultures et de l'interculturel - contre les pensées uniques*, Economica-Anthropos, 2015, 5^e édit. revue et augmentée.
3. Il s'agit de la quatrième de couverture de *L'Homme antagoniste*.
4. Magnifique zeugma tiré du « Booz endormie » de Victor Hugo.
5. Eric Cantona, ancien footballeur de haut niveau converti dans le cinéma, vient d'en faire la dure expérience en défrayant la chronique médiatique avec des accusations graves portées contre le sélectionneur de l'équipe de France de football, Didier Deschamps, qui, selon lui, serait raciste. Accusation sans fondement. Didier Deschamps fait honnêtement son travail et la composition très diversifiée de l'équipe de France montre que les accusations de Cantona sont parfaitement infondées. Finalement, ce qui ressort de cet incident ridicule, c'est que le boomerang de la mauvaise foi est revenu frapper le lanceur véhément. Il faut toujours se méfier de ses pulsions antagonistes.
6. Notre traduction : « *Le Choc des civilisations est un gadget comparable à la Guerre des Mondes, plus utile pour le renforcement de notre vaniteux sentiment d'auto-défense que pour la compréhension critique de l'ahurissante indépendance de notre temps* ».
7. En ce qui concerne la position de Jacques Demorgon par rapport à Huntington, elle est d'évidence très réservée, et on le comprend, car il fonde tous ses espoirs sur l'Interculturel, même s'il critique énergiquement ce concept d'une extrême complexité. Huntington n'est donc cité dans la bibliographie de ses ouvrages qu'en 2005 (*Critique de l'interculturel*) et en 2010 (*Déjouer l'inhumain*) mais il en parle également dans la conclusion, en 2015, de la 5^e édition de *Complexité des Cultures et de l'Interculturel*, p. 325, où, citant François Jullien, il montre que le culturel ne cessant de se transformer, il est exclu qu'on puisse éternellement s'enfermer dans une vision fixe et stéréotypée des cultures. Il oppose alors

« l' expression dialogue entre les cultures » de François Jullien, à ce qu' il définit comme « le prétendu *clash des civilisations posé par Huntington* ». Mais il atténue le coup porté en ajoutant : « *L' apocalypse ne peut pas être absolument exclue, d' où l' impérieuse nécessité de ce dialogue pour remettre « en chantier les cultures entre elles, y compris l' Occidentale, dans des vis-à-vis appelés à se multiplier* ». C' est donc à « un déploiement infini de l' humain tel qu' il se promeut et se réfléchit entre les cultures » qu' il nous invite à rêver avec lui. On le voudrait bien, ce serait même l' idéal, mais... les réserves, pour l' instant, sont encore douloureuses, obsédantes, décourageantes. Nous voulons bien faire le pari d' un avenir lointain radieux mais avec tout un univers de doutes que nous inflige impitoyablement la chronique quotidienne.

8. Je note ici une phrase puisée dans l' avant-dernier livre de Jacques Demorgon (5^e édition revue et augmentée de *Complexité des Cultures et de l' Interculturel - Contre les Pensées Uniques*, 2015, p.324) où il écrit avec quelque sévérité ceci à propos des populations de l' Union Européenne : « Une large part des populations s' est transformée en nationalistes frileux incapables d' accueillir dynamiquement les immigrants sauf à les dominer ».

9. La raison symbolique est dans le Mythe d' Epiméthée (frère de Prométhée) à qui les dieux avaient confié la mission de distribuer à tous les êtres vivants les qualités requises pour leur survie. Hélas, Epiméthée distribua tout ce qu' il avait aux animaux, et, arrivé à l' Homme, plus rien. C' est la raison pour laquelle, son frère, Prométhée, vola le feu aux dieux pour le donner aux humains. Cela explique surtout que, culturellement, les animaux sont pré-adaptés au monde pour leur survie, alors que l' homme, lui, doit constamment inventer sa culture.

10. Par exemple, *le Figaro Magazine* du 2 avril dernier (2016), consacre un dossier de 10 pages (p.32-42) sous le titre « la science va-t-elle trop loin ? » à des travaux présentés antagoniquement par deux philosophes très médiatisés : Luc Ferry et François-Xavier Bellamy. Il s' agit, en résumé, d' une révolution scientifique actuellement en cours, capable de transformer l' idée que nous nous faisons de l' Homme en montrant que **la guerre contre la nature a une part de légitimité**.

11. A force de dire que Dieu est grand, il est à craindre qu' on ne l' élève guère au-dessus de son adorateur. Dieu, magnifique concept et symbole - qu' il existe ou non - ne doit pas servir de prétexte à l' infamie, à la honte et à l' abomination, même s' il reste éternellement silencieux. Plutôt que de se faire l' interprète et porte-parole de ses vœux, mieux vaut, comme Pascal, se contenter d' être effrayé par son silence éternel. Il ne doit donc être ni chef de guerre, ni assassin, ni philosophe, ni membre d' une religion ou d' une secte. Principe d' amour, il a sans doute mieux à faire qu' à distinguer entre les croyants et les mécréants, les athées et les agnostiques, les cathédrales, les temples ou les mosquées. Il faut donc cesser de l' ennuyer avec nos petits soucis terrestres qui, devant l' infini de l' univers, selon une formule de Marivaux, pèsent aussi lourd qu' un œuf de mouche sur une balance en toile d' araignée. Mais comment faire comprendre à l' animal borné que nous sommes que Dieu ne peut pas être réduit à notre insignifiance ?

12. Apostille au titre « Critique de l' Interculturel » (2005) de Jacques Demorgon.

13. « *Le Figaro Magazine* » du 11 juin 2016, p.38-42 en réponse au journaliste Patrice de Méritens.

14. *Terre-Patrie*, Edgar Morin en collaboration avec Anne-Brigitte Kern, Seuil, 1993.

15. Préface de *Le Vénérable et le Philosophe*, op. cit. p.7.



ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

Histoire des sciences, histoire science, histoire entière. *Figures de l'humain et Carré culturel*

Jacques Demorgon

Université de Reims, France
j.demorgon@wanadoo.fr

Résumé

Cet article prend en compte une nouvelle complexité du réel dont la modélisation se fonde sur l'interactivité de l'histoire et de la culture humaines. Le lecteur découvre que l'histoire millénaire des sciences à travers ses deux précédents régimes a produit le troisième. Ce 3^e régime de science entraîne l'histoire dans un devenir science bien supérieur. En effet, plusieurs figures fonctionnelles de l'humain se découvrent ensemble comme matrice de l'histoire en acte. Mais aussi de l'histoire pensée, rétrospective et prospective. De grandes œuvres le montrent. Ne citons que Van Lier, Cosandey, Todd, Jullien. Science et histoire n'ont pu inventer leur visage dynamique et réflexif qu'en faisant alliance entre elles. Elles ne pouvaient qu'accueillir aussi la poétique entière. L'esthétique et l'éthique font partie du réel. La culture tourne enfin le dos à sa caricature. Elle prend en compte et en charge tous les domaines stratégiques de l'humain. Elle ne sépare pas affectivité, activité, connaissance. Stratégie, éducation, transmission se font dialogiques implicatives. Elles sont lucides sur l'ambivalence humaine liée aux exigences antagonistes. Le lecteur découvre, pense, commence à vivre ces nouvelles humanités qui ne s'inventent qu'en étant à l'œuvre.

Mots-clés : Science, histoire, poétique, culture, antagonisme, dialogique, ambivalence, éducation, Van Lier, Cosandey, Todd, Jullien.

History of science. History like science. Entire History *Human Figures and Cultural Tetrad*

Abstract

This article takes into account a new complexity which modelization is based on the interactivity of both history and human culture (1). The reader discovers that the millenary history of sciences through its two preceding regimes has produced a third one. This third regime of science will lead history in a development of much superior science. As a matter of fact, several functional figures of humanity are discovered together as « matrix of History » in action. But also of History at once conceived, retrospective and prospective. Great works are the proof of it. Not to mention but Van Lier, Cosandey, Todd, Jullien. Science and History could have been able to invent their dynamic, reflexive aspect only by making alliance between themselves.

They could not but welcome as well the entire poetics. Aesthetics and Ethics are part of reality. Culture turns away at last from caricature ; it takes into account and takes charge of all the strategic fields of Humanity. It does not part affectivity, activity, knowledge. Strategy, education, transmission turn all dialogic implicative : they are clear over human ambivalence linked to antagonistic requirements. The reader discovers, thinks, begins to live these new humanities which invent themselves only by being at work.

Keywords : Science, history, poetics, culture, antagonism, dialogic, ambivalence, education, Van Lier, Cosandey, Todd, Jullien.

*Ce qu'il y a de dangereux, ce qui ronge et empoisonne la vie
c'est notre façon de faire la science.
Nietzsche, Ecce homo.*

*La science classique a nié les questions les plus évidentes de l'expérience
des rapports entre les hommes et avec le monde... Leur sourde insistance
a rendu notre science capable d'une métamorphose progressive.
I. Prigogine, I. Stengers, La nouvelle alliance.*

*Combien il me fut long et difficile de comprendre que
l'histoire pouvait se déployer comme un art de la pensée.
P. Boucheron, Ce que peut l'histoire.*

*De l'avenir de l'histoire humaine considérée comme une science.
J. Diamond, De l'inégalité parmi les sociétés.*

*Le but serait de transposer la science dans le champ de la culture...
N. Dittmar, Simondon et le devenir*

1. La riche complexité syncrétique de l'histoire en constitution

L'histoire « identitaire, événementielle » est en quelque sorte une narration de singularités. Ce qui, au départ, semble la rendre rebelle à la généralisation et à la science classique. Elle comporte cependant très tôt une orientation comparative qui note des différences mais aussi des répétitions. Plus les récits singuliers se cumulent dans l'espace et dans le temps, plus certaines analogies se découvrent non seulement concernant les événements et leurs acteurs mais aussi concernant les processus.

La répétition des processus entraîne le développement d'une histoire fonctionnelle. Elle commence à trouver dans les sciences humaines (psychologie, sociologie, économie) des ressources de compréhension et d'explication. Un moment emblématique, précoce, de cette généralisation fonctionnelle apparaît au 14^e siècle dans l'œuvre exceptionnelle d'ibn Khaldûn (2012, 2002). Celui-ci cherche à comprendre la lutte constamment reprise entre la forme de société tribale avec son « nomadisme » et la forme de société impériale sédentarisée.

Par la suite, la perspective fonctionnelle se prolonge parfois en fonctionnalisme. Et même en finalisme, quittant l'orientation scientifique pour trouver absolument « le » sens général du devenir humain. Cela, loin de toute véritable philosophie de l'histoire qui, elle, ne peut prétendre pouvoir poser un tel sens global.

L'histoire constitue ainsi l'un des pôles fondamentaux d'un carré culturel : poétique, sciences humaines, sciences dures, histoire. Cette appartenance la conduit à faire écho à la poétique des épopées et des religions mêlées aux messianismes. Elle s'oriente aussi vers les sciences humaines. Ainsi, en étudiant « la vie des hommes illustres, elle contribue à l'invention des sciences humaines. Elle ne néglige pas les sciences dures puisqu'elle entend déjà définir avec rigueur ses méthodes d'établissement des faits. Elle a besoin de toutes ces perspectives pour mieux comprendre les évolutions des identités des personnes, des groupes et des sociétés ainsi que les séquences d'événements.

2. Les progressions de l'histoire au 20^e siècle

Après les tragédies guerrières exceptionnelles et l'accroissement des données, l'histoire, au 20^e siècle, cherche une résolution supérieure de ses tensions internes. Dès 1918, Spengler, pose la question de la fin de la civilisation occidentale. Cette orientation vers les civilisations va devenir déterminante. Arnold Toynbee présente les civilisations à travers une métaphore biologique à laquelle Paul Valéry fait écho : naissance, développement, déclin et mort. Toynbee montre qu'il y a émergence d'une civilisation comme réponse à un défi surmonté ; et échec mortel par rapport à un défi non surmonté. Il prolonge cette métaphore en qualifiant même de cancer la militarisation démesurée qui s'installe au déclin d'une civilisation.

Ces orientations vers les civilisations se corrigent et se complètent avec Braudel en faveur d'une « histoire globale ». Elle est planétaire, de longue durée. Elle est transdisciplinaire, se référant à l'ensemble des sciences humaines. Elle relève d'une étude précise, rigoureuse, scientifique. Elle le peut car elle sait relier les données multiples à travers l'espace-temps de leurs genèses processuelles particulières, générales et singulières.

Seule la volonté de se distinguer à tout prix peut expliquer la régression de certains historiens qui prétendent remplacer cette macro-histoire, jugée trop globale, par une micro-histoire, supposée pouvoir mieux s'assurer de ses détails. Peut-être, au nom de la modestie et de la précision, certainement pas au nom d'une compréhension profonde du devenir complexe de l'histoire.

3. De l'histoire des sciences (Needham) à l'histoire globale (Cosandey)

Un profond renouvellement de l'histoire s'instaure dès que toute question singulière sort de son isolement (daté et situé) et des réponses limitées qui en résultent. En l'occurrence, découvrons un pas décisif de l'histoire dans son devenir science. Il s'effectue par la porte singulière de la genèse historique des sciences et des techniques. Grâce aux travaux de Koyré (1966), Prigogine et Stengers (1979), Needham (2004), Cosandey (2007), Jullien (2009), Van Lier (2010), Blay (2017). Constatons que le plus vif intérêt pour la confrontation entre histoire globale et histoire des sciences apparaît chez des chercheurs formés aux sciences dures. C'est le cas de J. Needham, biochimiste de formation. A côté de ses recherches ininterrompues sur la science chinoise, il garde des responsabilités dans les sciences naturelles pendant les $\frac{3}{4}$ de son existence. C'est le cas de Cosandey, docteur en physique théorique.

Les chercheurs, nés à 2/3 de siècle l'un de l'autre, sont cependant très liés à travers l'enchaînement de leurs recherches. Needham (2004) révèle les avancées considérables de la science chinoise sur l'Occident. Il s'étonne qu'ensuite ce progrès cesse en Chine quand il explose en Europe. D'où son interrogation : à partir de quelle source à lieu l'explosion européenne ? Une première réponse repose sur une transmission à partir de l'état final de la science grecque, par exemple chez Archimède. En témoigne la référence explicite de Galilée à Platon. Cela laisse entendre que les Grecs ont atteint un régime de science supérieure à celui alors atteint en Chine. En effet, seul, ce régime pouvait être le moteur du développement ininterrompu des sciences en Europe à partir de la Renaissance.

Si cette donnée est sans aucun doute à prendre en compte, elle ne répond pas à tous les aspects du problème. Déjà parce qu'il n'est pas évident de reprendre un niveau d'exercice scientifique après dix-huit siècles d'interruption. Ensuite, parce que cette reprise, même si elle est effective, n'entraîne pas nécessairement sa poursuite et son développement interrompu et sans cesse croissant. C'est là qu'interviendra la contribution spécifique de Jullien (2009).

Toutefois, c'est d'abord aux travaux de Cosandey que nous allons nous référer pour comprendre le miracle de la genèse des sciences et des techniques dès son premier niveau.

4. Rivalité tempérée durable entre États : miracle des sciences et techniques

Au moment où Cosandey (2007, 1997) répond à l'interrogation de Needham, les données millénaires et planétaires de l'histoire globale ont atteint une certaine masse critique. Cosandey y puise et y découvre les dynamiques fonctionnelles sociétales exceptionnelles qui président aux émergences des progrès scientifiques et techniques. Comprenons la source du miracle. À partir d'un système sociétal pluriel antagoniste en équilibre instable entre hasards et volontés humaines, une dynamique auto-organisationnelle s'instaure. Et, quand elle se maintient, se renforce, se prolonge, elle peut devenir hyper-féconde en découvertes et inventions ! Voyons cela.

À la fin du 20^e siècle, la réponse de Cosandey, s'intitule « Le secret de l'Occident ». Titre médiatique, pauvre au regard de ce qu'il découvre vraiment (Cortès, 2014). À savoir, rien moins que le secret de la nature et de l'humain : la ressource, au sein de la rivalité toujours là, d'antagonismes tempérés, régulés, en l'occurrence déjà par hasard. C'est ce que Cosandey met en évidence à travers la réunion systémique de plusieurs données fondamentales du devenir des sociétés. Mais, pour commencer, demandons-nous comment des humains peuvent-ils devenir chercheurs scientifiques et techniques ?

Pas sans une conjonction d'intérêts individuels et collectifs. Pas sans la stimulation d'un défi, adressé et reçu ! Et, surtout, ceci se produit dans un équilibre *a priori* improbable. D'abord, les situations politiques, économiques ne doivent pas être trop asymétriques. Les sociétés en relation doivent être de taille politique proportionnée et d'une situation économique voisine mais suffisamment prospère. Cosandey constate encore qu'il y a souvent aussi une 3^e référence culturelle commune supplémentaire : culturelle ou de mœurs.

La rivalité opère donc sur un fond préalable de rapprochement. Dans ces conditions, l'équilibre inter-sociétal échappe à l'antagoniste immédiatement destructeur. Et, même, il conduit à un antagonisme fonctionnel entretenu qui suppose une tension entre l'égalité et l'inégalité aussi bien économique que politique. Et, de même, une tension entre la violence énergétique et la tempérance éthique. Une telle émergence adéquate d'antagonismes tempérés paraît plutôt improbable. Heureusement (miraculeusement) non ! Nous allons le voir.

Disons avant que, si les sociétés sont, au départ déjà, disproportionnées économiquement et politiquement, l'une finit assez vite par l'emporter. Elle impose son pouvoir. La tension résultant des rivalités entre sociétés s'effondre. La progression des sciences et des techniques aussi.

5. Source des progrès scientifiques et interruptions répétées : séquence chinoise

L'histoire planétaire globale de Cosandey montre que ces conditions exigeantes d'antagonismes tempérés ont bien été réunies à plusieurs reprises et presque en tout temps et en tout lieu. Elles ont aussi toujours fini par disparaître.

Alors, pourquoi et comment ont-elles parfois duré si longtemps ? Comment et pourquoi ont-elles disparu ? Dans l'un et l'autre cas, qu'en est-il résulté ?

La réponse de Cosandey est claire : les progrès scientifiques sont dans une alternance entre périodes fécondes et périodes stériles. Cette fécondité interrompue aura une influence négative sur le progrès des méthodes et donc des niveaux de performance de la science. Needham s'étonne de la longue durée des avancées chinoises. En se cumulant, elles auraient dû mener à un progrès du niveau même de la science. Sauf qu'il y a toujours eu interruption et régression avant toute reprise.

C'est seulement en comparant cette science chinoise avec son homologue européenne à l'âge moderne que la différence de niveau de fécondité se révèle et qu'il sera possible de penser à deux régimes de science. Pour une information et une démonstration précises, on se référera au suivi de ces événements historiques tels que Cosandey les présente. Ou, si nécessaire, au résumé que nous en donnons dans un livre dédié (Demorgon & Klein, 2017).

Ce n'est en aucun cas une question de capacités intrinsèques des peuples. Tous sont, au même degré, potentiellement capables. En Chine, tel ou tel chercheur voire même telle ou telle Ecole (les Légistes ?), ont approché, consciemment ou non, le seuil de passage du premier au second régime de science.

En effet, le franchissement du seuil n'est pas nécessairement d'emblée pensé de façon réfléchie, revendiquée. D'abord, parce qu'il est au départ limité à telle ou telle situation singulière de tel domaine scientifique spécifique. Ensuite, parce que les progrès interrompus l'empêchent de se vérifier ailleurs. Même si alors l'intuition a eu lieu, elle s'efface. Les progrès sont interrompus par des événements sociétaux. Des troubles généralisés, l'émergence d'un nouvel empire, mettent fin aux recherches pour une longue période.

6. Rebond imprévu des progrès scientifiques : séquence « hellène, hellénistique »

Tout ce que nous avons dit précédemment des conditions sociétales de la genèse des sciences et techniques est valable quels que soient le lieu et l'époque. Les conditions antagonistes tempérées et durables requises en Chine et en Grèce sont les mêmes. Il doit bien y avoir eu cependant quelques différences pour que la séquence chinoise ne parvienne pas à franchir le seuil du second régime de science

contrairement à la séquence « hellène hellénistique ». Même si la conscience soulignée de ce franchissement est aussi un effet largement rétrospectif, il y a bien eu, il est vrai, une intuition immédiate de cela, au moins quand Archimède a prononcé son *Euréka* (j'ai trouvé).

Mais alors quelles sont les causes qui ont entraîné ce franchissement d'un seuil ? Deux sont à retenir. La taille des Cités-États grecques a conduit à une organisation comportant la possibilité d'une rivalité qui s'est instaurée entre elles. Elle a pu parfois s'installer pour partie à l'intérieur aussi de chacune d'elles. Cette rivalité interne et externe a certainement contribué à un degré de liberté supplémentaire des chercheurs et des penseurs.

Il n'empêche, le parcours « canonique » de Cosandey apparaît encore le même en Grèce et en Chine. Le système de Cités-Etats rivales hellènes atteint ses limites du fait même de ses progrès. En effet, c'est sur leurs bases, qu'un plus fort se profile. Il met en œuvre les moyens inventés qui périssent les conditions jusque-là protectrices de tous.

Ce plus fort, c'est la Macédoine de Philippe qui détruit les cités divisées. Alexandre, son fils, conquiert en moins de deux décennies un empire s'étendant jusqu'à l'Indus. Comme en Chine, un empire se constitue. Son autorité va s'imposer à tous. La stimulation des recherches a déjà pris fin.

Événement imprévu : la mort inattendue d'Alexandre change tout. La conquête entreprise s'arrête. Ses quatre principaux généraux se partagent l'empire. Or, ces territoires se trouvent pour une part autour de la Méditerranée. Les quatre sociétés constituées sont de taille voisine, prospères, bénéficiant d'échanges commerciaux étendus. Elles n'en sont pas moins rivales et en relatif équilibre.

Les progrès scientifiques obtenus au cours de l'époque hellène reprennent et même s'accroissent pendant toute cette nouvelle période hellénistique. Tel est le rebond de rivalités équilibrées qui prolonge l'effort de recherche et d'invention d'abord hellène et maintenant hellénistique. Ce rebond supplémentaire ne cumule pas seulement les résultats, il améliore les conditions même de l'exercice de recherche scientifique et d'invention technique. Et par là même le niveau de performance. Le second régime de science est alors à l'œuvre. C'est justement ce que manifeste l'*Euréka* d'Archimède.

Il a en effet compris à partir du secteur spécifique qu'il étudie quelles sont les conditions pour un changement fonctionnel dans la nature et pour son étude mathématisable en raison des situations les plus variées. Le calcul *a priori* est possible à partir des données particulières. Ensuite, il n'y a plus qu'à vérifier

expérimentalement que l'évolution naturelle y correspond. Tel est en effet le profil fondamental de ce nouveau régime de science plus performant dans sa rationalisation de l'expérience.

A cet égard, sans désaccord quant aux causes externes évoquées par Cosandey, François Jullien (2009) entend situer Archimède dans la continuité évolutive de la pensée grecque. C'est-à-dire les séquences par lesquelles l'esprit humain passe quand il construit, sans même s'en douter, l'exercice du nouveau régime de science. Long chemin, de Thalès (-625, -546) à Archimède (-287, -212). Jullien se réfère aux travaux précurseurs de Koyré (1966). Comme aussi, avant, Prigogine et Stengers (1979 : 32). Ceux-ci reprennent à Koyré sa formule d'un « dialogue expérimental » pour caractériser le second régime de science.

Revenons aux causes sociétales externes. Le rouleau compresseur militaire de Rome attaque les sociétés hellénistiques. Lors du siège romain de Syracuse, les inventions techniques d'Archimède permettent une résistance de trois ans (-214, -212) à l'admiration du général romain qui recommande de laisser la vie sauve au savant. En vain, Archimède sera tué.

Rome est la plus forte. La recherche scientifique et l'invention technique s'interrompent. L'exercice théorique et méthodique du 2^e régime de science, esquissé, va disparaître, faute de chercheurs pour le garder, le reprendre, le comprendre, le développer. Pire, il va se retrouver perdu pour plus de 18 siècles. Certes, sans lui, les progrès scientifiques et techniques se poursuivent ailleurs que dans l'empire romain mais seulement au 1^{er} régime de science. De plus, ils seront, ailleurs aussi, interrompus par des retours impériaux, à maintes reprises, partout, en Chine, en Inde et en Islam.

En Europe, après l'Empire romain, on a les Royaumes barbares puis la Papauté romaine qui, au seuil de la Renaissance, condamne au bucher le penseur et chercheur Giordano Bruno. Le 2^e régime de science s'esquisse de nouveau, disons vers 1600. Ils reprennent et ensuite se développent sans plus s'arrêter en physique, en chimie, en biologie et même en sciences humaines. Dans *Le tour de l'homme en 80 thèses* qui n'occupe que 80 pages, Van Lier (2004) en consacre quinze aux résultats qu'obtient l'Europe moderne avec le second régime qu'il nomme clairement « science archimédienne ».

7. Europe moderne : conditions du progrès ininterrompu des sciences et techniques

Quand le deuxième régime de science (de diverses façons et à divers niveaux retransmis à l'Europe) s'affirme et se déploie, c'est de nouveau grâce aux conditions sociétales canoniques posées par Cosandey. Histoire des sciences et histoire globale s'éclairent mutuellement. Les conditions sociétales sont toujours liées à l'émergence par hasard d'un équilibre antagoniste général entre des sociétés rivales.

L'impérialisation ne va pas « prendre » en Europe. Dès lors, les conditions de rivalité se maintiennent, s'approfondissent, se prolongent pendant plusieurs siècles. Telle est la source ininterrompue d'une genèse exceptionnelle, étendue et prolifique, de la science en Europe. La division politique ne va jamais vraiment cesser. Aucune société européenne ne peut transformer à elle seule, à son compte, l'Europe en Empire. Cet équilibre politique se conjugue avec un équilibre économique, exceptionnel aussi. Il résulte de l'entreprise coloniale. Les sociétés européennes se projettent sur les autres continents. Les apports économiques qu'elles en tirent leur permettent de maintenir leurs rivalités et, en conséquence, découvertes scientifiques et inventions techniques. Au plan culturel, ces sociétés européennes rivales gardent aussi une référence commune, chrétienne, même si elle recouvre les grandes singularités : catholique, orthodoxe et protestante, avant leurs variantes.

Tout est donc réuni et le reste pendant cinq siècles pour que les progrès scientifiques et techniques ne soient interrompus ni par le triomphe militaire et l'autoritarisme d'un seul pays, ni par des troubles généralisés, étendus et longs si des économies prospères avaient manqué.

Redisons cependant que si cette genèse si féconde correspond bien aux analyses sociétales de Cosandey, sa fécondité est aussi celle qui résulte de la remise à l'œuvre, dès la Renaissance, du deuxième régime de science balayé par l'histoire, 18 siècles plus tôt, à Syracuse.

Ajoutons que ces progrès sont tels qu'ils conduisent à croire que leur source est définitivement « la » science. Or, tout un ensemble de crises vont remettre en cause cette croyance.

8. Le 2e régime de science occulte une part du réel : crises épistémiques, crises éthiques

Après la domination catholique romaine, la domination du politique en Europe a d'abord maintenu la concurrence entre États européens, tout en la tempérant (Concert européen). Toutefois, l'incompatibilité radicale entre formes de société demeure. Les royaumes restent fondés sur l'alliance du religieux et du politique alors que les nouvelles nations modernes le sont sur l'alliance de l'économie et de l'information. La non-impérialisation interne de l'Europe, et son déplacement externe colonial, répartissent et maintiennent les tensions.

Ce qui ne fut pas perçu, c'est que la domination du politique était désormais contestée par la puissance montante de l'économie. L'exacerbation des rivalités n'était plus tempérée comme elle l'était quand la religion, certes affaiblie, tempérerait encore le politique. Et que l'une et l'autre, ensemble, tempéraient aussi l'économie.

La tempérance des rivalités faiblissant, l'exacerbation, en provenance de la domination montante de l'économie, renforce l'exacerbation des recherches scientifiques et techniques. Leurs résultats extrêmement féconds donnent aussi aux affrontements les moyens de démultiplier les violences meurtrières.

Événement de grandeur destinale majeure, le triomphe technoscientifique devient le compagnon de deux Guerres mondiales d'une extrême violence. C'est l'effondrement du fragile équilibre politique européen que le colonialisme avait prolongé.

Toutes ces crises montrent un deuxième régime de science aux prises avec de nombreuses difficultés. Elles relèvent cependant d'une même observation. Le deuxième régime de science n'a brillamment réussi que dans son ordre limité de réalité. Dans tout le reste du réel, on ne peut que constater son tragique échec.

Voyons les crises épistémiques qui surviennent dès le début du 20^e siècle. Les séparations maintenues entre l'espace et le temps, entre le continu et le discontinu, entre l'objet observé et le sujet observateur (comme entre bien d'autres contraires) sont devenus intenable si l'on veut traiter les nouvelles complexités du réel.

Dans le domaine de l'infiniment grand, la théorie de la relativité montre les limites de la théorie newtonienne, séparatrice de l'espace et du temps. Dans le domaine de l'infiniment petit, la physique quantique associe le discontinu du corpuscule et le continu de l'onde. Enfin, partout, il devient évident que le réel est inséparablement humain et mondain, inséparablement affectif et cognitif. Ou bien il est incomplet.

Les crises éthiques à répétition, du 20^e siècle au 21^e siècle, le démontrent aussi. Après la crise éthique liée aux deux Guerres mondiales, l'exacerbation des recherches scientifiques et techniques se poursuit dans la seconde moitié du 20^e siècle, à travers la rivalité « Est, Ouest » pour la conquête de l'espace. En même temps, on assiste à la folle course aux armements (Guerre des Etoiles). À son terme, cette course place l'humanité sous la menace définitive d'une apocalypse atomique toujours possible.

Mais comment une science, et donc une connaissance, pouvait-elle être à ce point dépourvue de savoirs et de moyens pour éviter la répétition ou la menace des événements les plus inhumains de l'histoire ?

La crise éthique prend encore une tournure supplémentaire au 21^e siècle avec l'avènement des robots. Ils constituent des aides exceptionnelles compensant toutes sortes de déficits humains. Mais dans d'autres domaines, ils peuvent littéralement remplacer les humains. D'un côté, ils aident l'homme parce qu'il est précieux. De l'autre, ils le remplacent et le rendent « inutile » (Giraud, 2015). Ainsi, calculs économiques et calculs scientifiques, toujours liés entre eux, engendrent des techniques salvatrices que des volontés, *de facto*, détournent en même temps que l'histoire humaine destinale.

9. 2^e et 3^e régimes de science, des parcours concurrentiels (dé)régulés

Le dilemme de la robotique que nous venons d'exposer nous est précieux de plusieurs points de vue. L'homme inutile est une production de la science, celle du deuxième régime qui laisse la place « à la pure efficacité technique, à la pure mise en valeur économique », au sens étroit des termes, comme Michel Blay (2017 : 291) le souligne. Cette science du deuxième régime n'a pas cessé d'être à l'œuvre plus d'un siècle après le début de sa mise en cause. Elle sert toujours les intérêts d'acteurs privilégiés des politiques et des économies dominantes. L'évolution des régimes de science ne se fait donc pas sous la forme d'une succession tranchée dans le temps. Après sa disparition pendant 18 siècles, le deuxième régime de science prolifère seul en accélération pendant trois siècles et plus. Ses crises au 20^e siècle ont été perçues et enregistrées mais de façon morcelée sous tel ou tel de leurs aspects successifs. Pendant ce temps, le troisième régime de science se profile depuis plus d'un siècle. Sa progression se fait par étapes diverses et surtout elle ne se fait ni dans tous les domaines ni partout en même temps. Aucun régime de science ne disparaît à proprement parler. Il est englobé dans le suivant mais il peut également se maintenir comme tel, ici ou là. C'est le cas actuellement. Cela dépend d'une prise de conscience lente, à éclipse, mais aussi de nouvelles

stratégies de nombre d'acteurs. Aujourd'hui, le deuxième régime de science est encore couramment toujours identifié à « la » science. Cela n'empêche pas tout un ensemble de recherches scientifiques et techniques d'émerger soit entre les deux régimes, soit déjà profondément à partir du troisième. Il poursuit sa progression dans les sciences dures (cosmologie, physique des particules, nanosciences), dans les sciences humaines et en histoire surtout.

La prise en compte du 3^e régime de science est d'autant plus difficile qu'il est loin d'être vraiment compris. Et d'ailleurs, il n'est même pas nommé. Pourtant, le saut qualitatif fondamental qu'il représente n'a pas manqué d'être étudié et même souligné. Ainsi, Prigogine et Stengers (1979) l'opposent clairement à ce qu'ils nomment diversement : « science moderne, science classique, science newtonienne » (le second régime).

Plus critiques, ils parlent parfois de sa « rhétorique réductionniste », soulignant bien le réel abandonné par ce 2^e régime. En posant d'autorité son objectivité relative comme objectivité absolue, en renvoyant tout le reste (esthétique, éthique) au subjectif et au relatif, la science du 2^e régime élève son réel limité au rang d'absolu. Cette prétendue science devient religion absolutiste. Elle est alors aveugle aux drames et tragédies qui vont accompagner son triomphe objectiviste.

Le 3^e régime n'est pas davantage nommé par Prigogine et Stengers. Il n'est que temporellement distingué par eux, non sans « optimisme de la volonté », comme « la science d'aujourd'hui ». Modestement à l'époque, ils écrivent : « nos sciences n'en sont encore qu'à leur début ». Par contre, ils qualifient le passage du 2^e au 3^e régime non seulement de « métamorphose conceptuelle », mais de « métamorphose théorique de la science ». Événement majeur en effet. Le 3^e régime de science pose la conjonction des contraires comme indispensable à la compréhension du réel entier. Il relie espace et temps, objet et sujet, continu et discontinu, local et global. Certes, un global inachevé, un « total non totalitaire ». Le 3^e régime réintègre aussi la dimension anthropologique de l'infini dans sa portée correctrice des absolus. Il offre à l'ensemble des humains la possibilité d'une histoire et d'une science destinales (Demorgon 2016 : 201-232).

Une nouvelle « culture entière » ; une « nouvelle alliance » disent clairement Prigogine et Stengers.

10. Le 3^e régime de science. Les exigences d'une nouvelle complexité

Le 3^e régime se définit par plusieurs exigences nouvelles. D'abord, la prise en compte d'une complexité supérieure. Prigogine et Stengers (1979) le soulignent :

« la notion de complexité » prend encore « un nouveau sens, ce n'est plus seulement la prévision qui pose un problème mais aussi la définition du système et de son rapport à son environnement ». Cela entraîne en même temps la prise en compte de la globalité. Joël de Rosnay (1975) en fait quasiment une méthode en montrant la nécessité d'utiliser dans toutes les disciplines « le microscope ». Cet appareil n'est pas matériel comme le microscope, il est mental. Notre esprit doit resituer toute chose non seulement du point de vue de ses constituants mais aussi de ses englobant(s). Prigogine et Stengers précisent cependant que le macroscopique ne peut plus être pensé comme déjà connu dans une sorte d'équilibre susceptible de compenser toutes fluctuations. Il est autrement plus complexe à travers ses états loin de l'équilibre.

Toujours au plan de la complexité, nombre d'oppositions sont déjà repensées. Citons : « être, devenir », « causalité, probabilité », « réversibilité, irréversibilité », « conservatif, dissipatif », « vers l'équilibre, loin de l'équilibre ». Les oppositions ont cessé d'être systématiquement réversibles. C'était hier la règle, c'est devenu le cas limite, l'exception. Les oppositions peuvent conduire à des compositions singulières, imprévisibles, irréversibles, surgissant dans le réel selon des bifurcations inattendues.

L'ampleur de la globalisation de l'espace, du temps et de leurs contenus ne conduit aucunement à la généralisation sommaire, à l'homogénéité. Tout au contraire, elle découvre un univers de la singularité. Le nouveau chercheur distingue mais ne sépare pas le mondain et l'humain. Il distingue mais ne sépare pas les acteurs humains comme ensemble à travers tout niveau : individu, groupe, société, continent, planète. Braudel a clairement employé les expressions d'histoire « globale » et de « longue durée ».

Il ne les sépare pas de leur contexte cosmique. D'où sa conversion à l'écologie, à la cosmologie, à la cosmonautique. Elles ont le même but : éviter à l'humain les catastrophes terrestres qu'il produit lui-même mais aussi celles extérieures, cosmiques qu'il doit prévoir puisque la vie en a subi deux fois déjà les conséquences meurtrières.

Dans ces conditions : comment le nouveau chercheur ne prendrait-il pas en compte la totalité des échanges comme aussi possibles autrement dès aujourd'hui et pour demain entre les humains ?

Cette confrontation globale requiert et produit une intelligibilité scientifique supérieure du destin humain. Elle réintègre l'acteur humain dans l'histoire avec sa sensibilité éthique et esthétique. Elle est incompatible avec la désignation de tels ou tels buts comme absolus.

La condition anthropologique place l'humain face à la nécessité de « se » produire. Dès lors, il ne peut le faire qu'en un dialogue infini avec l'ensemble de la nature et des humains. Il peut certes se fatiguer de ce requis, se passionner pour des acquis dont il fera des absolus. Sans comprendre qu'aucun absolu ne peut se jouer s'il ne se mesure à l'infini.

Le 3^e régime de science devrait nous rendre évidente la non séparabilité de l'absolu et de l'infini, c'est-à-dire de la poétique, de la science, de l'histoire et de la culture ; « carré culturel » que nous précisons ci-après.

Le 3^e régime de science nous prépare méthodologiquement à cette inséparabilité quand il reconnaît que la relation entre l'observateur et l'objet observé est définitivement problématique dans toute recherche. Mais ce n'est pas un moins, c'est un plus. Par exemple, Prigogine et Stengers (1979 : 431) précisent : « loin de l'équilibre, c'est à partir de la singularité du régime collectif d'activité (des objets considérés) et non *a priori* et une fois pour toutes que le chercheur peut décider en dialoguant avec le réel, ce qui est insignifiant et ce qui doit être pris en compte. Nous ne savons pas *a priori* de quoi une population chimique est capable... Ainsi se dessinent de nouvelles voies dans le dialogue avec la nature... Chaque question expérimentale présuppose une hypothèse quant à ce à quoi l'objet interrogé est sensible et aucune méthode n'est neutre par rapport à ce problème. »

C'est pire encore dans l'étude des comportements des vivants : « celui qui entreprend de « purifier » son objet pour rendre ses observations contrôlables et reproductibles est toujours en danger d'intervenir plus activement qu'il ne le croit dans la définition de ce qu'il observe ». Trop souvent, on a minimisé la complexité du vivant pour permettre de l'étudier comme s'il était « un système physicochimique, isolé et contrôlé ». Prigogine et Spengers (1979 : 432) critiquent cette réduction du réel. Ils proposent une expérimentation qui « transforme cet obstacle (la complexité) en question positive ». Ils le soulignent : cette complexité supérieure « porte l'espoir d'une nouvelle identité de la science. » Ils concluent en explicitant le titre de leur livre *La nouvelle alliance* : « Au-delà des fausses classifications, des interdits, des contraintes culturelles, politiques et économiques, les sciences ne sont pas contrainte (leur prétendu fait pur) fatale à laquelle il faudrait nous soumettre mais contraintes productrices d'un sens... que nous pouvons créer de telle sorte que ce ne soit pas contre elles mais avec elles que se construisent les voies nouvelles du dialogue entre les hommes et avec le monde qu'ils habitent. »

11. L'esthétique et l'éthique, irréductibles dimensions du réel

Le 3^e régime de science met fin à la coupure objectiviste et mutilante entre le fait et la valeur. C'est la fin de ce « dogme » comme l'a montré H. Putnam (2004). Pour le 3^e régime, esthétique et éthique font partie du réel. De nombreux auteurs d'horizons différents n'ont pas transigé hier ou ne transigent plus aujourd'hui sur ce point.

Par exemple, dès 1943, rédigeant *L'enracinement*, Simone Weil (publiée à titre posthume par Albert Camus en 1949), écrit : « La vraie définition de la science, c'est qu'elle est l'étude de la beauté du monde ». Plus près de nous, E. Glissant nomme l'esthétique une « nouvelle région du monde ». Avec Patrick Chamoiseau, dans leur adresse commune à Barak Obama, ils évoquent « l'intraitable beauté du monde » (formule « Kundera plus Weil »). De son côté, Joël de Rosnay (2016) dans son livre *Je cherche à comprendre* donne un grand nombre d'exemples de l'extraordinaire esthétique produite par les « codes cachés de la nature ».

Il en va de même pour l'éthique. Michel Blay (2017 : 290) dans un livre méthodique et profond, intitulé *Critique de l'histoire des sciences*, met en cause le 2^e régime de science. Il le situe dans un processus historique millénaire qu'il nomme : « la naturalisation des artifices, de la technique, de la valeur et de l'économie ». Il précise : « La recherche devenue technique a certes gagné en efficacité et en rentabilité économique, mais elle a grandement perdu... en créativité, en nouveautés conceptuelles et surtout en valeur de connaissance et en puissance éthique. » Il redit que cette « science » (les guillemets sont de lui) ignore les enjeux de pensée ... qui régissent les rapports de la connaissance scientifique aux autres modalités de la vie intellectuelle, de l'action et de l'éthique. » Sans nommer un 3^e régime de science, il l'évoque magnifiquement : « N'a-t-on pas une autre idée de nature à construire ? ... Comment sortir de l'impasse étouffante de l'ordre économique-cosmique énergétiste ? Comment retrouver le sens d'un imaginaire assumant, comme autant d'ordres du monde, toutes les dimensions de l'expérience humaine ?... Comment être au monde, dans un nouvel ordre du monde ? Comment réapprendre à voir le monde en le laissant advenir ? »

Heureuse formulation qui se décline aisément : « Comment réapprendre à voir l'humain en le laissant advenir ? » Les nouvelles sciences humaines du 3^e régime de science s'y emploient. Il nous paraît important de le montrer à partir d'au moins quelques-unes d'entre elles, allant du milieu du 20^e siècle au 1^{er} quart du 21^e.

12. 3^e régime de science : fécondité, renouveau disciplinaire

Les sciences humaines du 3^e régime n'en ont pas fini de nous étonner. En s'appuyant sur l'exigence de globalisation transhistorique et planétaire, elles accroissent considérablement notre intelligence du réel dans son unité et sa diversité. C'est le cas avec l'épistémologie de Jean Piaget, la médiologie de Régis Debray, l'anthropologie de Philippe Descola, l'anthropogénie d'Henri Van Lier et l'économie d'Amartya Sen.

Au milieu du 20^e siècle, Jean Piaget (1966) structure l'épistémologie à partir de fonctionnements antagonistes : « objet, sujet », « structure, genèse », « primat, interaction » et cela dans une perspective transhistorique. Il présente ainsi, sur deux millénaires et demi, neuf grandes orientations épistémologiques et leurs auteurs en conjuguant leur évolution diachronique et leur relation synchronique. Base précieuse pour mieux comprendre les nombreuses difficultés dans le dialogue des hommes entre eux et avec la nature.

A la fin du 20^e siècle, Régis Debray (1991) nomme une nouvelle discipline : « la médiologie ». Dans sa perspective globalisante, elle ne sépare pas les diverses dimensions de la culture. Celle-ci est, en même temps, religion, politique, économie mais aussi information, technique, média. Globalisée selon l'évolution historique, la culture s'auto-organise en grandes médiasphères. La logosphère repose sur le discours sous toutes ses formes. La graphosphère sur l'imprimerie. La vidéosphère sur les médias électroniques.

Au début du 21^e siècle, Philippe Descola (2005) pose une nouvelle synthèse anthropologique. Elle se centre sur les relations différentes entre « humains » et « non humains » perçus en extériorité et en intériorité et ainsi comparés. De la préhistoire à l'histoire, on a quatre anthropologisations de la nature. L'animisme pose l'humain et le non humain comme différents en extériorité mais semblables en intériorité. Ils ont une âme qui permet leur communication. Le « naturalisme » moderne voit humain et non humain dépendant de la même physico-chimie. Ainsi, semblables en extériorité, ils diffèrent en intériorité : seul l'humain par la pensée s'inscrit en étendue et en profondeur dans la nature. Avec l'analogisme, humain et non humain sont vus comme entièrement différents. Seules des analogies permettent de les penser ensemble, elles ne les rendent jamais semblables. Ce type d'anthropologisation a inventé la métempychose.

Enfin, avec le totémisme, humain et non humain sont vus comme entièrement semblables. La nature comporte un grand nombre de groupes d'êtres qui eux sont différents mais à l'intérieur de chaque groupe, humains et non humains sont semblables. Cela s'explique car ces groupes d'êtres ne sont qu'en différenciation

seconde superficielle. Leur vraie nature relève de leur engendrement à partir d'êtres originels précédant la différenciation apparente « humain, non-humain ». Leur similitude profonde dépend de cette source génétique commune.

Sans développer, soulignons la relation des quatre orientations anthropologiques avec les grands moments singuliers de l'histoire humaine et les formes des sociétés. Totémisme et animisme relèvent des sociétés tribales très proches de la nature, l'analogisme des sociétés royales-impériales représentatives de la diversité sociale, le naturalisme des sociétés nationales modernes soucieuses d'une maîtrise technique de la nature à des fins productives.

Avec *L'anthropogénie* (générale et locale), le penseur belge Henri Van Lier (2010) a effectué une grande synthèse dont l'objet n'est rien moins que la genèse de l'humain d'où le titre de sa discipline Il est très attentif à la spécificité de la condition biologique de l'être humain, aux exceptionnelles possibilités nouvelles dont il dispose. Et, à partir de là, à l'histoire de ce qu'il en fait dans tous ses domaines de production, des arts aux lettres, aux sciences et aux techniques et aux organisations sociétales (Cortès, 2011, Demorgon, 2011).

Du dernier quart du 20^e siècle au premier quart du 21^e, un véritable renversement théorique et pratique de l'économie est en cours. Il est très loin d'avoir produit ses effets les plus révolutionnaires. Il a cependant déjà mis en place une critique des indicateurs économiques habituels. Surtout, il a obtenu la mise en œuvre de nouveaux indicateurs économiques dits du « développement humain ».

Les travaux ont été menés d'abord par l'économiste pakistanais Mahbub ul Haq (1976, 1995). Ils ont été repris et prolongés conjointement avec Amartya Sen, prix Nobel d'économie en 1998 (date de la mort de Mahbub ul Haq). D'autres économistes s'y sont ralliés dont J. Stiglitz, prix Nobel d'économie 2001. Cette nouvelle économie relève pleinement du troisième régime de science. Elle se réfère à toute l'histoire, à la planète. Elle pose les êtres humains comme un ensemble non opposable à lui-même dans telle ou telle de ses parties. Si l'économie ne fait pas cela elle est tout simplement pur mensonge, car elle n'économise ni la nature ni l'humain. Elle les gaspille, les exploite, les dilapide les épuise.

Les termes d'Amartya Sen sont clairs : l'économie vraie, destinale est « éthique » et « science ». L'économie aujourd'hui dominante n'est pas scientifique. Elle s'est théoriquement dévoyée quand elle prouve sa scientificité en invoquant comme fondement : l'*homo economicus* qui n'est qu'une caricature de l'humain. Le dévoiement pratique suit quand cette économie justifie le fait qu'elle puisse bénéficier d'une vente de produits toxiques (*subprimes*). Autrefois, la papauté se justifiait quand elle invoquait un paradis auquel étaient sensé donner accès des indulgences, elles aussi mensongères.

Cet ensemble d'informations concernant nombre de nouveaux développements étendus et profonds des sciences humaines fait suite et complète la longue démonstration, commencée au début de ce texte, à partir de l'incroyable renouvellement de l'histoire des sciences. Précisons que cette nouvelle histoire des sciences n'aurait pas été possible sans une nouvelle histoire déjà constituée comme une science du 3^e régime.

13. L'histoire des sciences montre à l'œuvre une histoire en devenir science

L'histoire des sciences met d'abord en évidence bien plus que l'historique : l'historigraphique. Nous avons vu qu'elle dépendait d'un système antagoniste hypercomplexe de hasards conduisant à des équilibres politiques, économiques et autres entre des sociétés qui pouvaient, dès lors, longuement rivaliser entre elles. Or, avec cette émergence de progrès scientifiques et techniques, une dimension d'information toute nouvelle intervenait massivement dans le destin des humains. Le caractère destinal de l'histoire est ce qui justifie l'emploi du terme « historial ». Il est d'ordre ontologique et pas seulement phénoménal et descriptif comme le terme historique. L'historigraphique n'est pas non plus une dimension surajoutée mais consubstantielle au réel et à l'humain.

De même qu'avec Einstein, espace et temps sont devenus relatifs l'un à l'autre, être et devenir le sont aussi. De même, il n'y a pas d'emblée un être, une essence de l'histoire. L'être et le devenir de l'histoire sont liés. L'histoire ne se fait qu'en se faisant comme le chemin en marchant. De même, il n'y a pas d'emblée un être, une essence de la science. Le mondain et l'humain, l'objet et le sujet, sont liés.

Dès lors les humains ne peuvent se comprendre, se situer, s'inventer que s'ils savent dialoguer avec ce monde où ils se trouvent comme avec cette histoire qu'ils font, qui se fait et qui les fait.

Les régimes de science sont une approximation mais autrement plus proches du réel que toute croyance en « la » science. Science, histoire et destin(s) humain(s) s'inventent ensemble. Et, de même, hasards et volontés spontanées, réfléchies.

Le passage d'un régime de science à l'autre a permis d'inventer à chaque fois un dialogue de qualité supérieure avec le réel naturel et humain. Deux impératifs émergent d'une histoire longue comprise. Celui d'un dialogue, étendu et approfondi avec la nature et son histoire (des sciences) en perpétuelle invention. Tout arrêt qui s'absolutise dans ce dialogue (« la » science, « la » vérité, « la » nature) est une mutilation du réel.

Et, second impératif, celui d'un dialogue étendu et approfondi entre humains, à vrai dire un dialogue infini, une histoire destinale en perpétuelle invention. Tout arrêt qui s'absolutise dans ce dialogue (« la » nature humaine, « la » religion, « la » politique, « l' » économie) est une mutilation du réel naturel et humain.

Émerge encore, de l'histoire globale longue, l'impossibilité d'une certitude prévisionnelle. Celle-ci, pour exister, devrait en quelque sorte poser l'avenir comme pouvant, à un moment, découler simplement du passé et du présent. C'est-à-dire ne plus s'inventer, n'être plus une histoire, bref n'être plus un « à venir » !

Critiquer la prétention prévisionniste ne doit pas affaiblir notre relation à l'histoire. Ni comme vécu destinal, ni comme science. Il faut, au contraire, que nous puissions lier l'un et l'autre. La tentative de le faire est à l'œuvre et à l'épreuve depuis longtemps.

C'est le cas quand Thucydide se demande pourquoi une société montante fait à ce point peur à la société déjà là que celle-ci va même jusqu'à se lancer dans une guerre préventive.

C'est le cas quand Ibn Khaldûn se demande ce qu'il faut penser de cette répétition : une nouvelle tribu se fortifie, défait l'empire installé, devient un nouvel empire installé. Et ainsi de suite.

Pour lier l'histoire comme vécu destinal et comme science, la difficulté est de découvrir les fonctions pertinentes productrices des évolutions survenues. Le postulat le plus rigoureux est de convenir que ces fonctions ne doivent pas être « parachutées » en extériorité. Il faut les découvrir à l'œuvre au cœur même de l'histoire identitaire événementielle. C'est justement ce que représentent les trois grandes Figures de l'humain. Toutefois, nous ne redirons pas ici les nombreux travaux à partir desquels elles ont été mises en évidence (Demorgon, 2016).

14. Une histoire science, entière, destinale : les trois Figures de l'humain

Afin de prévenir les fonctionnalismes plaqués, produits d'intérêts ou d'idéologies, les fonctions effectives requises pour inventer l'histoire-science doivent être « données, construites » à partir de l'histoire en acte. C'est tout à fait le cas des trois Figures de l'humain. Elles sont sans cesse à l'œuvre dans l'histoire. Voyons-le pour chacune.

La première Figure résulte de toutes les conduites de tous les acteurs humains. Cet infini de (dé) régulation de leurs « actions, passions » est si complexe et si vaste que l'on s'en donne souvent des représentations schématiques sous la forme simplifiée d'orientations opposées binaires, ternaires, quaternaires et plus.

Des opposés à composer pour ajuster chaque conduite à chaque situation spécifique, les humains à tout niveau doivent le faire. Certes, les termes des oppositions évoluent eux-mêmes dans les devenirs stratégiques et culturels des différents ensembles humains.

Ces conduites sont aussi regroupées en fonction des grands domaines d'action différenciés. C'est justement là que la première Figure oriente, soutient ou affaiblit, bref informe la seconde Figure de l'humain, celle justement des grandes Activités : religion, politique, économie, information. Cette deuxième Figure de l'humain est le fruit d'une longue évolution historique.

En regroupant peu à peu tel ou tel domaine d'activités diverses, les acteurs humains, à tous niveaux, en viennent à constituer, distinguer, organiser, voire instituer ces grandes Activités. C'est bien le cas de la religion avec ses temples, églises, mosquées, etc. Celui de la politique avec ses trônes, palais gouvernementaux, parlements, tribunaux, etc. Celui de l'économie avec ses marchés, banques et bourses, etc. C'est le cas encore de l'information avec ses écoles, collèges, lycées, universités, académies, et ses multiples médias, eux aussi organisés et institués.

Les grandes Activités réunissent chacune de nombreuses activités déclinées ou mixtes. C'est ainsi que l'information réunit de multiples formes : orale, écrite, gestuelle, ludique, sportive, artistique, juridique mais aussi scientifique et technique.

Les pratiques et les représentations historiques des grandes Activités les montrent (à travers leurs acteurs) en relation d'opposition, de concurrence mais aussi d'association et de complémentarité.

C'est ainsi d'ailleurs qu'au cours de l'histoire selon lieux, temps et circonstances, elles sont à l'origine des grandes formes de société - tribale, royale-impériale, nationale, mondiale - constitutives de la troisième Figure de l'humain. La raison de cette genèse tient à ce que les grandes Activités fonctionnent largement comme des matrices d'unification des ensembles humains et sont rivales dans cette fonction.

Religion et politique, plutôt associées, ont produit la forme sociétale, de type fidéiste, des royaumes et empires. Avec leurs variantes géohistoriques toutes développant peu ou pas les sciences.

Ensuite, les mêmes conditions d'implications humaines se modifiant, ce sont l'économie et l'information, jusque-là dominées, qui se sont plutôt associées,

produisant d'autres formes de société. D'abord, la nation marchande industrielle en relatif appui démocratique qui développe au maximum sciences et techniques. Comme d'ailleurs, la société d'économie financière informationnelle mondiale, en cours de constitution.

Ces grandes Activités oscillent toujours entre « indifférenciation » conduisant à telle globalisation syncrétique et « différenciation » accentuant le prestige distinctif de chacune. Quand, à l'origine, l'indifférenciation primait, la forme sociétale dominante était la tribu. Avec la différenciation, religion, politique, économie, information n'en ont pas fini de se distinguer, de se séparer, de se rivaliser. Aujourd'hui, l'économie financière informationnelle est engagée dans une perspective de domination mondialiste. Ajoutons que ces grandes formes de société, successivement apparues comme dominantes, ne disparaissent pas pour autant. Elles ne cessent de se composer diversement pour engendrer chaque société spécifique singulière, unique, qui traverse les siècles voire les millénaires.

15. L'histoire fonctionnelle spécifique et globale, rétrospective et prospective

Découvrons les précieuses caractéristiques communes aux trois grandes Figures évolutives de l'humain, en acte et en représentation. Elles sont le fruit de nombreux renouvellements de l'histoire qui se regroupent et s'organisent à travers elles. Elles en constituent la matrice.

Pour y parvenir, elles ne séparent ni les lieux, ni les temps, ni les acteurs à tous niveaux. Elles ne séparent pas non plus « l'histoire en acte », « l'histoire science » et « l'histoire destinale ».

Produites constamment de manière évolutive par la totalité des acteurs, les trois Figures de l'humain les transforment et s'entre-transforment elles-mêmes en même temps. Elles sont donc tout le contraire de repères fixes, prétendus universels qui se penseraient capables de régenter d'avance le devenir.

Le principe de non séparabilité à l'œuvre dans les fonctionnements interactifs des grandes Figures de l'humain est rigoureusement tout aussi pertinent pour ce qui concerne rétrospective et prospective. La prospective n'a rien d'une prophétie. Elle est fondamentalement liée aux systémiques et aux dialogiques implicatives de tous les humains. Elle ne saurait résulter d'un heureux hasard ou d'un flair exceptionnel. Sa véritable dépendance irréductible est à l'ensemble des rétrospectives que les humains peuvent produire. C'est pourquoi, pour les humains, l'histoire n'est pas une connaissance de curiosité, de plaisir, de jeu, de simple savoir, mais l'expression de leurs êtres en devenir ensemble. Elle n'est pas une science parmi d'autres.

Elle ne peut que s'éprouver en même temps comme science et non science. Nous avons précédemment vu que pour cette question difficile nous devons employer à son sujet l'adjectif « historial ». Plus qu'historique, l'histoire est par-dessus tout « historiale ». C'est ainsi seulement qu'elle fait partie de la « culture entière ». C'est ainsi seulement que la culture entière est « destinale ».

16. Carré dynamique de la culture destinale et culture des humanités

Les analyses précédentes concernant l'antagonisme destinal de l'humain entre la tromperie des absolus et l'exigence des infinis mettent en évidence que ce dilemme anthropologique n'a d'autre traitement approprié que l'invention constamment poursuivie de culture. Ce que nous avons dit à propos du « progrès historique » de la science et du « progrès scientifique » de l'histoire concerne donc tout autant le « progrès historique et scientifique » de la culture. C'est en ce sens que Nicolas Dittmar (2017 : 182) peut écrire fortement que « le but serait de transposer la science dans le champ de la culture... ». Telle est la dynamique du carré culturel. Poétiques, sciences, histoires et cultures, chacune entière de n'être pas séparée des trois autres.

Pour y contribuer, la science, comme elle le fait au 3^e régime, doit réintégrer dans le réel qu'elle prend en compte et en charge toute la poétique c'est-à-dire aussi l'esthétique et l'éthique. Nous l'avons montré ci-avant 11.

De son côté, l'histoire doit aussi opérer deux synthèses et devenir doublement destinale. En ne séparant pas les deux modes du connaître : poétique (le donné-reçu, l'éprouvé) et scientifique (le « donné, construit », le défini). En ne séparant pas cette connaissance duale des trois grands genres de l'action - reproduction, adaptation, invention - : l'humain comme acteur et l'humain comme penseur et chercheur.

Ou, encore, l'histoire en acte et en représentation, toujours destinale : intuition, irruption, résilience, mémoire, prospective. Bref, une implication toujours ambivalente poursuivie entre absolu et infini.

C'est ce prolongement que permet la méthode « dialogique implicative » inventée au 20^e siècle, après la catastrophe des deux guerres mondiales. Sa caractéristique fondamentale est de poser d'emblée que le destin des antagonismes humains n'est pas davantage prescrit que celui des antagonismes de la nature. Ils ont toujours deux destins de destruction et de création. Ce qui fait problème n'est pas le choix d'une voie ou de l'autre mais la régulation, l'articulation, la composition inventives des deux (Morin, 2008).

C'est cela, dès son origine, qui est remis à notre « espèce bio-cosmique singulière » : l'ensemble des humains en devenir solidaire infini.

Pour y parvenir, il y faut une pleine et entière culture non mutilée, protégée, développée, généreusement transmise et non réservée. Elle associe poétique, science et histoire elles-mêmes entières avec chacune sa rigueur et sa complétude.

Enfin, la culture sort de son habituelle caricature obligée. Elle devient, elle aussi, entière. Elle prend en compte et en charge tout domaine, comme par exemple le politique et l'économique. De même, elle ne sépare pas affectivité, activité, connaissance.

Seule cette nouvelle culture - mieux « donnée-construite », plus large, plus cohérente, plus ouverte - fonde de nouvelles « humanités ». Le lecteur-acteur découvre, pense, commence à vivre ces humanités qui s'inventent à l'œuvre.

Bibliographie

- Agamben, G. 2002. *Moyens sans fins*. Paris : Payot.
- Bajoit, G. 2010. *Pour une sociologie de combat*. Fribourg : Academic Press.
- Blay, M. 2017. *Critique de l'histoire des sciences*. Paris : CNRS Éditions.
- Boucheron, P. 2016. *Ce que peut l'histoire*. Paris : Fayard.
- Bouton, C. Bégout, B. 2011. *Penser l'histoire*. Paris : Éditions de l'éclat.
- Braudel, F. 2013. *Grammaire des civilisations*. Paris : Flammarion.
- Cohen, D. 2013. *Homo Economicus, prophète (égaré) des temps nouveaux*. Paris : A. Michel.
- Cortès J. 2014. « L'Occident est-il en train de manquer le coche de l'Avenir ? Réflexions à partir de la théorie de Cosandey », *Synergies Monde Méditerranéen* 4. Sylvains-les-Moulins : Gerflint, p.7-13.
- Cortès, J. 2011. « Quelques idées que m'inspire l'œuvre d'Henri Van Lier ». *Synergies Monde Méditerranéen*, n° 2. Sylvains-les-Moulins : Gerflint, p. 7-12.
- Cosandey, D. 2007. *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*. Paris : Flammarion.
- Debray, R. 1991. *Études de médiologie générale*. Paris : Gallimard.
- Demorgon, J. Klein, E. 2017. *Une étude de l'œuvre de David Cosandey*. Alger : Éditions El Borhane.
- Demorgon, J. 2017. « Significations-mondes et figures de l'humain : les formes de l'expérience humaine antagoniste ensembliste ». *Intertext, Chişinău* : Ulim.
- Demorgon, J. 2016. *L'homme antagoniste*. Paris : Economica.
- Demorgon, J. 2015. *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. 5^e édition. Paris : Economica.
- Demorgon, J. 2005. *Les sports dans le devenir des sociétés. Médiations et médias*. Paris : L'Harmattan.
- Descola, P. 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.
- Diamond, J. 2007, 2000. *De l'inégalité parmi les sociétés*. Paris : Gallimard.

- Dittmar, N. 2017. *Simondon et le devenir*. Nice : Obadia.
- Dumézil, G. 2011. *Mythes et dieux des Indo-Européens*. Paris : Flammarion.
- Durand, G. (1996, 1975) *Sciences de l'homme et traditions. Le nouvel esprit anthropologique*. Paris : A. Michel.
- Giraud, P.N. 2015. *L'homme inutile. Du bon usage de l'économie*. Paris : O. Jacob.
- Ibn Khaldûn. 2012, 2002. *Le livre des exemples*, 2 t. Paris : Gallimard.
- Jullien, F. 2009. *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe*. Paris : A. Michel.
- Koyré, A. 1966. *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*. Paris : PUF. (Gallimard, 1985).
- Mahbub ul Haq. 1976 (1981). *The Poverty Curtain*. Columbia : Univ. Press.
- Mahbub ul Haq. 1995 (1998). *Reflections on Human Development*. Oxford : Univ. Press.
- Morin, E. 2008. *La Méthode*. Paris : Seuil.
- Needham, J. 2004. *General Conclusions and reflections*. Cambridge: University Press.
- Nietzsche, F. 2015 (1908). *Ecce homo*. Paris : FB Ed.
- Piaget, J. 1967. *Logique et connaissance scientifique*. Paris : Gallimard.
- Prigogine, I. Stengers, I. 1979. *La nouvelle alliance*. Paris : Gallimard.
- Putnam, H. 2004. *Fait/Valeur : La fin d'un dogme*. Paris : L'Eclat.
- Rosnay, J. de. 2016. *Je cherche à comprendre... Les codes cachés de la nature*. Paris : LLL.
- Sen, A. 2012. *Repenser l'inégalité*. Paris : Seuil.
- Sen, A. 2004. *L'économie est une science morale*. Paris : La découverte.
- Toynbee, A. 1996. *L'histoire*. Paris : Payot.
- Van Lier, H. 2004. *Le tour de l'homme en 80 thèses*. Bruxelles : Musée de la Maison d'Erasmus.
- Van Lier H. 2010. *Anthropogénie*. Liège : Les Impressions nouvelles.
- Weil S. 1949. *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*. Paris : Gallimard.

Synergies Monde Méditerranéen

n° 6 / 2018



Annexes



Profils des contributeurs



• Préfacier •

Jacques Cortès est Professeur émérite de l'Université de Rouen (Linguistique générale, Linguistique française et Didactologie des Langues-cultures). Après une carrière à l'étranger (Algérie, Japon, Maroc, et Zaïre pour l'Unesco), il a dirigé le CREDIF (Centre de Recherches et d'Études pour la Diffusion du Français, à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, de 1973 à 1986, puis le French American Institute for International Studies (FAIS) pour le compte de la Mission Laïque Française, de 1986 à 1989, créant et animant, pendant 3 ans, à partir de Houston (Texas) la revue *Pages d'Écritures* (27 numéros publiés). Nommé Professeur à l'ENS de Saint-Cloud en 1983, il demande et obtient quelques années plus tard sa nomination à l'Université de Rouen où sa présence et sa compétence permettent la création d'un Institut de Français Langue étrangère dans le cadre du DESCILAC (Département des Sciences du Langage et de la Communication). En 1998-99, il fonde le GERFLINT (Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale), Programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau qui compte aujourd'hui 30 revues internationales autonomes réparties sur les 5 continents et une collection scientifique. Disciple d'André Martinet pour la linguistique Générale, il est co-auteur de la *Grammaire Fonctionnelle du Français* (Didier). Il se réclame aujourd'hui de la pensée d'Edgar Morin et défend avec conviction la théorie de la complexité, notamment pour toutes les recherches scientifiques touchant à l'enseignement-apprentissage des langues et des cultures étrangères. Nombreuses publications en France et à l'étranger.

• Coordinateurs scientifiques •

Nelly Carpentier, psychosociologue aux Universités de Sorbonne Paris Cité-Descartes & Lille III. Supervisions d'équipes pluridisciplinaires dans les secteurs socio-éducatifs en France et au Luxembourg. Avec le soutien des Offices des Jeunesses franco-allemand, franco-qubécois, germano-polonais, elle a animé en équipe internationale, sur plus de deux décennies, des séminaires expérimentaux de rencontres résidentielles, périodiques et de longue durée. Elle est rédactrice en chef adjointe de la revue *Synergies Monde Méditerranéen* du Gerflint.

Jacques Demorgon, Paris Sorbonne, philosophe et sociologue aux universités de Bordeaux 3, Reims, intervenant à l'Unesco et en entreprise mondiale : Schneider Electric,

Basf, Crédit Agricole. Aussi à l'Ena, l'Enm, l'Ensa, l'Enap. Avec le soutien des Offices des Jeunesses franco-allemand, franco-québécois, germano-polonais, il a animé en équipe pluridisciplinaire internationale, sur plus de trois décennies, des séminaires expérimentaux de rencontres résidentielles, périodiques et de longue durée. Les résultats ont été publiés en revues et en livres. Ainsi, chez Economica, *L'Homme antagoniste* (2016) [trad. V. Untila : Omul antagonist, 2017, Bucaresti: Fundatia România de Mâine], *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques* (2015), *Déjouer l'inhumain. Avec E.Morin*. Préface de Jacques Cortès (2010), *Critique de l'interculturel* (2005). Ils ont fait l'objet d'analyses et de présentations dans divers ouvrages dont, édité par le Conseil de l'Europe, *Intercultural Learning*, traduit en quinze langues. Jacques Demorgon est rédacteur en chef de la revue *Synergies Monde Méditerranéen* du Gerflint. Profil complet sur le site : <http://www.jacques-demorgon.com>

• Auteurs des articles •

Marilia Amorim a été professeur à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro et est actuellement maître de conférences à l'Université de Paris VIII. Ses recherches actuelles se situent dans une approche discursive de base dialogique et énonciative et interrogent la culture contemporaine et la postmodernité dans leurs effets sur le sujet et le lien social. Ses ouvrages publiés en France sont : *Dialogisme et altérité dans les sciences humaines*, 1996, Paris : L'Harmattan; *Raconter, démontrer, ...survivre. Formes de savoir et de discours dans la culture contemporaine*, 2007, Toulouse : Eres; *Petit traité de la bêtise contemporaine*, 2012, Toulouse : Eres.

Mounya Belhocine est enseignante-chercheur, maître de conférences classe B, au département de français de l'Université Abderrahmane Mira de Bejaia. Elle est membre du laboratoire de recherche-formation en langues appliquées et ingénierie des langues en milieu multilingue (LAILEMM). Ses travaux de recherche s'articulent essentiellement autour de deux grands axes : l'étude des rapports entre littérature et Histoire, mais également autour de la théorie de l'ethnocritique.

Arnaud Coignet est historien de formation, professeur d'histoire et de géographie, lecteur et passionné de littérature contemporaine française et étrangère, libraire à Cherbourg-en-Cotentin (France).

José Alberto Cotta est psychologue clinicien au Brésil et chercheur à l'Université de São Paulo et à la FAPESP (Fundação de Amparo à Pesquisa do Estado de São Paulo). Ses recherches portent sur le thème « L'exil humain : un dialogue entre la Psychanalyse et la Littérature » et elles s'appuient sur la littérature d'Imre Kertész. Il a soutenu sa thèse « Mémoires d'un dépaysement : la corporéité dans la clinique contemporaine » en 2010 au Département de Psychologie Clinique de l'Université de São Paulo. Il est l'auteur de plusieurs articles et il a dirigé l'ouvrage collectif (publié en format e-book) *Psicanálise e Literatura – Imre Kertész e o desterro humano*, São Paulo : E-galáxia.

Lamia Mecheri est docteur en littérature ; sa thèse consacrée à Salim Bachi, sous la direction du Professeur Pierre Bayard, a été soutenue à l'Université Paris 8. Elle est actuellement Maître de Conférences à l'Université d'Annaba (Algérie) et a publié plusieurs articles accessibles sur le site de Limag. Ses travaux portent sur la littérature contemporaine ayant pour cadre de référence la géocritique et la géophilosophie.

Hervé Ott est théologien de formation et formateur-consultant-médiateur en transformation constructive des conflits. Il est intervenu dans plusieurs pays du Pacifique sud, d'Afrique, du Proche-Orient et d'Europe, d'où son intérêt pour la dimension inter/trans-culturelle. Il a co-développé une approche systémique des conflits et se préoccupe de créer des outils pour faciliter l'entraînement à la transformation constructive des conflits. Il a co-rédigé un manuel de Pédagogie des rencontres et des conflits transculturels, Chronique sociale, 2014.

Souhila Ourtirane-Ramdane est Maître de Conférences en Sciences du texte littéraire français et d'expression française. Elle est responsable du master Littérature et civilisation au département de français de l'université de Béjaia (Algérie). Ses axes de recherche portent en général sur le texte littéraire dans ses rapports aux arts et à l'Histoire, le plus souvent, selon une approche sémiotique.

Jean-François Petit est Maître de conférences habilité en philosophie à l'Institut Catholique de Paris. Il est responsable du groupe de philosophie pratique (PHILOPRAT), organisateur, avec l'Institut de Recherche et d'Innovation du Centre Pompidou du colloque sur les nouvelles formes de socialité et co-directeur du Réseau de philosophie de l'Inter-culturel (www.rephifrancewordpress.com), en lien avec la Fédération internationale des universités catholiques (FIUC). Ses recherches actuelles portent sur la constitution d'une anthropologie personnaliste et sur la justice transitionnelle en Afrique.

Projet pour le n°7



L'individu entre l'existence et l'histoire
Mythes, langues et cultures
Histoire et antagonismes en Méditerranée

www.gerflint.fr/synergies-monde-mediterraneen
synergies.mondemediterraneen@gmail.com

1. La première orientation de cet appel à contributions entend prolonger la thématique de l'individu entre l'existence et l'histoire. Lors du précédent numéro, les études de romans nous ont paru très fécondes. Elles peuvent se poursuivre et même se compléter en faisant référence à d'autres expressions comme la musique, les arts plastiques et toute autre activité esthétique.

2. La seconde orientation « Mythes, langues et cultures » avait trouvé une merveilleuse plate-forme de lancement dès le numéro 2 consacré à l'exception « Van Lier ». Unique parmi les linguistes – même si Hagège n'est pas loin – Henri Van Lier ose écrire comment, selon lui, langue et culture s'engendrent entrelacées. Il le fait pour « dix langues indoeuropéennes », avec quelle audace puisque c'est en moins de dix pages à chaque fois. La science linguistique ne serait-elle pas comme toutes les autres la fille de l'étonnement ? C'est nous qui nous sommes étonnés. Nous attendions de courageuses réactions face à ce difficile problème. Prudence absolue, mutité générale ! Nous ne désespérons pas ! Les questions difficiles finissent avec le temps par être prises en compte par quelques courageux ! Avis aux amateurs, ils sont toujours les bienvenus pour nous dire ce qu'ils pensent du rapport « langue, culture ». Rappelons Paul Celan : « On n'habite pas un pays, on habite une langue » ! Alors merci de nous parler de l'habitat que vous aimez : fondations morphologiques et sémantiques, médiations syntaxiques, esthétiques, stylistiques et Ciel mythique.

3. Troisième orientation : « Histoire et antagonismes en Méditerranée ». Les développements se doivent d'être modestes tant l'histoire méditerranéenne en antagonismes abonde. D'avant-hier et d'hier à aujourd'hui, les comprenons-nous vraiment ? Dès lors, comment mieux les réguler à l'avenir ? Dany-Robert Dufour écrit ces temps-ci « la situation

désespérée du présent me remplit d'espoir ». Pour notre part, cet espoir s'est accru en nous comme lecteur des contributions du numéro 6. Nous y avons découvert comment Poétiques romanesques, sciences naturelles et humaines, histoires vécues et pensées, devenues interactives, constituaient la source d'une nouvelle culture entière. Alors appel à celles et ceux qui veulent continuer ce chemin d'humanités renouvelées qui nous manquent aujourd'hui et qui, comme tout chemin, ne se fera qu'en avançant. Alors, un petit pas du numéro 6 au numéro 7. Merci à toutes et tous !

Consignes aux auteurs

- 1 L'auteur aura pris connaissance de la politique éditoriale générale de l'éditeur (le Gerflint) et des normes éditoriales et éthiques figurant sur le site du Gerflint et de la revue. Les propositions d'articles seront envoyées pour évaluation à synergies.mondemediterraneen@gmail.com avec un court CV résumant son cursus et ses axes de recherche en pièces jointes. L'auteur recevra une notification. Les articles complets seront ensuite adressés au Comité de rédaction de la revue selon les consignes énoncées dans ce document. Tout texte ne s'y conformant pas sera retourné. Aucune participation financière ne sera demandée à l'auteur pour la soumission de son article. Il en sera de même pour toutes les expertises des textes (articles, comptes rendus, résumés) qui parviendront à la Rédaction.
- 2 L'article sera inédit et n'aura pas été envoyé à d'autres lieux de publication. Il n'aura pas non plus été proposé simultanément à plusieurs revues du Gerflint. L'auteur signera une « déclaration d'originalité et de cession de droits de reproduction et de représentation ». Un article ne pourra pas avoir plus de deux auteurs.
- 3 Proposition et article seront en langue française. Les articles (entrant dans la thématique ou épars) sont acceptés, toujours dans la limite de l'espace éditorial disponible. Ce dernier sera réservé prioritairement aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) locuteurs natifs de la zone géolinguistique que couvre la revue. Les articles rédigés dans une autre langue que le français seront acceptés dans la limite de 3 articles non francophones par numéro, sous réserve d'approbation technique et graphique. Dans les titres, le corps de l'article, les notes et la bibliographie, la variété éventuelle des langues utilisées pour exemplification, citations et références est soumise aux mêmes limitations techniques.
- 4 Les articles présélectionnés suivront un processus de double évaluation anonyme par des pairs membres du comité scientifique, du comité de lecture et/ou par des évaluateurs extérieurs. L'auteur recevra la décision du comité.
- 5 Si l'article reçoit un avis favorable de principe, son auteur sera invité à procéder, dans les plus brefs délais, aux corrections éventuelles demandées par les évaluateurs et le comité de rédaction. Les articles, à condition de respecter les correctifs demandés, seront alors soumis à une nouvelle évaluation du Comité de lecture, la décision finale d'acceptation des contributions étant toujours sous réserve de la décision des experts du Conseil scientifique et technique du Gerflint et du Directeur des publications.
- 6 La taille de police unique est 10 pour tout texte proposé (présentation, article, compte rendu) depuis les titres jusqu'aux notes, citations et bibliographie comprises). Le titre de l'article, centré, en gras, n'aura pas de sigle et ne sera pas trop long. Le prénom, le nom de l'auteur (en gras, sans indication ni abréviation de titre ou grade), de son institution, de son pays et son adresse électronique (professionnelle de préférence et à la discrétion de l'auteur) seront également centrés et en petits caractères. L'auteur possédant un identifiant ORCID ID (*identifiant ouvert pour chercheur et contributeur*) inscrira ce code en dessous de son adresse. Le tout sera sans couleur, sans soulignement ni hyperlien.

7 L'auteur fera précéder son article d'un résumé condensé ou synopsis de 6-8 lignes maximum suivi de 3 ou 5 mots-clés en petits caractères, sans majuscules initiales. Ce résumé ne doit, en aucun cas, être reproduit dans l'article.

8 L'ensemble (titre, résumé, mots-clés) en français sera suivi de sa traduction en anglais. En cas d'article non francophone, l'ordre des résumés est inchangé.

9 La police de caractère unique est Times New Roman, toujours taille 10, interligne 1. Le texte justifié, sur fichier Word, format doc, doit être saisi au kilomètre (retour à la ligne automatique), sans tabulation ni pagination ni couleur. La revue a son propre standard de mise en forme.

10 L'article doit comprendre entre 15 000 et 30000 signes, soit 6-10 pages Word, éléments visuels, bibliographie, notes et espaces compris. Sauf commande spéciale de l'éditeur, les articles s'éloignant de ces limites ne seront pas acceptés. La longueur des comptes rendus de lecture ne dépassera pas 2500 signes, soit 1 page.

11 Tous les paragraphes (sous-titres en gras sans sigle, petits caractères) seront distincts avec un seul espace. La division de l'article en 1, 2 voire 3 niveaux de titre est suffisante.

12 Les mots ou expressions que l'auteur souhaite mettre en relief seront entre guillemets ou en italiques. Le soulignement, les caractères gras et les majuscules ne seront en aucun cas utilisés, même pour les noms propres dans les références bibliographiques, sauf la majuscule initiale.

13 Les notes, brèves de préférence, en nombre limité, figureront en fin d'article avec appel de note automatique continu (1,2,...5 et non i,ii...iv). L'auteur veillera à ce que l'espace pris par les notes soit réduit par rapport au corps du texte.

14 Dans le corps du texte, les renvois à la bibliographie se présenteront comme suit: (Dupont, 1999 : 55).

15 Les citations, toujours conformes au respect des droits d'auteurs, seront en italiques, taille 10, séparées du corps du texte par une ligne et sans alinéa. Les citations courtes resteront dans le corps du texte. Les citations dans une langue autre que celle de l'article seront traduites dans le corps de l'article avec version originale en note.

16 La bibliographie en fin d'article précèdera les notes (sans alinéa dans les références, ni majuscules pour les noms propres sauf à l'initiale). Elle s'en tiendra principalement aux ouvrages cités dans l'article et s'établira par classement chrono-alphabétique des noms propres. Les bibliographies longues, plus de 15 références, devront être justifiées par la nature de la recherche présentée. Les articles dont la bibliographie ne suivra pas exactement les consignes 14, 17, 18, 19 et 20 seront retournés à l'auteur. Le tout sans couleur ni soulignement ni lien hypertexte.

17 **Pour un ouvrage**

Baume, E. 1985. *La lecture - préalables à sa Pédagogie*. Paris : Association Française pour la lecture.

Fayol, M. et al. 1992. *Psychologie cognitive de la lecture*. Paris: PUF.

Gaonac'h, D., Golder, C. 1995. *Manuel de psychologie pour l'enseignement*. Paris : Hachette.

18 **Pour un ouvrage collectif**

Morais, J. 1996. La lecture et l'apprentissage de la lecture : questions pour la science. In : *Regards sur la lecture et ses apprentissages*. Paris : Observatoire National de la lecture, p. 49-60.

19 **Pour un article de périodique**

Kern, R.G. 1994. « The Role of Mental Translation in Second Language Reading ». *Studies in Second Language Acquisition*, n°16, p. 41-61.

20 Pour les références électroniques (jamais placées dans le corps du texte mais toujours dans la bibliographie), les auteurs veilleront à adopter les normes indiquées par les éditeurs pour citer ouvrages et articles en ligne. Ils supprimeront hyperlien, couleur et soulignement automatique et indiqueront la date de consultation la plus récente [consulté le ...], après vérification de leur fiabilité et du respect du Copyright.

21 Les textes seront conformes à la typographie française. En cas de recours à l'Alphabet Phonétique International, l'auteur pourra utiliser gratuitement les symboles phonétiques sur le site : <http://www.sil.org/computing/fonts/encore-ipa.html>

22 Graphiques, schémas, figures, photos éventuels seront envoyés à part au format PDF ou JPEG, en noir et blanc uniquement, avec obligation de références selon le *copyright* sans être copiés/collés mais scannés à plus de 300 pixels. Les articles contenant un nombre élevé de figures et de tableaux et/ou de mauvaise qualité scientifique et technique ne seront pas acceptés. L'éditeur se réserve le droit de refuser les tableaux (toujours coûteux) en redondance avec les données écrites qui suffisent bien souvent à la claire compréhension du sujet traité.

23 Les captures d'écrans sur l'internet et extraits de films ou d'images publicitaires seront refusés. Toute partie de texte soumise à la propriété intellectuelle doit être réécrite en Word avec indication des références, de la source du texte et d'une éventuelle autorisation.

NB : Toute reproduction éventuelle (toujours en noir et blanc) d'une image, d'une photo, d'une création originale et de toute œuvre d'esprit exige l'autorisation écrite de son créateur ou des ayants droit et la mention de paternité de l'œuvre selon les dispositions en vigueur du Code français de la propriété intellectuelle protégeant les droits d'auteurs. L'auteur présentera les justificatifs d'autorisation et des droits payés par lui au propriétaire de l'œuvre. Si les documents sont établis dans un autre pays que la France, les pièces précitées seront traduites et légalisées par des traducteurs assermentés ou par des services consulaires de l'Ambassade de France. Les éléments protégés seront publiés avec mention obligatoire des sources et de l'autorisation, dans le respect des conditions d'utilisation délivrées par le détenteur des droits d'auteur.

24 Seuls les articles conformes à la politique éditoriale et aux consignes rédactionnelles seront édités, publiés, mis en ligne sur le site web de l'éditeur et diffusés en libre accès par lui dans leur intégralité. La date de parution dépendra de la coordination générale de l'ouvrage par le rédacteur en chef. L'éditeur d'une revue scientifique respectant les standards des agences internationales procède à l'évaluation de la qualité des projets à plusieurs niveaux. L'éditeur, ses experts ou ses relecteurs (évaluation par les pairs) se réservent le droit d'apprécier si l'œuvre convient, d'une part, à la finalité et aux objectifs de publication, et d'autre part, à la qualité formelle de cette dernière. L'éditeur dispose d'un droit de préférence.

25 Une fois numérisé, tout article pourra être déposé (archivage institutionnel exclusivement) à condition que le Directeur de publication (assisté du Pôle éditorial) en donne l'autorisation. Les demandes sont à envoyer à l'adresse suivante : gerflint.edition@gmail.com. Tout signalement ou référencement doit respecter les normes internationales et le mode de citation de l'article spécifié dans la politique éditoriale de la revue. Le Gerflint (Siège en France) ne peut honorer des commandes de numéros imprimés.



Synergies Monde Méditerranéen, n° 6 / 2018
Revue du GERFLINT
Groupe d'Études et de Recherches
pour le Français Langue Internationale

En partenariat avec la Fondation Maison des Sciences de L'Homme de Paris

Président d'Honneur: Edgar Morin

Fondateur et Président : Jacques Cortès

Conseillers et Vice-Présidents : Ibrahim Al Balawi, Serge Borg et Nelson Vallejo-Gomez

PUBLICATIONS DU GERFLINT

Identifiant International : ISNI 0000 0001 1956 5800

Le Réseau des Revues Synergies du GERFLINT

Synergies Afrique centrale et de l'Ouest

Synergies Afrique des Grands Lacs

Synergies Algérie

Synergies Argentine

Synergies Amérique du Nord

Synergies Brésil

Synergies Chili

Synergies Chine

Synergies Corée

Synergies Espagne

Synergies Europe

Synergies France

Synergies Inde

Synergies Italie

Synergies Mexique

Synergies Monde

Synergies Monde Arabe

Synergies Monde Méditerranéen

Synergies Pays Germanophones

Synergies Pays Riverains de la Baltique

Synergies Pays Riverains du Mékong

Synergies Pays Scandinaves

Synergies Pologne

Synergies Portugal

Synergies Roumanie

Synergies Royaume-Uni et Irlande

Synergies Sud-Est européen

Synergies Tunisie

Synergies Turquie

Synergies Venezuela

Essais francophones : Collection scientifique du GERFLINT

Direction du Pôle Éditorial International :

Sophie Aubin (Universitat de València, Espagne)

Contact: gerflint.edition@gmail.com

Site officiel : <http://www.gerflint.fr>

Webmestre : Thierry Lebeau-pin (France)

Synergies Monde Méditerranéen, n° 6 / 2018

Couverture, conception graphique et mise en page : Emilie Hiesse (*Créactiv'*) - France

© GERFLINT – Sylvains-lès-Moulins – France – Copyright n° 24XM1E9

Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France 2018

Achevé d'imprimer en janvier 2018 sous les presses de Drukarnia Cyfrowa EIKON PLUS
ul. Wybickiego 46, 31-302 Kraków - Pologne

GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français
Langue internationale

Programme mondial de diffusion scientifique
francophone en réseau

www.gerflint.fr

Une variété d'études se propose ici entre l'univers des romans et celui des sciences humaines. Le carrefour fondamental qui les relie, c'est l'histoire. Celle de la Méditerranée qui vaut pour l'humanité. Même si l'histoire devient science, il lui faut encore penser ensemble personnes, groupes et sociétés. La poétique romanesque lui en remontre. Elle est aussi création d'une médiation permettant à tout lecteur un partage d'implications et son inscription vive dans l'histoire. Comme chez Glissant, la « poétique de la relation » peut seule arrêter l'instrumentalisation des humains. Telle est la culture ! Elle comporte une dimension fondamentale et méconnue de la condition humaine : les hommes ne sont ni semblables, ni différents, ils sont toujours les deux ensemble. Différence seulement, c'est la ségrégation ! Similitude seule, c'est une totalité toujours mutilée ! Et l'inhumain gagne deux fois ! L'humain requiert, interactives : poétique, sciences naturelles et humaines, histoire vécue et pensée ! Pour une culture vive et entière ! Bref, les nouvelles humanités qui nous manquent !

ISSN 2110-6126